Tome XXI. N° 1 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 1er Avril 1925

# la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

## Le retour d'Amazan

### Conversations sur la littérature française

I

En ce temps-là, que la tradition ni les chroniques ne précisent, un noble étranger de très bonne mine s'arrêta dans Montreux pour honorer de sa présence l'*Unic-Monopole-Palace-Hôtel*. C'est une grande auberge très connue sur les bords de ce lac que les Genevois appellent lac de Genève et que les Lausannois nomment Léman. L'écot y est fort cher, mais la compagnie y est distinguée, comme on va voir.

Elle n'était pourtant pas nombreuse lorsque l'étranger arriva, car on était au mois de mars, qui n'appartient ni à la saison des neiges où pullulent les Anglais, ni à celle du soleil où grouillent les Brésiliens. L'apparition du nouvel hôte fut donc remarquée, et à bon droit. C'était un jeune homme très bien mis, mais un peu basané, un peu indiscret en ses bijoux et, pour tout dire, d'allure assez orientale. Il n'avait ni argent ni carnet de chèques, mais dans ses poches une quantité incroyable de perles et de gemmes où il puisait même pour donner les pourboires. Tant de munificence

a bien son prix en un siècle où les monnaies sont capricieuses.

Le premier qui en profita fut le gardien préposé au garage ; cet homme reçut l'équipage de l'étranger sans marquer le moindre étonnement. Or il faut dire que cet équipage consistait en un char tout couleur de cristal, pourvu de roues en or véritable, et attelé de six licornes en flèche. Ces licornes avaient même des ailes d'hippogriffe, en sorte qu'elles pouvaient évidemment transporter la voiture par les airs comme sur le sol fangeux où rampent les mortels.

Le maître de richesses si prodigieuses s'inscrivit comme n'importe qui sur le registre de police ; et ainsi les portiers surent promptement des comptables qu'ils avaient salué et convoyé vers l'ascenseur le prince Amazan, de la tribu des Gangarides.

M. W. F. J. Bishop en fut informé aussi sans retard. C'était un Américain qui séjournait à l'*Unic-Monopole* toute l'année pour exercer ses trois professions. La première était celle de journaliste, et comme tel, il se promit d'obtenir un entretien du prince Amazan, pour qui il se sentait déjà le plus parfait mépris. Le prince était à peu près un homme de couleur ; il voyageait avec un appareil qui insultait aux inventions modernes ; et ses diamants faisaient paraître même aux petits chasseurs le dollar comme une monnaie mensongère et misérable.

M. Bishop était en outre délégué auprès d'une « Ligue pour la paix universelle » qui siégeait, tous les étés, à Ouchy, depuis la dernière guerre, également universelle. Il y exerçait même un apostolat particulier, car sa philosophie lui avait fait concevoir un moyen tout à fait sûr d'arbitrage diplomatique par les sports. Il l'avait expliqué en plusieurs brochures et plusieurs conférences, et la ville de Berne l'avait nommé citoyen d'honneur, ainsi que la municipalité communiste de Saint-Ouen, près Paris.

M. Bishop était enfin représentant d'une entreprise métallurgique de l'Illinois où se fabriquent, comme on sait, les meilleures mitrailleuses du monde. Il plaçait facilement les commandes de ces engins, vu qu'il rencontrait souvent à l'*Unic-Monopole* des ministres et des diplomates ; et toutes les nations de la terre — sauf le Japon et le Mexique, car M. Bishop était patriote — étaient fournies par lui de l'ultime raison des rois.

*
* *

Or comme ce fils du Nouveau Monde guettait sur la terrasse qui domine le lac, le prince Gangaride, qui ne pouvait manquer d'y venir contempler le paysage, sitôt reconnu son appartement et essayé son cabinet de toilette, un importun vint épier aussi. Comme il semblait réclamer part à deux, M. Bishop dut bien le subir. Il présenta donc à l'illustre Amazan, d'abord lui-même W. F. J. Bishop, ensuite le jeune M. Hymmelborg, citoyen de la république finlandaise.

Celui-ci offrait en sa personne un curieux mélange de races. Il avait un corps gigantesque, des mains roses et piquées de son, des épaules comme le dieu germain du tonnerre et en même temps une petite tête jaune et bridée de Lapon où paraissait juste assez de nez pour retenir de somptueuses lunettes. Montreux, dont le climat est d'ailleurs fort clément, représentait pour lui l'Équateur. Aussi était-il vêtu d'une culotte et d'une chemise, où un gousset à stylographe marquait seul que M. Hymmelborg fût un intellectuel, et non un athlète.

Le prince fut aussi courtois pour l'un que pour l'autre, et se prêta fort bien à l'entrevue.

— Je ne suis pas revenu en Europe, déclara-t-il, depuis cent quatre-vingt-deux ans. La dernière fois que j'y vins, courant le monde, vous le savez, pour retrouver la princesse Formosante, j'y fis la connaissance d'un publiciste français qui m'a fourré dans un petit roman assez joli, intitulé *la Princesse de Babylone*.

— Est-ce un roman d'aventures? demanda M. Bishop, sans lever le nez de son carnet.

— Oui ! répondit le premier le jeune Finlandais.

— Non ! protesta Amazan. Un roman d'amour. Vous savez sans doute que la belle Formosante, ma princesse bien-aimée...

— L'auteur du roman? interrompit M. Bishop.

— Voltaire. Vous connaissez ce nom...

— Naturellement, dit le placier en mitrailleuses. Ce fut un disciple de Benjamin Franklin.

— Pardon ! dit alors le Finlandais. Vous confondez avec Rousseau... Iota-Iota Rousseau, le grand homme de ces rivages.

Là-dessus le prince Amazan, avec une politesse tout orien-

tale, leur fit une petite leçon sur les écrivains français du dix-huitième siècle.

M. Bishop trouvait cela fort excentrique, M. Hymmelborg très instructif, car, ainsi qu'il l'expliqua, il avait fait des études de philologie très sérieuses qui lui laissaient force lumières sur l'époque antérieure au quatorzième siècle, mais rien de plus. A l'égard des lettres françaises, il sautait d'un bout à l'autre de leur histoire ; et après Robert de Clary, chroniqueur picard du siège de Constantinople, il ne connaissait plus que M. Paul Claudel, M. Tristan Tzara et M. Ivan Goll. Il cita aussi le nom de M. Romain Rolland, que le pacifiste Bishop estimait également.

— On ne parle pas de ces gens-là chez nos Gangarides, remarqua le prince Amazan ; il y a pourtant un auteur français dont le renom est parvenu jusqu'à nous : c'est Paul de Kock que l'on range au nombre des *Mahatmas*, c'est-à-dire des maîtres, tout au moins chez les coquins qui se piquent de littérature et que je pourrais faire crever en prison, si j'étais un tyran cruel.

— Comme c'est curieux, dit M. Bishop. Et le poète Rabindranath Tagore... il est illustre chez les Gangarides? Du génie, n'est-ce pas?

— Aucun talent ! Profondément inconnu ! répondit le prince.

— Vraiment, remarqua le Finlandais, c'est à croire qu'il n'y a pas de vérité mondiale, et encore moins de littérature universelle...

Là-dessus ils descendirent tous les trois jusqu'à la rive du lac, par des escaliers nobles à balustre au bas desquels se tiennent en permanence les décrotteurs, les loueurs de barque et les marchands de journaux. Mais le prince Amazan ne prit point garde à cette pauvre foule. Son regard suivait, plein de mélancolie, le vol des mouettes que le reflet des eaux teignait d'azur et d'émeraude.

— Voilà encore des oiseaux bleus, dit-il ; bien que moins précieux que le phénix qui sert la belle Formosante, ils sont chers à mes yeux. Et ils ont sur lui un avantage. C'est d'être visibles. Au lieu que le phénix ni ma Formosante, je ne les ai vus depuis des milliers d'années, et pourtant je ne cesse de courir le monde à leur recherche.

A ce moment précis, une fort jolie dame qui passa fut saluée de MM. Bishop et Hymmelborg.

— Ah ! ne pourriez-vous me présenter à cette belle personne? demanda le prince Amazan.

— Vous la reverrez ce soir, dit l'Américain. Elle habite, comme nous, l'*Unic-Monopole-Palace-Hôtel.* Elle est Monégasque, d'origine géorgienne. Elle s'appelle Sonia Tagliargento, et je crois que c'est la plus grande pianiste qu'on écoute dans le monde... A vrai dire, il est extrêmement rare de la rencontrer, à moins de s'en remettre au hasard. Elle ne reste jamais trois jours dans le même hôtel, ni huit jours dans le même pays, et je connais des journalistes qui courent en vain après elle pour obtenir une entrevue, depuis des années et des années...

— Elle me rappelle en cela ma belle Formosante, dit le prince en rêvant un peu. Et aussi parce que ses regards ont une certaine langueur chaleureuse qu'avaient ceux de ma princesse, autant du moins que mes souvenirs... Ah ! M. de Voltaire qui eut la chance de la rencontrer, à l'avant-dernier siècle, pourrait mieux que moi faire la comparaison. Mais ce journaliste est mort en 17... Voyons en 176... Aidez-moi, monsieur le docteur Hymmelborg !

— Dix-sept cent soixante dix-huit, repartit le philologue, qui, à tout le moins, savait les dates comme un dictionnaire.

— Le 30 mai, acheva une voix humble, mais ferme.

Les trois étrangers se retournèrent et virent un vieux cireur de bottes, accroupi contre une des bornes du quai, le dos au soleil.

— Tiens, voilà un lettré ! dit M. Bishop sans façon. Merci, mon brave. Vous prendrez ces cinq sous, n'est-ce pas? Cinq sous suisses, bien entendu.

Il disait cela par munificence, à cause que le vieillard avait une de ces barbiches grisâtres et un de ces lorgnons à cordon noir qui font reconnaître un Français et singulièrement un professeur dans tous les pays du globe. Cela faisait deux raisons pour une de payer à bas prix l'obligeance de cet homme de peu.

Mais le prince Amazan tira aussitôt de son gousset une poignée de diamants qu'il déposa sur la boîte du pauvre homme où brillait, entre les brosses, un pied de cuivre très bien fourbi.

— Que n'êtes-vous, lui dit-il même, que n'êtes-vous, bonhomme, au pays des Gangarides ! Là-bas les lettrés et les érudits sont vénérés et payés grassement. Ils accèdent à

tous les emplois ; ils deviennent prêtres, sorciers, ministres et historiographes. Ah ! je sais bien qu'en Europe, leur bon temps est fini. Pourtant, je voudrais faire quelque chose pour vous. Vous me conterez d'abord votre histoire comme il est d'usage dans les rencontres romanesques. Ensuite je vous couvrirai de bienfaits. Je suis le prince Amazan, amant éternel et infortuné de la belle princesse de Babylone, que vous connaissez évidemment.

— Certes, Altesse Sérénissime ! répondit le décrotteur en redressant une échine pliée par la servitude. Je vous connais ; mais, pour être franc, je vous avouerai que je croyais que vous n'existiez pas.

— Comme on se trompe ! reprit Amazan en montrant ses dents éclatantes. Vous autres lettrés, vous vivez dans un monde que vous croyez tissu de fictions, et qui est pourtant le plus véritable des mondes, le plus durable aussi. Que restera-t-il, je vous prie, de M. Bishop dans cent ans, et dans mille ans, des États-Unis d'Amérique?... Mais je vois mon homme se renfrogner... Allons, monsieur le cireur, qui êtes-vous, homme ou mortel, d'où venez-vous, et qui vous a mis en cette condition?

— Mon nom est Louis Guimard, reprit l'esclave, et je suis docteur en droit, en lettres et en philosophie. Je suis né à Paris, et j'y ai longtemps exercé des professions dites libérales, parce qu'on a la liberté d'y mourir de faim. J'ai écrit de nombreux livres d'érudition et d'histoire en français, dans ma plus pure langue maternelle. Aussi n'ont-ils point eu d'heureux succès. Quand je me suis vu menacé par l'âge, ayant perdu toutes mes camaraderies, mes amitiés et mes amours, je suis venu sur une terre hospitalière vivre au soleil et devant cette eau céruléenne, d'une profession qu'on peut bien encore appeler libérale, puisqu'elle est aléatoire.

— Vous m'étonnez, dit le prince. Je croyais que votre pays et votre ville étaient restés, malgré l'horrible décadence de l'Europe, le paradis des littérateurs. Je les ai vus ainsi, lors de mon dernier voyage.

— Hélas ! mon prince, fit M. Guimard. Ils contiennent en effet une grande quantité de petits écrivaillons qui ne se lisent même pas entre eux et que personne ne saurait plus lire. Mais les temps sont changés, la mode ne porte plus vers les lettres. Le peuple, vous le savez sans doute, se contente

des cabarets ; la bourgeoisie s'amuse avec la politique, les riches avec rien du tout. La jeunesse donne des coups de pied dans des ballons, la vieillesse peuple les salles de danse. Le langage français est passé d'usage. Le commerce a emprunté l'anglais pour langue officielle, la critique d'art a pris l'allemand, et la philosophie le chinois. Le gouvernement a dû vendre à l'étranger nos bibliothèques pour rétablir nos finances. Les bouches inutiles, dont hélas ! je suis, quittent peu à peu ce radeau de famine, et sans pensée de retour. Pour moi, avec le prix des diamants que je tiens de Votre Altesse, j'espère bien me louer une maison rustique, avec un fauteuil et une chaufferette dans l'aimable canton de Gruyère, plutôt que de revoir mon ingrate patrie.

Ce disant il se retourna vers le lac éblouissant. Au delà des eaux pleines de soleil, on voyait à peine la sombre muraille des montagnes de Savoie, que le contre-jour rendait plates comme un décor mal brossé.

— Allons ! Que d'amertume ! dit le prince à M. Guimard. Vous avez dû subir des malheurs que vous ne nous dites pas.

— Peuh ! répondit l'autre. Qu'il vous suffise de savoir que j'étais l'année dernière, ici même, précepteur d'un jeune imbécile sportif et milliardaire, à qui mon rôle était d'inculquer la grammaire, l'histoire des arts et la mythologie, juste assez pour qu'il eût l'air d'un bachelier. Il devait me payer royalement ; mais il s'est rompu le cou cet hiver en courant, chaussé de deux bâtons, les pentes de neige, et sa famille m'a refusé les honoraires dont nous étions convenus.

— Ah ! noble vieillard, trois fois digne d'estime et de pitié, s'écria le Gangaride. Je suis sans doute venu pour réparer vos malheurs. C'en est fait. Je vous adopte pour mon secrétaire, mon confident et mon professeur. Car il y a bien des choses que j'ignore moi aussi, ayant trop voyagé pour rien apprendre, quoi qu'en dise la sagesse des nations. Je sens des lacunes incroyables dans mes connaissances ; et j'ose dire que ces messieurs (l'un se nomme Bishop (U. S. A.), l'autre Hymmelborg, Finlandais) ont aussi des petits trous dans leur doctrine.

Tenez : touchant la littérature, depuis un quart d'heure que nous nous connaissons tous trois, nous ne sommes pas une fois tombés d'accord. Cela est scandaleux pour des hommes intelligents... L'un me dit que M. de Voltaire fut

disciple de Lincoln, je veux dire de Franklin, l'autre qu'un certain M. Tzara incarne le meilleur génie de la France. Moi-même, il paraît que je fais erreur en tenant le grand Paul de Kock pour un esprit sublime et une gloire de votre pays. C'en est trop. Venez, monsieur Guimard ; je vous installe à l'*Unic-Monopole-Palace-Hôtel*, où j'ai déjà six licornes, trois valets, deux amis, sans parler d'une belle dame que je brûle de connaître ; et vous serez le maître et le guide de nos conversations.

M. Hymmelborg intervint avec assez de suffisance :

— Moi-même je suis docteur en philologie, et si je puis être de quelque secours à M. Guimard sur des points scientifiques...

Pour M. Bishop, il réfléchit qu'il avait huit jours à perdre, qu'il trouvait une occasion unique de s'instruire gratuitement et d'accroître notablement sa valeur marchande de journaliste. Il serra la main au ci-devant décrotteur. Et le prince saisit de ses augustes mains la boîte aux cirages ; il la jeta dans le lac où elle doit encore reposer sur un fond de galets polis, en témoignage de ces événements véritables.

Le soir même, Mlle Sonia Tagliargento fut assez bonne pour souffrir qu'on lui présentât l'illustre prince des Gangarides et sa suite. Et elle accepta d'en suivre les premiers entretiens.

## II

— Il me vient un scrupule, dit M. Guimard dès que les fauteuils d'osier furent groupés autour de lui sous l'ombre légère des lilas. Oui, vraiment, il me vient un scrupule... Jadis on commençait les dialogues de façon socratique par une définition. Mais comme une compagnie de braves gens peut s'entre-dévorer bien avant de tomber d'accord sur la définition de quoi que ce soit, le temps passe à débattre et l'on n'apprend rien. Je me bornerai donc à opposer l'une à l'autre deux définitions courantes de la littérature, et à les emprunter toutes les deux.

Car enfin il faut bien que nous fassions l'histoire de la littérature proprement dite et non pas de l'éloquence ecclésiastique, sous prétexte que les sermons du Père Bourdaloue

et de l'évêque Bossuet comptent dans les lettres, ni de l'histoire naturelle sous couleur que M. de Buffon, par hasard, a eu un très beau talent de prosateur...

Je m'adresse donc à Mlle Tagliargento : qu'est-ce que la littérature?

L'illustre pianiste rêva un instant et répondit :

— Je crois que c'est l'ensemble des œuvres écrites qui servent surtout à divertir les hommes.

— Fort bien, dit Son Excellence Guimard. Que n'ai-je des bons points à distribuer, ou des gemmes, comme Son Altesse ici présente ! Remarquons que ce qui divertit n'est pas ici, seulement, au sens vulgaire, ce qui nous amuse, mais encore ce qui nous *procure des sentiments gratuits*. On se divertit au Grand-Guignol (c'est, messieurs, un théâtre où se jouent des drames sanguinaires) comme au Guignol tout court... On se divertit à faire des charades, on se divertit aussi à s'éreinter sur des glaciers. Le jeu ou l'art est par essence un travail sans utilité.

Mais notre principe ne suffit pas : la littérature a des limites plus vastes que l'art ou le jeu en général. Je parie bien qu'à vos yeux ne comptent guère en littérature que la poésie (lyrique, cela va de soi) et le roman. Le public y ajouterait le théâtre, que les délicats en déclarent exclu... Cela ne peut nous contenter, car nous rayerions ainsi de notre histoire littéraire les grands ouvrages des historiens, des moralistes et bien d'autres genres sérieux !

Ainsi donc, rappelons-nous bien que c'est un préjugé tout moderne que de borner la littérature à un fort petit nombre de genres divertissants, ou d'essence artistique et désintéressée... Ce préjugé provient de la spécialisation qui règle tout présentement. Le savant ou le penseur ne tiennent plus à relever de la littérature, et le littérateur se moque en général de ressortir à la science, à l'histoire, à l'érudition. Quels indices de décadence ! On croirait que l'art va devenir d'autant plus libre qu'il sera relégué dans un canton plus étroit, parmi les amusettes, et qu'il sera d'autant plus noble qu'il sera mieux préservé de la vie.

Bien au contraire ! L'histoire littéraire connaît de toutes les œuvres, même utiles, qui présentent une beauté de forme suffisante pour qu'on y reconnaisse de l'art. Peu importe que cette beauté y ait été mise exprès ou non, par dilettantisme ou par génie, ou même par naïveté...

Je distingue en effet ces trois cas. Je suppose, monsieur Bishop, que vous êtes dans votre Illinois natal, contrôleur des poids et mesures...

— Quelle fantaisie ! dit l'interpellé en haussant les épaules.

— ...Si donc vous écrivez un *Traité des poids et mesures* en vers, comme a fait le poète latin Licentius, afin de distraire vos soirées, vous relèverez de la littérature (et peut-être, qui sait? de l'histoire littéraire) : ç'aura été l'effet du dilettantisme. Il se peut d'ailleurs qu'une inspiration ardente, échevelée, vous ait saisi et astreint à la forme poétique. Alors le résultat est le même, mais la cause aura été le génie. Vous riez?... Mais jadis les poètes écrivaient en vers les manuels d'agriculture, par exemple Hésiode, en Grèce, au septième siècle avant le Christ. Aujourd'hui on les met, je pense, en traités scientifiques pour les agronomes, et en almanachs pour les culs-terreux... C'était du génie chez Virgile ; chez Hésiode, c'était un peu de naïveté, ou ce que nous appelons bêtement de ce nom-là. Hésiode écrivait en vers, par don naturel, je l'admets, et aussi parce que, pour la mémoire, c'était plus pratique. Je m'empresse de vous prévenir que je ne crois presque pas au génie de naïveté. Il y a toujours eu par le monde, relativement, autant d'adresse, d'astuce et de réflexion qu'aujourd'hui.

Et ceci me conduit à entourer de mille précautions oratoires ce qu'il va falloir vous dire touchant les débuts de la littérature française, que, bien entendu, les bonnes gens appellent volontiers sa phase enfantine et primitive... Mais, holà ! n'allons pas si vite en besogne. Après avoir défini la littérature en général, délimitons, s'il vous plaît, ce qu'est la littérature française.

*
* *

Comme à ce moment, Sonia tourna ses yeux vers l'orateur, les regards du prince les y suivirent et Amazan répondit avec une ardeur juvénile :

— Parbleu ! c'est l'ensemble des œuvres écrites en langue française.

— Prince, dit le secrétaire-chambellan, je prends acte que ce n'est pas toute la littérature écrite en France : il est des poèmes provençaux ou gascons, qui ne nous intéressent

pas ici. Car langue française veut dire *langue d'ouï* ou, si vous voulez, dialecte composite de l'Ile-de-France. Je spécifie composite, car on fait état dans notre histoire littéraire de choses écrites en picard ou en champenois, au lieu qu'on néglige des Noëls bourguignons par exemple (qui sont de langue d'ouï, eux aussi). Enfin tout le monde s'entend assez sur ce que c'est que le dialecte du nord de la France, appelé communément français. Et vous savez déjà que nous ne tiendrons pas compte des auteurs bas-bretons ni des écrivains flamands, et pas davantage des gens qui ont écrit en latin.

— Bien ! intervint le jeune docteur Hymmelborg. Mais vous allez, malgré que nous en ayons, verser encore dans la philologie. Car le français n'est autre que le latin prononcé de façon spéciale, à la mode de votre terre française. Et comment, à quel moment, en vertu de quel principe le distinguez-vous du latin? car il faut nous indiquer au juste quand vous séparez arbitrairement le fils du père, ou plutôt à partir de quelle date le français est tenu non plus pour du mauvais latin, mais pour une langue nouvelle et indépendante.

— C'est à peu près, dit le prince Amazan, comme si on disait : à tel moment Bonaparte mourut et Napoléon le remplaça.

— Oui, c'est bête, mais c'est clair ! reprit M. Guimard. Tout le monde est d'accord pour distinguer l'empereur du premier consul. A l'égard de la langue (et par suite de la littérature française) on sait très bien quand son histoire cesse d'être l'histoire, du reste presque inconnue, d'un dialecte provincial du latin pour devenir celle de notre beau langage... Car la Providence a bien fait les choses. Elle a déchaîné des catastrophes politiques, sur lesquelles je n'insiste pas, qui, rompant l'empire romain, ont créé une zone ténébreuse dans l'histoire, ont permis ainsi aux historiens de couper nettement celle-ci en deux tronçons.

Parlons clair. Au septième siècle de notre ère, il n'y a que des auteurs latins, qui écrivent mal, mais enfin latin. Exemple : un historien des Francs, appelé Frédégaire... Entr'acte. Puis lumière : Vers 780 on est sûr que des gens écrivaient en roman, c'est-à-dire non plus en langue dite classique, mais en affreux patois. Et de 842, nous avons un texte rédigé en ce patois : c'est un traité d'alliance et de

paix, lequel, comme tous ses pareils, préluda à d'horribles guerres. On l'appelle le *Serment de Strasbourg*... Vous voyez donc que la limite est claire ; elle est formée par ce trou noir qui sépare un Frédégaire des rédacteurs du traité. L'un appartient aux lettres latines. Les autres à la littérature française, qui commence ainsi belliqueusement.

— Ça ne m'étonne pas, soupira l'honnête M. Bishop.

— Hâtons-nous de dire, reprit M. Guimard, que la littérature latine continua, simultanément à la nôtre, de produire de très beaux fruits, et pendant de longs siècles, et sur notre sol, ce qu'on serait tenté d'oublier. Au début du neuvième siècle, il y a eu dans tout l'empire de Charlemagne une admirable renaissance chrétienne de fond, païenne de forme, et qui, s'exprimant en latin, n'est pas de notre domaine. C'est l'époque où un bon moine, dans un aimable poème, invoque tour à tour la Vierge et Priape, dieu des jardins. Plus tard... Mais n'anticipons pas. Qu'il vous suffise de savoir que le grand fleuve latin continuait de couler en France, jusqu'au dix-septième siècle, à côté du ruisseau français, lequel devint une noble rivière, mais ne cessa de faire dériver jusqu'à soi, non pas de petits filets d'eau empruntés à son vivace compagnon, mais des canaux considérables.

Et ceci est fort important à spécifier ; il faudrait même l'inscrire au fronton de ces entretiens comme une vérité essentielle, dont l'oubli risquerait de compromettre le jugement de tout le reste. La littérature française que nous envisageons exclut — je crois devoir le rabâcher — toutes les œuvres françaises d'expression latine, qui sont pourtant pendant de très longs siècles beaucoup plus importantes que les autres. Oui, si nous voulions faire vraiment une histoire de l'esprit français, du génie français, et, au sens large, des lettres en France, nous serions obligés de faire entrer dans notre cadre, non des « balbutiements », en langue vulgaire, mais les monuments de la vraie civilisation, qui, pendant longtemps hélas ! ne sont pas français, mais romains.

Hélas ! encore, avouons que nous nous bornerons à l'histoire de la langue française et de ses productions à qui l'on reconnaît une importance historique, sinon artistique. Avouons aussi que la méthode est périlleuse, et que c'est un paradoxe qu'un tableau de la culture française où paraîtra l'auteur de quelque fabliau, où manqueront Gerson et

Raymond Lulle, saint Bernard et Roger Bacon, bref, les savants, les éducateurs, les philosophes ! En somme, nous serons comparables à des gens qui considéreraient aujourd'hui dans la France quelques gazetiers vaudevillistes et romanciers populaires, et ignoreraient M. Meillet, M. Bergson, Henri Poincaré, Paul Valéry et Anatole France. Mettez ceci dans votre mémoire, comme une toile de fond nécessaire à la juste perspective qui défilera devant elle.

Et n'allez pas imaginer que la pensée, qui s'exprima durant de longs siècles en langue latine, était stable, figée, immobile ! Oui, je sais. Il y a une foule de gens, politiques ou autres, qui croient que le latin ne sert à l'esprit humain que comme un trou aux marmottes qui veulent hiverner et dormir. Par la faute de l'enseignement, qui doit tout simplifier, nous songeons toujours au latin classique, qui représente à peine soixante-quinze ans d'évolution. Songeons au contraire que la civilisation d'Europe tout entière a pensé en latin, s'est exprimée en latin, depuis la ruine de Rome jusqu'au dix-septième siècle inclus ; et que la gloire du français est d'avoir un moment supplanté son père, au dix-huitième siècle, avant la nouvelle dispersion de Babel, dont nous subissons présentement les tristes effets... Le latin a ainsi absorbé par force toute la pensée juive, arabe, grecque et byzantine. Il a plus tard absorbé tout le vocabulaire des sciences et des arts. Au treizième siècle, son lexique dépassait déjà d'un quart les dictionnaires romains ; trois cents ans plus tard, vous pourriez dire d'un tiers, et je connais des latinistes contemporains qui ont contribué à faire vivre cette langue morte.

Bon ! Et savez-vous maintenant comment le français, ce latin vulgaire, est arrivé à la prééminence dont le treizième siècle a vu l'aurore, le dix-huitième siècle l'apogée, et dont il nous reste quelques rayons ou du moins quelques reflets? Ah ! ce ne fut pas, comme vous le disent les modernistes, en se libérant du latin, en secouant les chaînes ! Tout au contraire, ce fut en assimilant tout ce qui du latin était utile et viable, par des emprunts, des adaptations, des traductions, des imitations ! Vous n'en désirez pas des preuves? Vous me croyez sur parole? Tant mieux, car nous sortirions ainsi de notre propos. Mais quand nous parlerons d'épopées de romans, de fables, de théâtre, de contes populaires, d'œuvres morales, sociales ou satiriques, vous vous souviendrez que tout cela vient du latin par voie directe et immédiate, et

que rien n'a été pensé, exprimé en langue vulgaire qui ne l'ait été d'abord en langue classique, c'est-à-dire en latin.

Et voici ma péroraison : De même, messieurs, que notre langue est du latin, nos lettres ne sont aussi que du latin, adapté et modifié à leur origine et pendant leur floraison suprême. Cela ne se dit pas assez, cela se découvre à peine. Il n'y a pas si longtemps que des savants se sont mis à défricher la mine encore vierge des documents qui nous démontrent cette vérité. Plus ces textes viendront au jour, plus l'on s'apercevra qu'une littérature demi-vulgaire en latin a déterminé, pendant toute la durée du moyen âge, la littérature en français. Comme aussitôt après, elle a été remplacée dans ce rôle nourricier par la littérature classique des vieux Romains lorsque la science en a refleuri, vous devinez la conclusion : qu'on le veuille ou non, et quel que soit notre fonds national, il n'y a eu qu'un maître, un père, un formateur de la France littéraire, c'est l'esprit de Rome.

— Voilà donc pourquoi, s'écria Mlle Tagliargento avec un accent ému, pourquoi vous n'avez soufflé mot des Gaulois !

— Mademoiselle, reprit Son Excellence, je ne veux pour rien au monde vous faire de la peine. Mais il me faut répéter trois vérités, que je gradue adroitement et qui suivent un préjugé assez répandu dans les âmes sensibles. Ce préjugé a pour nom la celtomanie ou amour maladif de Gaulois et des Celtes.

Premièrement : nous ne savons même pas comment les Gaulois disaient : *oui, papa.* On n'a aucune inscription purement gauloise, qui compte. Ces bons Gaulois avaient beaucoup de talent et de génie, mais ils n'écrivaient pas... ils ne voulaient pas écrire.

— Leurs fils ont rudement changé alors ! s'écria le bel Amazan.

— ...Au point qu'on en est réduit à imaginer que la langue gauloise ne ressemblait pas mal à un de ces dialectes italiques que le latin recouvrit aisément ; cela expliquerait que, en Gaule, le latin l'ait si complètement supplanté. Nous avons, certes, dans notre langue, des racines gauloises ; mais l'italien, l'espagnol les ont aussi pour la plupart, et cela ne prouve donc rien à notre seul égard. Sachez que le langage des vainqueurs romains avait envahi, autant qu'on peut le supposer, notre sol jusqu'au bout du Finistère. Le latin fut seul employé littérairement, sur le sol des druides.

Cela est déjà admirable. Si les Bretons parlent aujourd'hui une langue celtique, c'est que des immigrés gallois, leurs aïeux, revinrent en Armorique au sixième siècle, soit cinq cents ans après César. Cela compte, cinq cents ans !

Deuxième vérité : on ne croit plus du tout que la Gaule, telle que l'ont conquise les Romains, fût de race celtique. Les Celtes gaulois étaient des conquérants qui avaient constitué une aristocratie militaire et religieuse sur un fonds de races plus stable, plus profond, et inconnu... On pourrait donc dire que quelques siècles avant César, la Gaule n'était pas gauloise. Et cela compte peu, quelques siècles !

Enfin, troisième vérité : En admettant que nous soyons des Celtes, il faut se rappeler que l'*esprit celtique* est une pure invention de la fantaisie. En effet, suivez mon raisonnement. Toute chose, n'est-ce pas? se définit en s'opposant à une autre. L' « esprit celte », pour ceux qui l'ont inventé, s'oppose au génie de la « race latine ». Or cette race latine n'a jamais existé : les Romains n'avaient rien d'une race, n'étaient plus en tout cas la petite tribu du Latium qui avait entrepris l'annexion de l'Italie, puis du monde méditerranéen. Que si on entend par Romains les Italiens d'alors, sachons que ceux-ci étaient Celtes à moitié, et au moins autant que les Gaulois. Donc l'esprit celte, cette expression n'a aucun sens pour l'histoire française ; c'est un *flatus vocis*.

Ou si elle en a un, elle désigne l'esprit latin. Car c'est en latin que cet esprit celte s'est seulement exprimé aux époques qui nous occupent. Plus simplement encore : Latins et Celtes, cela désigne pratiquement les créateurs d'une même chose, la seule chose que nous connaissions positivement ; une littérature, un empire, une civilisation. Le celtisme, indépendamment des formes latines où il s'est incarné, est une abstraction inutile, un fantôme. L'opposer à la latinité, c'est comme si on opposait à ce cygne privé que vous voyez voguer noblement à nos pieds, et pour regretter son existence, le canard sauvage que vous prétendriez qu'il aurait pu être !... Appelez donc, si vous voulez, ce cygne canard sauvage, cela ne fera rien à cet oiseau. Appelez le génie des lettres françaises du nom de gaulois ou du nom de papou, par répugnance au nom de latin, cela marquera seulement une bizarre méthode, et cela ne changera rien aux faits !

Je prends donc le mot de latinité, parce que c'est le plus

sûr et le plus commode. Il faudrait être furieusement romantique pour voir sous les mots de Romain et de Celte un rude centurion tanné et sanguinaire et un noble barbare, idéaliste et blond. Hélas ! telles sont pourtant les enluminures qui peuplent les esprits !

— Et les Germains, qu'en faites-vous? demanda M. Hymmelborg.

— Eux aussi, ils ont bénéficié, au siècle dernier, d'une mode pittoresque. Le Franc légendaire aux armes loyales, à la peau blanche, au courage indomptable, a connu, à son heure, autant de succès que le druide cueilleur de gui. Cette vogue a passé, à cause de circonstances politiques... Mais à l'égard de ce qui vous intéresse, rappelons que l'origine de nos lettres ne doit rien à la Germanie. Pour notre langue, elle a adopté, il est vrai, bon nombre de racines germaniques ; mais on en dirait autant du provençal et de l'italien, où celles-ci abondent peut-être plus encore, malgré ce que l'on croit. Le nom même du langage français est pris à ces braves barbares qui ont mis un entrain si touchant à se romaniser. Mais cela n'a aucune importance, et pas plus que la Lombardie, pays des Lombards, la France, ou terre des Francs, n'a cessé d'appartenir à l'univers latin.

— A ce propos, dit le prince Amazan, dissipez donc une équivoque qui pèse encore sur vos termes. Vous avez appelé, tout à l'heure, langue romane le latin vulgaire une fois qu'il fut parvenu à l'indépendance, celui-là que nous appelons aujourd'hui *français*. Cela me semble obscur. Y aurait-il à distinguer par hasard, dans votre histoire littéraire, un stade *roman*, puis un stade français? Il me semble avoir entendu réserver par certaines gens le terme de « langue romane » pour les dialectes du Midi.

— Ç'a été une manie de braves cœurs, généralement des félibres, qui s'imaginent que le provençal est plus proche du latin que le français du Nord ; c'est précisément l'inverse, à cause que celui-ci est un dialecte beaucoup plus artificiel, savant et latinisé que celui-là. Mais oubliez, je vous prie, ce terme de *langue romane :* il supposerait qu'on pût isoler et considérer entre le latin et le français, une langue intermédiaire, qui n'aurait été ni l'un ni l'autre. Il y a déjà assez d'artifices dans les divisions de l'histoire. N'en ajoutons pas !

Notez donc seulement sur vos tablettes que les savants

appellent aujourd'hui langues romanes ou néo-latines toutes celles qui sont des transformations du latin, depuis le roumain jusqu'au portugais, depuis le wallon jusqu'au romanche de l'Engadine. Donc c'est aujourd'hui encore que le parler français est un dialecte roman ; et non pas seulement il y a huit cents années.

Ensuite vous vous rappellerez que le terme de *français* pour désigner ledit langage n'a été usité définitivement qu'à partir du quatorzième siècle. Dans les siècles précédents on disait en effet *roman* pour français, *enromancer* pour « traduire en prose française », et un *roman* désignait essentiellement un récit en langue vulgaire. Vous savez aussi que les Grecs d'aujourd'hui appellent leur langue « langue romaïque », ce qui veut dire romaine, et n'empêche point que ce soit de l'hellénique. Ce sont ces bizarreries qui brouilleraient tout, si l'on en était dupe.

Enfin sachez que, selon le dernier cri de la science, on s'est mis d'accord sur les termes *ancien-français*, *moyen-français* et *français moderne*. Le premier désigne notre langue depuis le dixième siècle (et même le neuvième) jusqu'au quatorzième inclus, ou du moins à sa première moitié.

Le second signifie l'âge qui part de là jusqu'à englober le seizième siècle. Après quoi commence le français moderne, que nous avons l'heur de parler ensemble, plus ou moins bien, et qui est vraiment un langage divin... En tout cas un langage délectable puisqu'il nous permet de communiquer ensemble, malgré la diversité de nos origines.

Le prince Gangaride et Mlle Tagliargento applaudirent discrètement. Le philologue finlandais écrivait trop, et ne put que grogner avec courtoisie.

— Je vous demande un peu, interrompit M. Bishop, pourquoi l'on sépare ainsi les trois périodes et ces trois termes ! C'est encore apparemment un effet de l'arbitraire des historiens.

— Non, dit alors M. Hymmelborg tout joyeux de lâcher son stylographe. La raison est qu'au dix-septième siècle apparaissaient les chefs-d'œuvre littéraires dont la langue a le moins vieilli, et qu'à la fin du quatorzième siècle le français a commencé de suivre une nouvelle voie, assez différente de son évolution naturelle.

La prose savante, qui était déjà fort belle au siècle précédent, est devenue alors plus savante que jamais, sinon plus

belle. Elle s'est enrichie, encombrée aussi et alourdie, de latinismes ; à tel point qu'il est presque impossible de concevoir ce que serait le français s'il n'avait subi cet avatar. Aujourd'hui il sue pour ainsi dire le latin par tous les pores ; et dans l'ensemble, le moindre collégien vous dira qu'il est plus facile de reconnaître les mots latins (par exemple *polyptycum*) sous leur vêtement scolaire dans la langue moderne (*polyptyque*) que sous leur forme naturelle dans leur simple costume de jadis (*pouillé*).

— J'ai pourtant toujours entendu dire que le français, depuis l'origine, s'éloignait du latin. D'après vos gazettes, remarqua M. Bishop, cela se répète souvent au Parlement, devant vos députés. On en tire même argument pour justifier l'enseignement des lettres sans études latines.

— Eh bien ! s'écria M. Guimard, c'est une blague encore, voilà tout. Tenez : il n'y a justement pas un de ces affreux mots dont on se sert tant au Palais-Bourbon, qui existât en ancien français, qui soit du français véritable. Ils sont des emprunts latins et, à mon sens, il est bien dommage qu'on les ait implantés avec leur armure pédantesque parmi les vieux mots français, gentils et court-vêtus. Sans doute nous leur sommes redevables de toute l'abstraction nécessaire à une langue savante, à la philologie, aux sciences et surtout à la politique (ce qui, personnellement, excite moins ma reconnaissance). Mais d'autre part que n'a pas perdu notre langue en brièveté et légèreté ! Songez, songez qu'une partie énorme de nos lexiques n'est peuplée, au vrai, que de barbarismes et d'emprunts ! Songez que des mots comme *exsangue*, *instructeur*, *strict*, *administration*, sont plus latins que français. Je ne veux pas me donner le ridicule de refaire l'histoire telle qu'elle aurait dû être ; mais enfin, comment ne pas regretter la forme que ces vocables eussent prise sans la fureur latinicole. L'*amétraison*, l'*étruiseur*, voilà ce que devraient être l'*instructeur* et l'*administration*.

A ce point de la conversation le philologue Hymmelborg se leva tout droit :

— Oh ! Croyez-vous, monsieur, que ce serait une thèse brillante devant l'Université d'Helsingfors, que de reconstituer le français moderne, selon les lois de la phonétique scientifique, à l'image de l'ancien français ?

— Cela vous ferait toujours un passe-temps, répondit le

chambellan du prince des Gangarides. Vous pourriez ensuite traduire en ce langage idéal les chefs-d'œuvre de notre langue moderne : ainsi ils deviendraient illisibles, mais ce serait moins ridicule que de les tourner en esperanto.

M. Hymmelborg tomba dès lors dans une profonde songerie.

— Mais je me hâte de vous prévenir, poursuivit M. Guimard, que votre tâche ne sera pas facile. On ne saurait trier plus commodément dans le français actuel les latinismes et les mots de vieille souche qu'en anglais les mots germaniques et les vieux mots romans (ou d'ancien français). Songez que vous serez réduit à supprimer de votre lexique épuré tous les mots les plus essentiels... à commencer par *essentiel*, *épuré*, *lexique* et *supprimer* lui-même ! Songez que notre langue serait, sans le latin, tout entière défective ! Tenez : le mot *œil* est français, mais son adjectif est latin : *oculaire; père*, *mère* sont français, mais non *maternel* ni *paternel*. Vous voyez, cher monsieur, si vous serez obligé d'aller loin en vous engageant à tout remanier ainsi ! Plus loin, je parie, que les textes français du douzième siècle, où les latinismes apparaissent déjà ! Allons, prenons-en notre parti, et répétons cette vérité capitale : c'est que la littérature française a été très longtemps une simple forme vulgaire de la littérature latine ! Rien d'étonnant donc qu'elle se soit rapprochée sans cesse de la forme savante, sans cesse retrempée à la source originelle. Et reconnaissons avec franchise que la tyrannie continuelle que le latin a exercée sur le français n'a pas été une usurpation fortuite : elle était comprise, si je puis dire, dans les règles mêmes du jeu. Qu'on le veuille ou non, l'empire romain n'est pas absolument mort ; et c'est la langue de Rome qui, de l'aveu des plus fameux linguistes, sert de soutien et de réserve éternelle à notre langue. Et même à ses sœurs. Et même aux langues que j'appellerai barbares, c'est-à-dire étrangères. Elle leur permet de communiquer entre elles. Elle est donc, aujourd'hui encore, la clé de voûte de l'Europe.

Sur cette péroraison, la brise se mit à fraîchir et l'on se leva des fauteuils pour contempler trois barques de pêcheurs qui tiraient de l'eau violette leurs filets ruisselants de lumière.

— Il est très vrai, dit le prince Amazan, que j'imagine aisément sur ce coin de lac perdu dans des climats sauvages, un coin de Méditerranée. Il y a des Anglais de ma

connaissance qui éprouvent déjà, sur les rives de la Seine, une impression de paganisme méridional. Puissance de la foi ! Mais ces illusions mêmes ne signifient-elles pas que l'on sent à votre civilisation d'Occident une certaine unité, qui est venue de Rome, ou mieux de ce que j'appellerai la raison sociale : Rome?

— Certes ! dit M. Guimard : Rome n'est qu'une raison sociale. Il convient d'exalter la grandeur romaine, mais en effet non sans remarquer qu'elle sert de simple étiquette à tout ce que le monde a réalisé de durable et d'exquis. Rendons hommage au jardinier. Mais comptez sur moi pour rendre tout à l'heure autant d'hommage au terreau du jardin.

Cependant Mlle Tagliargento, accoudée à la balustrade, retenait un bâillement ; doucement, elle remarqua :

— Je vois bien de la science dans tout ceci, et beaucoup de philosophie de l'histoire, mais jusqu'ici fort peu de littérature. Permettez que je vous le dise, monsieur : vous mettez bien du temps à déblayer le terrain, et à passer au déluge. Je pensais que j'allais vibrer dès le début d'admiration et d'enthousiasme, et je n'ai que l'austère plaisir de m'instruire. Quand allez-vous donc nous parler des paladins, des chevaliers, des troubadours et des dames?

André Thérive.

*(A suivre.)*

# Sur la tombe de Lady Hester Stanhope[1]

Le vif été sur la côte syrienne. A quelques milles de Saïda le village de Djoun sommeille, hébété, dans la torpeur accablante des heures qui suivent midi. Sur son promontoire en dos d'âne, la maison de la Sitt réverbère le soleil et les arbres des jardins penchent, misérables, leurs feuilles cuites. Une chaleur humide fermente dans les creux, dans les vallons étroits, ainsi que bout au fond des cuves le raisin des vendanges. Et de la mer là-bas, immobile et plombée, comme de la gueule d'un four monte un souffle brûlant.

Ce 23 juin 1839, Lady Hester Stanhope (2) agonise...

(1) *Je dois remercier M. Ferdinand J. Abela, ancien vice-consul d'Angleterre à Saïda en* 1910-1912, *qui a eu l'extrême amabilité de réunir à mon intention les souvenirs de ses visites au Dahr-el-Sitt, des fouilles de* 1912 *et de la réfection du tombeau de Lady Hester Stanhope, et de me communiquer la correspondance qu'il échangea avec le Consul Général d'Angleterre en Syrie, à cette occasion.*

(2) Lady Hester Stanhope, petite-fille du grand Chatham, était née le 12 mars 1776, du mariage d'Hester, sœur de William Pitt, avec Lord Charles Stanhope. Collaboratrice de son oncle et rejetée brusquement dans l'ombre à la mort du *Great Commoner*, elle résolut de quitter l'Angleterre. Charles, son frère préféré, et le général John Moore, qu'elle avait passionnément aimé, venaient d'être tués à la bataille de La Corogne, pendant la guerre d'Espagne. Elle s'embarqua le 10 février 1810 pour ce voyage qui est resté célèbre. Le docteur Charles Meryon qui l'accompagna longtemps a laissé un copieux journal de route. Tour à tour, elle visita la Grèce, la Turquie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, s'aventura, sous la protection des Bédouins, jusqu'aux ruines de Palmyre, porta le

Celle qui a dit : « Je ne mourrai pas dans mon lit et je ne le voudrais pas, mes frères ne sont pas morts ainsi et j'ai toujours senti que je finirai dans le sang, ce qui ne m'effraie pas le moins du monde, » repose sur un grabat. Un grabat de planches clouées sur des tréteaux branlants et que soutient le tronc à peine équarri de quelque peuplier coupé au bas de la colline.

La vie, lentement, se retire de ce grand corps qui a bien peiné, bien souffert et qui lutte encore, et le silence et l'ombre sont les seuls témoins de cet inégal combat. Deux fenêtres sur trois ont été condamnées, un rayon de soleil filtre à travers les trous d'un rideau de cotonnade rouge. Ce rayon danse à travers la chambre de la mourante, révélant, à son brusque passage, des misères insoupçonnées : il s'attarde sur les murs où travaillent paisiblement de grosses araignées velues ; il s'enfonce dans la couche de poussière et d'ordures qui fait au sol une molle et épaisse litière d'où sortent des pièces entières de soie destinées à servir de présents, des lambeaux de papier, des paquets éventrés, des fioles vides, du linge sale, des étuis de lunettes ; il monte jusqu'au plafond croulant étayé de deux troncs à peine dégrossis et jetés en travers ; il s'arrête au chevet du lit. Là pend la corde qui mettait en branle la cloche redoutée de la valetaille et que la main déjà raidie n'a plus la force d'agiter. Sur un tabouret s'enchevêtrent les remèdes qu'elle aimait avoir à côté d'elle ; pots de thé et de limonade, ipéca, eau fraîche devenue tiède, sirop de violette rance, vins du Liban aigris et troubles, clous de girofle, confitures de coing, anis, miel et beurre liquides, lait presque caillé, pipes innombrables. Avec le soleil des bataillons de mouches

fer et le feu chez les Hashâshins pour venger la mort d'un officier français, le colonel Boutin, assassiné dans les monts Ansariés et dont M. Georges Montorgueil vient, à l'aide de documents inédits, d'évoquer la curieuse figure, et se fixa enfin sur un éperon solitaire du Liban, appelé depuis le Dahr-el-Sitt (colline de la Dame) à vingt minutes à cheval du village de Djoun et à deux heures et demie de Saïda. Là, dans une maison menaçant ruine, elle passa vingt années entre les Druses prêts à s'insurger, les Turcs impitoyables et les Arabes rebelles, enveloppée d'un réseau d'intrigues, de guerres et d'assassinats perpétuels. Sans soldats, sans argent, accablée de dettes, — le gouvernement anglais avait arbitrairement arrêté en 1838 la pension accordée par Georges III à la nièce de Pitt en 1806, — elle réussit à tenir en respect, avec le seul prestige de son caractère indomptable, son terrible voisin l'émir Béchir, et l'envahisseur de la Syrie, Ibrahim-Pacha.

bleues et dorées sont entrés et ont pris possession de cet amas d'aliments pourris et décomposés. Une odeur acide et écœurante flotte dans l'air lourd, une odeur d'abandon. Pas de bruit. Un ou deux râles légers comme des soupirs. Un bourdonnement d'insectes. Lady Hester Stanhope meurt comme elle a vécu, solitaire.

Qui pourra dire l'horreur de ses derniers moments? Le pays entier est en guerre pour secouer la domination égyptienne. La fusillade remplit la montagne. Les Druses, décimés, mais insoumis, pressentent l'occasion favorable d'une nouvelle révolte. Les régiments syriens s'apprêtent à déserter. Le sultan Mahmoud a déclaré Méhémet-Ali traître à l'Empire et les troupes d'Ibrahim marchent contre les armées turques, du côté de Nizib, entre Alep et l'Euphrate. Mais les rumeurs des batailles viennent expirer au bas du Dahr-el-Sitt, comme les vagues viennent se briser au pied des hautes falaises. Le respect et la crainte font un îlot sacré du lieu où habite « la dame », du lieu où elle meurt.

Prisonnière volontaire, elle s'est cloîtrée depuis des mois. Le gouvernement anglais, sous prétexte de satisfaire un créancier impudent, a arrêté la pension que lui avait accordée Georges III. « C'était le bon plaisir de Sa Majesté de me donner une pension ; cela suffit ou cela aurait dû suffire », a-t-elle dit alors. Elle a écrit à la reine Victoria, de reine à reine : « Je ne permettrai pas que la pension accordée par votre royal grand-père soit suspendue par la force. Je l'abandonnerai pour le paiement de mes dettes et avec elle le nom de sujet anglais et l'esclavage qui est à présent attaché à ce nom. » Elle a jugé la conduite des ministres et elle a prévenu Palmerston que « si le prochain bateau n'apportait pas un règlement définitif de ses affaires, si elle n'était pas lavée aux yeux du monde des accusations jetées sur elle, elle fermerait sa maison et murerait sa porte, restant comme dans une tombe jusqu'à ce que justice lui ait été rendue et qu'une reconnaissance publique, signée de tous ceux qui l'avaient accusée, ait été reproduite dans les journaux. Lorsqu'il s'agit d'honnêteté, il n'y a pas de petite chose pour ceux qui ont du sang des Pitt dans leurs veines, pas plus qu'il n'y a d'espoir de leur voir accepter l'impertinente intervention des Consuls. » Elle a tenu parole. Elle attend le jugement des hommes et c'est la mort qui vient.

Elle n'a plus de médecin auprès d'elle, sur son ordre le docteur Meryon a regagné l'Europe en mars 1838. Tous ses domestiques indigènes sont ignobles, rapaces et vils, ils guettent le dernier soupir pour commencer le pillage. Et tous les usuriers, tous les prêteurs à gages, tous les juifs de la côte ont les yeux fixés sur Djoun avec le même souci, le même soin, le même espoir délicieux de pouvoir enfin se payer eux-mêmes, et au delà. La sollicitude méprisante des fauves pour la proie qui ne peut leur échapper, voilà ce qui entoure Lady Hester Stanhope.

Elle interroge : personne pour lui répondre dans la langue de son pays. Elle a soif, personne pour humecter ses lèvres d'eau propre et pour changer les tisanes croupies. Pas un ami pour serrer la main décharnée qui se crispe sur les pelisses crasseuses, pour écarter les mouches qui s'acharnent sur la mourante, pas un ami pour soutenir ce corps décharné que brise la toux épuisante. Pas un parent pour essuyer la sueur qui coule le long de ses joues desséchées, pour adoucir la lente et lucide agonie. Sans famille, sans patrie, elle sombre comme la dernière de sa race. Son pire ennemi aurait-il osé lui souhaiter une fin semblable?

A-t-elle pleuré et gémi sur elle-même avant de refermer les yeux, ces grands yeux qui ont vu tant d'hommes, tant de mondes et tant de choses? Sa dernière pensée a-t-elle été pour son oncle Pitt mourant, pour Charles et pour le général Moore expirant sur le champ de bataille? A-t-elle eu un sentiment de regret en songeant au frère et à la sœur restés en Angleterre, seuls survivants de sa famille, aux neveux qu'elle ne connaissait pas? Ou bien son vieil orgueil tenace a-t-il évoqué les splendides chevauchées et les heures triomphales de sa vie aventureuse? Nul ne le saura jamais. Elle est couchée sur le dos. Dans ce décor sordide, sous les koumbaz et les abayes loqueteuses qui dissimulent le corps momifié, oripeaux déguenillés évoquant une opulence disparue, la vieille dame garde un air de majesté et de grandeur. Le visage émacié et hautain, tout brûlé de cette flamme de désir et de volonté qui l'a dévoré soixante-trois ans, repose enfin dans la paix de la mort ; les traits amaigris ont repris leur beauté et leur calme ; la bouche est douce. Sous la peau aux reflets cireux les veines saillent, noueuses et tuméfiées. Des taches noires apparaissent déjà sur les joues transparentes... Mais tel est

le prestige de cette femme que les serviteurs syriens massés à la porte, pieds nus, silencieux et effrayés, n'osent pas la toucher. Par delà la mort elle continue de régner...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Comme une traînée de poudre la nouvelle gagne de proche en proche. La « Sitt » est morte. Le drogman du consul Général d'Autriche avise laconiquement le colonel Campbell, Consul Général d'Angleterre en Syrie : « Aujourd'hui, 23 juin, à 2 heures après midi, Lady Hester Stanhope, Miladi, a expiré après une longue maladie qui ne s'était aggravée que depuis peu de jours. »

Mr Moore, consul d'Angleterre à Beyrouth, dès qu'il est averti, réclame un médecin européen pour l'emmener à Djoun constater le décès et en chercher les causes. Impossible de trouver un docteur : les uns sont absents, les autres incapables d'abandonner leurs malades. Le temps presse. Moore se met en route, accompagné d'un missionnaire américain, le Révérend William Thomson. La chaleur semble croître avec la chute du jour. Vers 10 heures du soir le Consul arrive à Djoun. Il rassemble les domestiques en effervescence qui sont en train de vider consciencieusement les chambres des objets ayant quelque valeur marchande. Lady Hester Stanhope repose, intacte, sur ses monceaux de haillons. Il identifie le corps, le place dans un cercueil et, en attendant que la famille réclame les restes de la malheureuse nièce de Pitt, ce qui ne peut tarder, il décide de faire provisoirement l'inhumation dans une fosse du jardin déjà prête et où une servante de Lady Hester Stanhope, morte quelques mois avant sa maîtresse, avait été déposée.

La fraîcheur n'est pas venue avec la nuit, une de ces nuits d'Orient oppressantes, lourdes, où les lueurs qui tombent des étoiles semblent ardentes et chaudes, où l'air raréfié manque aux êtres défaillants et aux choses immobiles. Le Révérend Thomson récite les prières des morts ; les serviteurs sont présents et accompagnent le corps à la fosse du jardin. Ils brandissent des torches et agitent des lanternes. Les lances des cactus accrochent des lumières. Un sentier court entre des haies de myrte et de lauriers-roses, draperie de sombre velours sur laquelle se détache, en vision fantasmagorique, cette ronde de nuit autour d'une morte. Les porteurs courbent leurs torses puissants et leurs

visages ruisselants de sueur, tendus par l'effort, sous la clarté des torches. Mais le chemin tourne, le cercueil disparaît. Une foule suit qui grouille sans bruit. La terre, foulée par tous ces pieds nus, embaume. Et, comme des sorciers se rendant à leur sabbat, l'étrange cortège, auquel le reflet sanglant des torches, le mystère de l'heure et le silence donnent un aspect quasi diabolique, fait halte tout à coup. Les porteurs déposent leur fardeau et scellent la pierre. Celle qui fut la reine de Palmyre dort à quelques pouces de sa servante, — ô ironie des choses ! — dans cette terre d'Asie qu'elle ne doit jamais quitter.

La légende, qui est une des formes de la haine comme de l'amour populaire, allait venir habiter cette tombe. Désormais, tous les pèlerins qui s'arrêteront dans le jardin de Djoun évoqueront des ombres, composeront à leur aise des scènes de deuil et troubleront le repos de Lady Hester Stanhope à qui ils ne laisseront même pas la solitude de la mort. Lorsqu'en 1857 le missionnaire américain retourna au Dahr-el-Sitt, il se rappela l'étrange cérémonie de certain soir de juin 1839. Possédant le sens inné du tragique et une fertile imagination, il ne jugea pas le décor assez émouvant et ajouta quelques détails pour relever la banalité de l'enterrement, composant un récit de nature à impressionner le lecteur le plus insensible.

« La voûte du jardin fut ouverte en hâte, écrit-il dans *The land and the book*, et les ossements du général Loustaunau ou de son fils, j'ai oublié lequel des deux, un Français, qui était mort là-bas et qui avait été enterré à cette place par sa Seigneurie, furent enlevés et placés à la tête. » Puis, en suivant le cortège, Thomson s'égare dans le dédale des allées : « Quand à la fin j'entrai sous la tonnelle, la première chose que je vis, ce furent les os du général réunis en un horrible tas et couronnés par la tête qui avait une chandelle allumée fixée dans chaque orbite, un spectacle hideux, à faire grincer des dents ! Il était difficile d'accomplir le service religieux dans des circonstances si nouvelles et si effrayantes... Le consul remarqua ensuite qu'il y avait quelques curieuses coïncidences entre ces funérailles et celles de Sir John Moore. En silence et sur la montagne solitaire, à minuit, « nos lanternes brûlant faiblement » avec le drapeau de son pays autour d'elle, elle « était étendue

comme un guerrier en son repos » et nous « la laissâmes seule avec sa gloire ». Un seul de sa nation était là et son nom était Moore... » Le Consul, qui connaissait sans doute l'amour de Lady Hester Stanhope pour le jeune général anglais tué à La Corogne, et frappé des analogies qui existaient entre les deux enterrements, put bien rappeler les vers de Charles Wolfe, auxquels les circonstances et l'heure donnaient une actualité pathétique, et réciter quelques strophes de l'Ode fameuse attribuée pendant si longtemps à Byron et dont les beaux élans lyriques font en effet songer au poète de *Childe Harold* :

*We carved not a line, we raised not a stone,*
*But we left him alone with his glory.*

Moore étalait ainsi devant le missionnaire admiratif une culture littéraire que les innombrables loisirs de la carrière lui avaient permis de compléter. A cela rien que de naturel. Mais William Thomson commence à extravaguer dès qu'il raconte l'exhumation des ossements de Loustaunau père ou fils. C'est une absurde légende qu'il a inventée de toutes pièces. Pour le « général » d'abord le doute n'est pas possible. Cet aventurier gâteux vivait encore en juin 1839 ; après la mort de sa bienfaitrice qui le rejetait dans la misère, « l'agent consulaire français de Seyde le retira dans cette ville et lui donna un étroit logement dans l'intérieur du Kan français » (Ferdinand Perrier). L'inventaire original de la succession de Lady Hester Stanhope porte d'ailleurs, en marge de certains objets, la note : « restitués à Loustaunau qui les a réclamés pour siens ». La note est définitive et dispense de commentaires.

Reste le « capitaine Loustaunau », cet officier de la garde échoué à Djoun à la poursuite de son vieux père, qui plut à Lady Hester Stanhope pour sa ressemblance avec le cher général Moore, et qui mourut vers 1825 d'une gastrite aiguë, causée par l'abus des épices « dont il faisait une consommation prodigieuse » (Louis Damoiseau). La maîtresse de maison, qui conservait les meilleures traditions anglaises de l'hospitalité, avait, sans doute, trop bien soigné la table du jeune homme, à qui elle témoignait « un amour épuré, religieux, mêlé aux premières affections de sa jeunesse et surtout à cette idée étrange que cette existence devait nécessairement être liée à la sienne » (Perrier). Lady

Hester Stanhope ne semblait guère d'un tempérament à se contenter d'affections platoniques, ni à venir rêver sur la tombe de Loustaunau fils, comme on l'a raconté plus tard. N'importe, ce qu'il y a de certain c'est que ni Ferdinand Perrier, aide de camp de Soliman-Pacha en 1838, 1839 et 1840, ni Eliot Warburton quand il raconte en 1849, dans *The Crescent and the Cross*, sa visite à Djoun et l'enterrement de Lady Hester Stanhope, ne citent ce détail, cependant très pittoresque et bien suggestif pour un écrivain.

Comment admettre, d'autre part, que le jeune Loustaunau ait été enterré sans cercueil? Jamais Lady Hester Stanhope n'aurait autorisé un semblable procédé. Quatorze ans plus tard, ce cercueil devait être encore en bon état et c'est lui que le Révérend Thomson aurait vraisemblablement aperçu si les restes de l'officier avaient été retirés de la fosse pour faire place à la nièce de Pitt. Au lieu de cela, le missionnaire a préféré exhumer des ossements, les réunir en attrayants monceaux et tirer de ce squelette un effet théâtral qui n'aurait pas déparé un de ces *romans terrifiants* si à la mode en Angleterre.

Enfin, sans la volonté expresse de Lady Hester Stanhope, jamais Mr Moore n'aurait assumé la responsabilité de la faire ensevelir auprès d'un homme qui n'était ni de sa famille, ni de son pays, ni de sa caste. Or, celle-ci n'a jamais rien témoigné de semblable. Le docteur Meryon, qui vécut pendant tant d'années dans son intimité, et la quitta dix mois seulement avant sa mort, ne se montra pas le moins surpris de cette aventure. « Je doute beaucoup, écrivait-il alors, que Lady Hester ait jamais exprimé le désir d'être enterrée dans la tombe du Loustaunau. » D'ailleurs, si cela avait été, le consul anglais, dans la lettre très détaillée qu'il envoya au frère de Lady Hester Stanhope le 26 juin 1839 et où il raconte tout au long la cérémonie funèbre, se serait hâté de relater l'étrange fantaisie de la mourante.

La rapidité avec laquelle la décomposition avance dans ce climat ne permettait aucun délai dans les préparatifs de l'enterrement et quelques heures seulement après que j'eus appris le décès de Lady Hester je quittai ce lieu (Beyrouth) pour Djoun, en compagnie du Révérend Mr Thomson, missionnaire américain, qui, à ma requête, consentit de bonne grâce à célébrer le service funèbre. Nous arrivâmes à Djoun, vers 10 heures, le soir même, et, après avoir identifié

le corps et l'avoir fait placer dans un cercueil, je décidai de faire l'inhumation séance tenante. Sa Seigneurie ayant laissé des explications verbales relatives à la disposition de son corps, à savoir qu'il serait déposé dans un caveau creusé dans son propre jardin, les préparatifs nécessaires ayant été achevés et le service de l'Église d'Angleterre célébré par Mr Thomson, le corps fut porté et suivi jusqu'à la tombe par les propres domestiques de la Seigneurie, accompagnés de Mr Thomson et de moi-même...

Moore, naturellement, ne parle pas du drapeau anglais dans lequel Lady Hester Stanhope aurait été couchée. Il n'était pas un consul le long de la côte syrienne qui n'eût encore dans l'oreille quelques-uns des propos amers qu'elle tenait sur son pays et sur ses représentants. « Les consuls n'ont aucun droit sur les nobles, disait-elle couramment, ils peuvent en avoir sur des marchands et sur de pareilles gens ; mais ils ne se présenteront jamais devant moi et je tuerai le premier qui osera le faire. Les Anglais sont une collection d'êtres répugnants, bas, odieux, qui se mêlent de tout, et je les hais tous. Les Turcs eux-mêmes rient d'eux... » Moore qui savait, par expérience, combien elle se montrait hostile à tout ce qui était britannique, puisqu'elle refusait de laisser signer par lui son certificat de vie et s'adressait au consul français ou autrichien, préférant abandonner sa pension plutôt que de se soumettre à l'autorité consulaire ; Moore, à qui l'on avait rapporté le mot de Lady Hester Stanhope « aucun d'eux (les consuls) ne portera sa main vile sur moi ou sur ce qui m'appartient », n'aurait pas eu l'ironique cruauté de lui donner comme linceul le pavillon de ce pays qu'elle méprisait si ouvertement.

Dès le lendemain, le consul se mit à chercher le testament de Lady Hester Stanhope. Trente-cinq chambres furent visitées et fouillées sans succès. Ces chambres étaient d'une saleté repoussante. Les unes servaient d'entrepôt à de vieilles jarres à huile poussiéreuses et vides, les autres regorgeaient de tuyaux de pipes entassés depuis des années, d'autres donnaient asile à des selleries rongées des vers, à des hottées de livres et de papiers, à des caisses de pharmacie où abondait ce sulfate de magnésie qu'elle distribuait si généreusement à son entourage. Les serviteurs avaient déjà fait main basse sur toutes les provisions utilisables. Moore plaça alors les pièces sous scellés, chargeant

l'agent consulaire anglais à Saïda, Mr Abela, de faire l'inventaire complet du mobilier.

Les dettes de Lady Hester, écrivait-il à lord Philip Stanhope dans sa lettre du 26 juin 1839, se montent, d'après une première enquête, à près de £ 7 000 et consistent principalement en billets à ordre. L'actif, composé surtout du mobilier, se monterait à £ 400, mais cette évaluation, basée sur un examen rapide et superficiel, doit être sujette à caution. Je crois que sa Seigneurie ne possédait pas de bijoux, ni d'argenterie, à part quelques articles de peu de valeur, tels que fourchettes et cuillers, qui seront portés sur l'inventaire général ainsi que les chevaux et les autres animaux domestiques... La maison habitée par Lady Hester n'était pas la sienne. J'ai donné ordre de congédier les servantes et de garder certains domestiques mâles qui peuvent être utiles pour préserver les effets et protéger une maison isolée des maraudeurs *(excellente précaution pour que le reste des objets transportables disparût au plus vite !)*.

On attend le plus rapidement possible les instructions concernant les chevaux et le mobilier, car on a nécessairement fait des frais pour l'entretien des domestiques *(argent singulièrement bien placé !)* et on ne sait pas où trouver des fonds pour solder ces dépenses...

Les ordres arrivèrent enfin de Londres, impitoyables : tout vendre ! Les meubles, les chevaux et jusqu'à la fameuse jument à selle naturelle furent sacrifiés pour payer les domestiques.

Les habitants de Djoun, les paysans du Liban, les marchands de Saïda se rappelèrent surtout les quelques piastres qui leur étaient dues, perdant vite le souvenir des bienfaits reçus. Quand la dernière dette eut été payée, le nom de Lady Hester Stanhope entra dans l'oubli. De temps en temps un vieux du village racontait sur la Sitt quelque histoire saugrenue où il était question de derviches, de sorciers et de magie. Il ne semble pas que la famille Stanhope ait tenté la plus petite démarche pour faire revenir en Angleterre la dépouille de la nièce de Pitt, ni même pour faire graver un nom sur la pierre et pour assurer à ce coin de terre un entretien convenable. L'indifférence la plus complète répondait à la désinvolture avec laquelle Lady Hester Stanhope avait rompu toutes relations avec son frère et sa sœur demeurés en Grande-Bretagne.

La solitude s'empara de Djoun et le jardin, lentement,

se referma sur la tombe de Lady Hester Stanhope. Les fables et les légendes tissèrent leurs toiles dans l'ombre et le silence. Les mauvaises herbes prirent d'assaut les allées, les fleurs revinrent à l'état sauvage et bondirent hors des parterres où elles étaient contenues. Des lianes, enroulées autour des murs croulant, tendirent d'arbre en arbre leurs vertes et solides chaînes. Comme un filet géant dont chaque printemps resserrait les mailles, les bosquets et les charmilles, mêlant étroitement leurs feuilles, emprisonnèrent la dame au bois dormant. Et voici que, dix ans plus tard, des voyageurs suivis d'une nombreuse escorte franchirent un soir, au coucher du soleil, les débris de l'enclos. Eliot Warburton, à la recherche d'émotions neuves, faisait son tour d'Orient. La vie se répandit soudain à travers les cours désertes qui résonnèrent joyeusement sous les sabots des chevaux, et les échos longuement retentirent de la belle animation d'autrefois. Mais les visiteurs durent s'ouvrir une route à travers un inextricable lacis de roses et de jasmins, une jungle d'arbustes grimpants et de plantes épineuses. La nature défendait bien celle dont elle avait assumé la garde. Enfin, les feux du bivouac brillèrent çà et là sous le couvert des arbres. Le tumulte croissait dans les jardins intérieurs. Des cavaliers essuyaient soigneusement les flancs rougis de leurs montures et lavaient leurs blessures ; les guides druses, accroupis près des bagages, avec leurs longues barbes et leurs robes éclatantes, prenaient des aspects de mages. Djoun, après des mois d'abandon, retrouvait la joie de vivre et les mille rumeurs du camp à l'approche de la nuit : cliquetis des épées et des lances, hennissements des chevaux entravés, crépitement de la flamme, lourds tournoiements des chauves-souris effrayées de ce bruit insolite et aveuglées de lumière, et par-dessus tout cela, accompagnement en sourdine de cette rude symphonie, grondements lointains du tonnerre, là-bas, dans le Liban.

Notre dîner, raconte Eliot Warburton, fut étalé sur le plancher, dans l'appartement favori de Lady Hester ; son lit de mort était notre buffet, son mobilier, notre combustible, son nom, notre sujet de conversation. Peu avant la fin du repas, deux de nos compagnons, recrus de fatigue, s'étaient endormis le nez sur leur assiette... ; W. L... et moi allâmes fumer une pipe au jardin près de la tombe solitaire de Lady Hester. Vers minuit nous tombâmes endormis sur

la terre, enveloppés de nos capotes, et nos rêves se peuplèrent de dames, de tombes et de prophètes jusqu'à ce que le hennissement des chevaux annonçât l'aurore.

Après un rapide déjeuner dont les restes du souper firent tous les frais, nous flânâmes aux alentours. Là plus d'un berceau et d'un treillis brisés fléchissant sous l'étreinte des jasmins et des chèvrefeuilles, attestaient le soin et le goût qui avaient autrefois présidé à l'embellissement de ce sauvage ermitage. Une tonnelle entourée de roses grimpantes s'élève au centre d'un bosquet de myrte et de lauriers. C'était la retraite favorite de Lady Hester pendant sa vie et maintenant dans cet enclos silencieux,

*After life's fitful fever, she sleeps well*

*Après l'agitation fiévreuse de la vie, elle dort bien...*

Les visiteurs s'abstinrent respectueusement de déplacer quelque chose et s'éloignèrent pensifs, ayant cueilli des roses que seuls les abeilles et les rossignols regretteraient. « C'était un des lieux les plus remarquables et les plus intéressants que j'aie jamais contemplés, avoue Eliot Warburton ; son silence et sa beauté, sa fertilité et sa désolation lui prêtaient un touchant et mystérieux caractère convenant bien à cette étrange femme-ermite qui en avait fait un lieu de pèlerinage même en Palestine. »

Malheureusement l'auteur de *The Crescent and the Cross* recueillit, sans doute sur place, des renseignements qui lui permirent de donner une nouvelle version de l'enterrement de Lady Hester Stanhope. William Thomson devait tirer parti des vieux ossements et du pavillon britannique, Eliot Warburton se contenta de retracer les tristesses de l'abandon et de peindre un désert. D'après lui, quand Moore arriva à Djoun : « Un cadavre habitait seul le palais, et l'isolement qu'elle avait si longtemps cherché était complet, en vérité. Ce matin, trente-sept domestiques guettaient chacun de ses regards ; la mort ayant rompu le charme, chacun s'enfuyait avec toutes les dépouilles qu'il pouvait emporter. Une petite fille, adoptée par elle et soignée pendant des années, prit sa montre et des papiers auxquels elle attachait une valeur spéciale. On ne revit jamais ni l'enfant, ni les objets... »

Il est à peine besoin de remarquer que le récit du consul anglais à Lord Philip Stanhope est en contradiction absolue avec celui-ci. Tous les serviteurs étaient présents lors des

funérailles. Quant à la montre, il y avait longtemps que Lady Hester Stanhope n'en possédait plus. Au docteur Meryon, qui lui demandait pourquoi elle n'en ferait pas venir une d'Europe, elle répondait : « Je ne peux rien supporter d'artificiel, le soleil est pour le jour, la lune et les étoiles pour la nuit. Par eux, j'aime à mesurer le temps. »

Le 29 janvier 1857, le Révérend William Thomson, chargé par un de ses amis d'Amérique de faire un pèlerinage au tombeau de Lady Hester Stanhope, retourna à Djoun et traça d'une plume sûre un saisissant tableau de ruines et de décombres. Devant ces pavillons à demi effondrés, le missionnaire se prit à rêver, cherchant la terrasse où il avait trouvé le cadavre de Lady Hester Stanhope « enveloppé d'un linceul de toile cirée imbibée de térébenthine et d'alcool » (singulier détail que Moore aurait vraisemblablement rapporté dix-huit ans plus tôt s'il avait été exact) et il se lamenta :

Maintenant, pas un chien, pas un chat, pas même un lézard ne troublent l'extrême solitude. La tombe aussi est tristement changée. Elle était alors ombragée d'épaisses charmilles et couverte de roses grimpantes dont il ne reste aujourd'hui que le souvenir, et les pierres du caveau lui-même sont brisées et dispersées. Il n'y a pas une inscription, pas un mot en aucune langue et, à moins d'être plus soigneusement entretenue que jusqu'ici, la tombe de Sa Seigneurie aura bientôt entièrement disparu. L'histoire de ce lieu est curieuse. Il appartenait à un riche chrétien de Damas qui construisit la maison originale, à laquelle Lady Hester ajouta quelque vingt-cinq ou trente pièces. A sa mort, qui suivit de près celle de Lady Hester, la propriété passa à son fils unique que des folies menèrent vite à la ruine. Il se fit alors musulman et, il n'y a pas longtemps, se pendit dans une maison du voisinage. Sa femme, créature basse et vulgaire, craignant d'être dépossédée de la maison par les chrétiens, jeta à terre les bâtiments et vendit les matériaux aux gens de Djoun. Ainsi la destruction a-t-elle été préméditée, rapide et complète.

Or, en mars 1881, Lord Philip Stanhope, devenu Lord Weardale, petit-neveu de Lady Hester, eut la curiosité de faire le pèlerinage de Djoun et trouva la maison abandonnée *mais intacte*, à l'exception du toit que les rafales d'hiver avaient emporté. Les murs, en parfait état de conservation, permettaient de reconstituer les corps de logis et la division

des appartements. La tombe, il est vrai, était en piteux état, mais résistait encore aux atteintes des saisons. William Thomson, quand il se complaît, un quart de siècle avant, dans la description des ruines, se montre donc, une fois de plus, inspiré par son ardente imagination. Si bien que l'on peut concevoir des doutes sur le suicide de l'infortuné propriétaire, tel qu'il le raconta. A proximité de la demeure de Lady Hester Stanhope s'élevait le couvent grec catholique de Saint-Sauveur (Deir-el-Mkhallas). Les moines acquirent la maison et ses dépendances, jardin et tombeau, en 1865 et, en 1881, firent des ouvertures à Lord Philip Stanhope pour les lui vendre. Mais ce dernier, bien que séduit par la belle situation de Djoun et la douceur de la température libanaise qui en aurait fait une délicieuse résidence d'hiver, ne se décida pas à acheter. Quelle installation originale, et bien digne de tenter un Anglais cependant, il aurait pu organiser sur les lieux mêmes où avait vécu et où reposait une des plus étranges femmes du dix-neuvième siècle ! Et il partit, sans relever la pierre tombale, sans graver un nom, trop respectueux des désirs d'oubli de sa grand'tante pour oser les enfreindre. Les habitants du village ne perdirent pas l'occasion d'un fructueux négoce et sortirent nombre d'objets hétéroclites qui avaient tous, disaient-ils, appartenu à la Sitt et dont ils taisaient prudemment l'origine. Lord Philip Stanhope acheta quelques pièces d'argenterie marquées aux initiales de Lady Hester, ce qui était la plus sûre des garanties.

Il devait revenir en 1895, accompagnant la Duchesse de Cleveland, propre nièce de Lady Hester, qui n'avait pas voulu terminer une croisière dans le Levant sans visiter Djoun. La duchesse était alors âgée de soixante-seize ans. Elle n'avait pas connu sa tante, étant née neuf ans après le départ de celle-ci pour l'Orient ; mais elle s'était toujours sentie profondément attirée par ce caractère singulier et farouche. Sa chaude sympathie et sa pitié s'envolaient souvent vers l'ermite du Liban. C'était elle qui, un jour, dans la jeune et naïve vanité de se savoir une des plus belles femmes de l'aristocratie anglaise et des plus admirées, avait demandé à Lord Hardwicke : « Est-ce que je ressemble à Lady Hester? » — « Vous, avait-il protesté, et cependant sa vision de Lady Hester était celle d'une femme de cinquante ans, vous ! Mais vous ne lui allez pas à la cheville... »

Et cela avait encore excité la curiosité de la duchesse de Cleveland ; maintenant elle voguait vers une tombe.

Ce mercredi de décembre 1895, un petit yacht anglais jetait l'ancre devant Saïda. L'agent consulaire, le docteur Abela, avait préparé une réception aux hôtes de marque que le hasard lui amenait. Il offrit à la duchesse de Cleveland des bouquets de roses, de chrysanthèmes et de jonquilles dont c'était alors la saison. Des chevaux avaient été préparés pour Lord Philip Stanhope, pour sa femme et pour Mr George Leveson-Gower. Le docteur Abela, son fils, aujourd'hui médecin quarantenaire à Alexandrie, son kawas, un guide pour transporter le lunch, se joignirent à l'expédition. On s'était ingénié à trouver un véhicule pour la vieille duchesse, on lui organisa une litière :

> C'était, raconte-t-elle avec bonne humeur dans son journal, une chaise juchée sur des perches, ornée de rideaux et de tentes, garnie de coussins et munie d'un marchepied. Toute la population de Saïda était dehors pour assister à notre débarquement, les visiteurs européens étant plutôt rares ; et, pendant que les autres faisaient placer leurs selles anglaises sur les chevaux et montaient, je me hissai sur ma chaise, entourée d'une foule qui me contemplait bouche bée, comme une bête féroce dans sa cage. Je me vante qu'aucune bête féroce n'aurait pu exciter un plus grand intérêt, ni donner plus de satisfaction générale. A la fin, quatre robustes porteurs soulevèrent les perches et nous partîmes...

Singulier spectacle, en vérité, que celui de cette vieille et intrépide femme, à l'allure distinguée et au port majestueux, qui se faisait traîner jusqu'au tombeau d'une tante inconnue !... A ses pieds, la terre brune et dénudée, que les dernières pluies avaient tachetée d'herbes brillantes, s'étendait comme une magnifique promesse de verdure prochaine. La caravane avait laissé à droite Saïda blottie dans ses vergers dont le vent tiède apportait des parfums de cassis et d'oranges. La route, ou plutôt le sentier pierreux, suivait quelque temps les sables de la plage et s'enfonçait ensuite dans le Liban, remontant le cours de la rivière Auwali. Après trois heures de cheval, les voyageurs arrivèrent à Djoun, devenu un gros bourg important et mal bâti. A quelques pas de là, sur une colline assez abrupte, des ruines qui auraient mérité d'être les ruines d'un château fort, c'était là.

Quand Philip a passé ici, il y a quinze ans, écrit la duchesse, sa maison était dévastée mais le jardin restait, le jardin, avec des fleurs languissantes au bord des terrasses, permettant les flâneries solitaires. Maintenant hélas ! jardin et terrasses ont disparu ; la terre a été affermée à un paysan, labourée, plantée de mûriers. Seuls demeurent quelques oliviers et quelques orangers contemporains de Lady Hester et le lieu exact de sa tombe ne peut pas être déterminé, rien n'indique plus le caveau. Le docteur Abela nous amena un vieillard qui avait été au service de ma tante et qui avait quatorze ans à l'époque de sa mort ; celui-ci nous montra l'emplacement où il pensait qu'elle avait été enterrée et nous désigna un endroit, sur ce qui avait été autrefois une terrasse supérieure, d'où elle avait coutume de guetter à la longue-vue les navires qui passaient sur la mer lointaine, avec quels sentiments, Dieu seul le sait !

Le fermier avait restauré tant bien que mal deux pièces de la maison pour y loger sa famille. Dans le mur détruit à demi qui clôturait jadis le jardin, la Duchesse de Cleveland découvrit une petite porte qui devait permettre à Lady Hester Stanhope de communiquer secrètement avec l'extérieur. Après cette pénible visite un lunch substantiel attendait les pèlerins au pied d'un oranger, sans doute planté par Lady Hester. Des tapis couvraient le sol et le fils de l'agent consulaire prit une photographie de cette touchante réunion de famille.

Et puis, la Duchesse de Cleveland continua sa croisière : comme Lord Philip Stanhope, elle abandonnait aux épines et aux lézards les ruines du Dahr-el-Sitt. Un observateur superficiel trouvera cette attitude blâmable, incroyable. Comment ! deux membres de la famille Stanhope font ce lointain voyage, voient une demeure croulante, une tombe qui bientôt, qui déjà n'existe plus et, non seulement ils ne songent pas à ramener en Angleterre les restes de Lady Hester, mais ils n'entreprennent pas les plus petites fouilles pour rechercher ses cendres ! Leur trop apparente indifférence semble sans excuse et leur pèlerinage donne à leur geste l'ampleur d'un reniement. Avaient-ils épousé les querelles des morts, quand les générations nouvelles ont le devoir de faire rentrer dans l'ombre indulgente du temps les dissensions, les injustices, les rivalités et les haines de leurs parents? Ou bien avaient-ils honte de cette femme qui avait promené leur nom à travers l'Orient et l'avait fait

briller d'un si pur éclat? Ce n'était point cela. Les deux visiteurs n'étaient pas guidés par un ressentiment de famille; leur cœur connaissait la pitié, l'apaisement et aussi la fierté. Alors, à quel mobile attribuer leur singulière conduite? Il est dans leur compréhension profonde du caractère de Lady Hester Stanhope. Peut-être, tandis que leur yacht glissait sur la Méditerranée, avaient-ils une autre pensée, mais certainement, quand ils se sont trouvés sur les lieux mêmes, quand ils ont respiré l'air qu'elle avait respiré, contemplé les montagnes et le ciel qu'elle avait contemplés, ils ont senti que nulle part ailleurs la tombe de Lady Hester Stanhope ne serait plus émouvante, plus accordée avec ces paysages qui gardaient sa vivante présence. Ainsi, ont-ils mieux pénétré que ces juges étroits et sévères qui les condamneront dans l'avenir, l'âme complexe, mystique, exaltée, un peu panthéiste aussi, de celle qui chercha vainement, sa vie entière, la gloire et l'oubli.

Lady Hester Stanhope dédaignait les destins ordinaires. Une pierre où viennent s'agenouiller des parents et des amis, un nom que peuvent lire des étrangers, des ennemis mêmes, comme tout cela était banal, commun! Et l'horreur des cimetières, immense fosse commune où des inconnus, étendus côte à côte dans une égalité qui fait songer à celle de l'au-delà, dorment tous ensemble... L'orgueilleuse solitaire aurait préféré une disparition totale, complète, mystérieuse, une disparition qui rappelle celle des marins et des héros-dieux. Elle peut être satisfaite. Comme l'Océan ensevelit pour toujours, sous ses vagues affamées de cadavres, les proies qu'il a choisies, ainsi la terre a englouti ce grand cercueil. Plus rien ne reste. On grave les mots : *perdus en mer* sur les tombes vides des pêcheurs qui ne sont pas revenus ; sur les ruines de la maison de Lady Hester Stanhope ne devrait-on pas écrire simplement : *perdue en terre d'Asie?*

Et cela n'est pas une supposition vaine. Elle a laissé quelques lignes qui, bien qu'il ne s'agisse pas d'elle, ont toute la valeur d'une volonté dernière. Par une étrange fantaisie du sort, c'est Alphonse de Lamartine qui devint le confident de ce désir suprême. Il venait de perdre sa fille, cette petite Julia pour laquelle il avait entrepris le voyage en Orient. Et la mort brutalement la lui avait arrachée au moment où la santé de l'enfant semblait tout à fait rétablie. Lady Hester Stanhope ayant reçu le poète à Djoun

en automne de 1832, se crut obligée de lui prodiguer des consolations, d'ailleurs assez peu banales. Cette lettre, écrite en français de sa propre main le 11 janvier 1833, a été publiée par M. René Doumic (1) :

Monsieur, aussitôt que j'ai entendu de votre malheur je vous aurais écrit, si j'avais pensé que cela vous aurait été agréable ; mais la douleur prend tant de formes, que je craignais d'être indiscrète ! Une personne qui a vos connaissances et votre imagination, a dû épuiser toutes les idées, toutes les pensées pour y trouver de la consolation ; mais après tout il y a une seule sur laquelle on peut se reposer, c'est que tout ce qu'ordonne l'Être suprême, est pour notre bien ; la belle âme qu'il vient de congédier ne meurt pas, peut-être animera-t-elle quelque charmant fleur du printemps, ou quelque objet dans la belle nature qui attirera vos regards et votre admiration.

Je vous prie, de faire agréer à Mme de la Martine, l'expression de la plus vive, de la plus tendre sympathie. Ce n'est pas une qui n'a pas senti le malheur qui tâche lui porter quelque consolation. On ne peut pas être heureux dans ce monde que par comparaison ! Vous lui est préservé ! Qu'elle pense un moment à ces malheureux sortis du siège d'Acre. Quelques-uns qui ont perdu tous ceux qu'ils leur étaient chers et qui errent dans le monde sans parents, sans amis, et sans pain ; mon cœur est journellement navré par le sort de ces malheureux.

« *Peut-être animera-t-elle quelque charmante fleur ou quelque objet de la belle nature qui attirera vos regards et votre admiration* » : Lord Philip Stanhope et la Duchesse de Cleveland ont respecté ce vœu inconnu. Lady Hester Stanhope a eu la nature entière pour sépulture ; son corps intimement s'est mêlé à la terre, il a participé aux mystères des saisons et aux fermentations vivantes des germes. Les racines avides des gros oliviers tordus, celles des roses sauvages, des rouges ibiscus et des aloès l'ont entourée de leur puissante étreinte, et sa joie a dû être infinie lorsqu'elle a senti tressaillir et couler tout près d'elle les sèves bouillonnantes et riches du printemps.

La charrue nivelait le sol où dormait Lady Hester Stanhope, effaçant chaque jour davantage les traces d'une tombe

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1908.

qui semblait désormais disparue, lorsqu'un matin de printemps 1910, la femme du Consul Général d'Angleterre en Syrie, Mrs Cumberbatch, manifesta le désir de se rendre à Djoun et chargea le vice-consul de Saïda d'organiser un *pique-nique pèlerinage* au Dahr-el-Sitt (idée délicieusement britannique). Le vice-consul s'appelait alors Mr Ferdinand J. Abela. Ce nom paraissait d'ailleurs attaché à cette fonction depuis qu'en 1831 le docteur Guiseppe Abela avait été désigné comme représentant de la Grande-Bretagne à Saïda. D'origine espagnole et habitant Malte, un des ancêtres de Guiseppe avait été envoyé dans cette île comme gouverneur par Alphonse d'Aragon, s'y était marié et y avait fait souche. Il suivit Bonaparte en Égypte, prit part à l'expédition de Syrie et resta à Jaffa avec les pestiférés. Renouvelant alors le geste de son aïeul, il se fixa dans le pays où le sort l'avait amené. Il eut neuf fils, parmi lesquels le jeune Michel qui entra en qualité de secrétaire chez Lady Hester Stanhope.

Par une curieuse coïncidence, c'était le petit-neveu de ce Michel Abela qui allait ramener l'attention sur la tombe de la Sitt. Le vice-consul prépara l'expédition à merveille et Mme Kawla Djoumblatt, dont le mari était un des chefs de la nation druse et très dévoué à l'Angleterre, ayant eu vent du projet, s'empressa d'offrir les grandes propriétés qu'elle possédait aux environs et organisa une réception et un lunch fastueux. Mrs Cumberbatch et Mr Ferdinand J. Abela, entourés d'une tumultueuse escorte et guidés par le propre neveu de Mme Kawla Djoumblatt, partirent à cheval. Cette simple promenade se mua bientôt en une fête éclatante, triomphale. Le doyen du village récita un long discours, priant Mr Cumberbatch d'agréer cette réception « digne de la femme du représentant britannique qui vient saluer les cendres d'une princesse de sang » *(sic)*. Après quoi la caravane monta au Dahr-el-Sitt. Mais celle qui était l'objet d'une si bruyante et si enthousiaste manifestation restait invisible. A perte de vue ondulaient des champs de blé mûr. Il n'y avait pas trace de tombeau et d'ailleurs y avait-il jamais eu un tombeau sur cette colline? Les pèlerins anxieux, inquiets, désappointés peut-être, n'osaient se regarder de peur de lire dans les yeux des autres le doute qui s'affermissait en eux. Et c'est alors qu'on vit un vieux paysan apparaître. Arc-bouté plutôt que penché

sur son noueux gourdin, il écarta d'un geste autoritaire la foule des curieux accourus à ce spectacle qui n'était pas dans le programme de Mme Djoumblatt. Solennel, avec cet accent théâtral que l'Oriental mêle quelquefois aux actes publics, il s'avança vers Mr Ferdinand J. Abela et lui demanda de traduire sa vibrante harangue (1). « Dites-leur bien que c'est ici même qu'est enterrée Lady Hester ; on ne peut en douter : voyez-vous, à peine le sabot de votre jument a-t-il touché ce coteau que j'ai senti, moi, vieux qui sent ce que les autres ne perçoivent pas... j'ai senti, moi, comme une commotion dans la montagne ! Ce sont les cendres de la Sitt qui remuèrent dans son caveau à votre approche... pour exprimer leur gratitude d'être saluées par un si haut personnage de son pays ! » La reconnaissance de Lady Hester Stanhope pour un consul anglais, voilà une des dernières choses à laquelle on aurait songé, mais aucun des assistants n'avait l'audace de rire de sa perspicacité et de railler ses superstitieuses croyances. Étonnés, ils regardaient en silence celui qui venait répondre à leurs secrètes pensées. Mais le vieux, s'étant arrêté quelques instants pour retrouver son souffle, redressa péniblement sa taille cassée et leva vers eux son visage buriné par le temps ; ses lèvres tremblaient et, sous la broussaille des sourcils, les yeux fauves luisaient, humides de larmes contenues. Il avait maintenant cette simplicité que donne la vraie douleur. « Vous voulez savoir où elle est enterrée? C'est là... (il se frappa la poitrine). C'est là, dans nos cœurs où sa mémoire est perpétuelle que votre dame a reçu sa véritable sépulture, celle du souvenir et non la sépulture commune, synonyme de l'oubli !... » Et puis ce dernier témoin des bienfaits de Lady Hester Stanhope s'en fut comme il était venu, majestueusement.

Le pique-nique-pèlerinage de 1910 avait redonné une actualité passagère au Dahr-el-Sitt. C'est alors que le supérieur général du couvent de Saint-Sauveur, le R. P. Nabaa, résolut de rompre avec cette tradition d'abandon. Il était, d'ailleurs, originaire de Djoun et son enfance avait sans doute été bercée aux récits merveilleux des extravagances et peut-être aussi des bienfaits de la « dame ». Mr Ferdinand J. Abela, ami personnel de la communauté, l'encouragea dans cette pieuse pensée et écrivit le 17 mai 1912 à son supérieur hié-

(1) Inédit.

rarchique, le Consul Général d'Angleterre en Syrie, pour lui annoncer le projet. Voici quelle fut la réponse de celui-ci :

*Mr H. Cumberbatch, consul général britannique en Syrie,*
*à Mr F.-J. Abela, vice-consul à Saïda.*

22 mai 1912.

Je ne puis pas répondre définitivement à votre lettre du 17 courant au sujet du tombeau de Lady Hester Stanhope, que je communique à Londres pour obtenir la date de sa naissance, etc. En attendant, veuillez présenter au supérieur général de Saint-Sauveur mes respects et mes appréciations de ses bonnes intentions à l'égard des restes mortuaires *(sic)* de cette fameuse sujette britannique.

Ce serait utile si vous pouviez faire constater par un médecin si le squelette est celui d'une femme, car Lady Hester ne portait pas ses cheveux longues *(sic)* parce qu'elle se coiffait en turban. Je ne puis cependant sanctionner des frais à cette occasion. N'y avait-il pas d'inscriptions sur le cercueil?...

*Signature* (1).

Le gouvernement anglais entendait donc demeurer complètement étranger à la réfection du tombeau de la nièce de Pitt, ne voulant même pas participer aux dépenses occasionnées par l'exhumation du corps. Le R. P. Nabaa, à qui Mr Abela avait communiqué les laconiques remerciements du consul général, lui écrivit la lettre suivante :

*Le Supérieur général de Saint-Sauveur à Mr Ferdinand J. Abela.*

26 mai 1912.

MONSIEUR,

Je suis vivement touché des nobles sentiments que S. E. M. le Consul général d'Angleterre veut bien m'exprimer par votre intermédiaire. Je vous prie à mon tour de vouloir bien assurer Son Excellence de la disposition où je suis de rendre tous les services en mon pouvoir tant à elle-même qu'au gouvernement de la Grande-Bretagne.

Mon secrétaire, etc...

*Signature* (2).

Le R. P. Nabaa, avec le concours de Mr Ferdinand J. Abela qui agissait en son nom propre, et point du tout

(1) Inédite, en français avec la mention : *privé.*
(2) Inédite.

officiellement, entreprit donc les fouilles *à ses frais*, et dans le plus charitable et le plus désintéressé des motifs. Des ouvriers, sous la direction des doyens du village, creusèrent deux ou trois endroits du jardin et mirent à jour une fosse en forme d'auge soigneusement construite en maçonnerie « Nous fûmes en présence d'un cercueil de bois sycomore assez bien conservé, raconte Mr Ferdinand J. Abela, de grands tibias, un crâne disproportionné, point de cheveux, nous avions la certitude d'avoir exhumé les ossements de Lady Hester Stanhope. A quelques centimètres de profondeur nous trouvâmes des ossements d'un même âge, des débris de cercueil en bois blanc : c'étaient les restes de la négresse morte quelques mois avant sa maîtresse et enterrée dans son jardin. Je contrôlai avec les données des archives consulaires et je reconnus qu'en effet, Lady Hester avait été déposée là provisoirement dans un tombeau *déjà prêt*, en attendant que sa famille en disposât autrement... » (1). D'après le témoignage de tous les assistants le second cadavre découvert était bien celui d'une femme : Mr Ferdinand J. Abela est donc fondé à écrire : « Je me crois aujourd'hui le seul autorisé à démentir la légende que Thomson a pu colporter plus tard. »

Cependant les ouvriers, ayant refermé le cercueil et scellé de nouveau la fosse, élevèrent quatre tables de pierres rectangulaires, en forme de gradins, afin de marquer le lieu du tombeau. Simple mausolée très blanc sous l'ombre légère des oliviers. Le R. P. Nabaa et Mr Abela songèrent alors à faire graver une épitaphe qui serait le couronnement de leur œuvre de grande pitié. « Il manque pour le texte de l'inscription, écrivait le 25 mai 1912 Mr Abela au secrétaire du Chapitre, les dates de décès et de naissance. Voulez-vous vous en assurer en feuilletant la biographie (de Lady Hester Stanhope) et me le faire savoir? » Mais, tout à coup, arriva une lettre du Consul Général d'Angleterre qui allait bouleverser tous ces projets :

*Mr H. Cumberbatch, consul général brirannique en Syrie,*
*à Mr F. J. Abela, vice-consul à Saïda.*

CHER MONSIEUR,

Par réponse à vos lettres en date des 17 et 25 mai au sujet du tombeau de Lady Hester Stanhope, j'ai à porter à votre connaissance

(1) Inédit.

d'après une lettre adressée le 5 courant à S. E. le Secrétaire d'État par Lord Stanhope, le chef de la famille, il paraîtrait que feu Lady Hester aurait exprimé dans son testament un désir que l'endroit de son tombeau ne soit aucunement désigné ou bien par un monument, ou bien par une inscription. J'ai donc à vous prier de porter ce désir à la connaissance du supérieur général du couvent de Saint-Sauveur qui, je n'en doute pas, désirerait se conformer aux derniers désirs de la défunte dame. En même temps vous le remercierez de ma part de ses bonnes intentions en cette circonstance.

*Signature* (1).

Le 30 juillet 1912, Mr Abela transmit la lettre de son chef au supérieur général du couvent. Le 22 août, il reçut une autre communication de Mr H. Cumberbatch et une seconde lettre de Lord Stanhope. Le R. P. Nabaa, ignorant les motifs qu'avait la famille Stanhope pour laisser leur aïeule se perdre et disparaître dans la bonne terre syrienne, écrivit à Mr Abela, ironique et sérieux à la fois : « Faut-il démolir les pierres tombales silencieuses et muettes que j'y ai fait construire pour indiquer l'endroit certain où reposent ses restes mortels? » Les pierres demeurèrent.

Elles demeurent toujours. M. Pierre Benoit séjournant en Syrie l'hiver dernier y passa, visiteur recueilli. Certes, d'autres écrivains avaient souhaité accomplir ce pèlerinage romantique. Maurice Barrès, épris de l'extraordinaire enthousiasme qui anima jusqu'à la fin cette « prophétesse-femme d'affaires », chercha en 1914 les traces de « la pauvre Sibylle vieillie » sur les routes du Liban. Mais les routes qui conduisaient à Djoun étaient peu fréquentées. Vainement à Deir-el-Kamar, il interrogea ses hôtes : « Des notables qui sont entrés, un à un, pendant que je causais avec les deux frères, et qui maintenant remplissent la chambre, m'expliquent que personne à cette heure ne sait plus où elle repose. Selon les uns, sous un oranger ; selon d'autres, au pied d'un mur. Et d'ailleurs peu leur chaut cette reine imaginaire du Liban : ils n'aiment que la politique. » En vérité, qui est-ce qui pouvait s'occuper des cendres d'une vieille femme agitée jusque par delà la mort et dont la légende commençait à pâlir? Qui donc, sinon un étranger? Mais Maurice Barrès dut partir en confiant à ses hôtes la

(1) Inédit, avec la mention : *privé*.

mémoire de Lady Hester Stanhope, l'enquête aux pays du Levant l'entraînait toujours plus loin, vers les sources de l'Adonis, vers les jardins d'Hasan et les châteaux des Hashâshins...

Que n'a-t-il eu le temps d'aller frapper à la porte du monastère de Deir-el-Mkhallas ! Un Père obligeant l'aurait mené au Dahr-el-Sitt, comme il devait y mener M. Pierre Benoit, dix ans plus tard. Ce dernier, dans un article sur *Lady Stanhope, châtelaine du Liban* (1), a raconté sa visite et décrit l'émotion « qui le saisit, lorsque le premier de tous ceux qui rêvèrent tant d'elle, il s'est agenouillé sur la dalle du mausolée de cette femme pour longtemps encore si mystérieuse ». Envoûté par un souvenir très proche et déjà lointain, il est revenu errer autour du tombeau. Cette fois, il n'était pas seul, il ramenait avec lui l'énigmatique comtesse Orlof et le capitaine Domèvre... Et cependant, Lady Hester Stanhope a été ressuscitée, par la magique baguette de M. Pierre Benoit, bien différente de ce qu'elle fut. Dans le souci constant de modeler son image sur celle de la châtelaine du Liban, de chercher sous l'apparente anarchie de ses actes « un désir forcené de la reconstitution de l'Empire Palmyrénien », de trouver « dans le luxe, le faste avec lequel elle éblouit les Bédouins », l'argent du gouvernement britannique, il interprète les faits de la manière la plus favorable au succès de sa thèse. Ainsi reprend-il, après William Thomson, la légende périmée de l'ensevelissement de Lady Hester Stanhope dans un drapeau anglais, comme il a repris celle de Loustaunau fils ; cette dernière, d'ailleurs, continue de hanter les campagnes autour de Djoun et jusqu'au couvent de Saint-Sauveur.

« Tous les détails de cette visite, écrit M. Pierre Benoît, nuit passée au couvent grec de Deir-el-Mkhallas, ascension, le lendemain matin, de la colline de la Dame, promenade à travers les tristes débris qui jonchent le sol, tout cela, relaté avec toute la minutie dont je suis capable, c'est le chapitre VII de *la Châtelaine du Liban.* » Or, dans le chapitre VII, l'auteur fait réclamer par la Grande-Bretagne les restes de Lady Hester Stanhope. C'est là le coup de pinceau final qui achève le portrait de la nièce de Pitt entretenue par le gouvernement britannique comme agent secret. C'est

(1) *Lectures pour tous*, septembre 1924.

l'argument décisif qui couronne et soutient à la fois toutes ces hypothèses imaginaires. « Voici qu'en 1912, raconte le Père général de Saint-Sauveur à la comtesse Orlof et au capitaine Domèvre ou plutôt à M. Pierre Benoit, qui l'interrogent avant de se rendre au Dahr-el-Sitt, je reçus la visite de M. Abela, vice-consul d'Angleterre à Beyrouth. Il venait *au nom de son gouvernement* me rappeler qu'une dame de qualité était enterrée sur notre colline, et qu'il serait peut-être séant de lui donner une sépulture convenable. Tout en trouvant dans mon for intérieur qu'on avait mis le temps à s'en aviser, je ne fis point de difficulté... » Jamais la Grande-Bretagne n'eut la moindre velléité d'entreprendre des fouilles en 1912, ni même de participer aux dépenses occasionnées par la réfection du tombeau. On a vu que les lettres de Mr Cumberbatch sont catégoriques à ce sujet. Mr Abela, ancien vice-consul de Saïda, proteste contre le rôle officiel qui lui est attribué et insiste le 4 octobre 1924, sur le fait que « c'est une initiative privée du R. P. Nabaa, de son vivant supérieur du monastère, initiative que personnellement il a encouragée, et à laquelle assistèrent passivement et le gouvernement et la famille Stanhope. » D'ailleurs, ce qu'il y a de frappant dans le récit du Père général de Saint-Sauveur, c'est le tour personnel qu'il donne à ses souvenirs : *Mr Abela... venait... me rappeler.* Celui-ci remarque que s'il avait jamais rappelé quelque chose à quelqu'un, cela n'aurait pu être qu'au R. P. Nabaa qui fit reconstruire le tombeau en 1912. Or, ce dernier ayant été emporté par le typhus le 11 février 1917, au cours d'un voyage qu'il avait entrepris pour chercher des vivres et sauver sa communauté de la famine qui désolait alors le pays, était dans l'impossibilité de relater l'histoire au capitaine Domèvre, officier de l'état-major du général Gouraud. A plus forte raison, en 1924, à M. Pierre Benoit. L'auteur de la *Châtelaine du Liban* s'est certainement documenté auprès de témoins de très bonne foi, mais qui furent moins directement mêlés aux événements de 1912 que le R. P. Nabaa et M. Ferdinand J. Abela.

Ces discussions sur des cendres à peine refroidies et sur une tombe neuve paraîtront oiseuses, inutiles à certains. Mais, ne faut-il pas que ceux qui ne sont plus là pour se défendre contre des jugements imparfaits et sévères, ceux que guette l'histoire, apparaissent dans le juste recul

du temps tels qu'ils aimèrent et souffrirent? Alors on s'aperçoit que la réalité dépassait en grandeur, en beauté, et peut-être en horreur, les plus habiles imaginations, les plus tragiques. Lady Hester Stanhope est seule dans son tombeau, comme elle a été seule dans la vie et dans la mort. Et le vrai visage de cette aristocratique sorcière, de cette éternelle errante qui s'en alla des salons de Downing-Street aux sables roses de Palmyre, des futaies de Chevening et des jardins de Walmer-Castle aux burgs des Hashâshins et à l'ermitage de Djoun, la réelle figure de cette dernière romantique s'entêtant à travers la vieillesse, la maladie, la misère et l'oubli dans un rêve mystérieux de domination incertaine, n'est pas plus émouvante que celle d'une vieille folle se faisant inhumer avec les restes de son amant mystique ou que celle d'une aventurière à la solde d'un pays méprisé et roulée dans les plis de son drapeau?...

PAULE HENRY-BORDEAUX.

# Saint Paul [1]

## XII

### Le Discours de l'Aréopage.

*Paul se rend de Philippes à Thessalonique. Dans cette ville, les Juifs fomentent une conspiration contre lui. Il part pour Bérée, se voit contraint de fuir encore et vient à Athènes.*

Si Paul avait été, comme certains le veulent, un hellénisant, il n'aurait pas touché le sol attique, pénétré dans le sanctuaire de l'hellénisme, sans être saisi d'une admiration et d'une secrète volupté. Au contraire, Athènes lui déplut fortement. Cette ville auguste l'attrista, lui pesa, « l'exaspéra ».

D'abord il s'y trouva seul, et dans une solitude hostile. Timothée l'y avait rejoint. Mais, à la nouvelle des vexations qu'enduraient les chrétiens de Thessalonique, Paul « n'y put tenir ». Il envoya son disciple à ses Thessaloniciens bien-aimés ; car il souffrait trop de ne point les revoir lui-même. Timothée les conforterait, les maintiendrait dans l'espérance et la charité une.

Pourquoi Paul, jusqu'au retour de Timothée, fut-il en proie à une telle angoisse qu'il éprouva, ensuite, le besoin d'y faire allusion? Il semble avoir eu à surmonter une crise

 — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1925.

de lassitude, comme en traversent tous les saints, épreuve où se retrempe leur humilité confiante. Tant d'efforts, et, en apparence, un si fragile succès ! Il tremblait pour les Églises qu'il avait dû abandonner à peine instruites :

« Si celui qui tente, dira-t-il aux Thessaloniciens, allait vous avoir tentés ! Si mon labeur était tombé dans le vide ! »

Son isolement, au milieu d'Athènes, aggravait ses inquiétudes. Il sentait, dans cette ville, plus que nulle part ailleurs, l'énorme poids de la résistance païenne. Les idoles étaient là chez elles, comme dans leur Panthéon, tranquilles, triomphantes, innombrables. Depuis les portes jusqu'au Céramique, dans chaque rue, sous chaque portique, des temples, des statues. Combien de Zeus, de Pallas, de Bacchus, d'Aphrodites ! Au-dessus du Céramique, le temple d'Héphaistos ; tout près, celui de l'Aphrodite Ouranienne qu'avait sculptée Phidias dans un bloc de Paros. Rue des Trépieds, le Satyre de Praxitèle. Vers le théâtre, encore Bacchus. En allant du théâtre à l'Acropole, les temples d'Esculape et de Thémis, de Gé Kourotrophos et de Déméter Chloé. Et tous les héros éponymes, les hommes illustres, les déités allégoriques, et, sur l'Agora, l'autel de la Pitié, déesse que, seuls d'entre les peuples, les Athéniens vénéraient.

Pour celle-là, Paul aurait eu spontanément quelque indulgence. Mais il la jugeait bien misérable elle-même. Adorer *une idée*, quand on peut s'approcher de la vie éternelle et vivre dans le principe d'où cette idée procède, le faire vivre en soi, Dieu et homme, lui « par qui et pour qui tout a été créé », l'amour compatissant « qui a pris la forme d'un esclave, s'humiliant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix », c'est encore se vouer aux ténèbres et repousser Dieu.

Paul s'affligea de voir les Athéniens profondément attachés aux légendes des faux dieux, aux pompes des liturgies, donc d'autant plus difficiles à convertir. Les processions, les fêtes interminables heurtaient ses yeux. Le Pharisien qu'il avait été abhorrait jusqu'à « l'ombre de l'ombre d'une idole ». La beauté des formes, dans les statues, l'irritait parce qu'elle animait un mensonge d'un semblant de vérité plus vivace. Pour lui, l'attrait des créatures ne pouvait être qu'en leur ressemblance avec le Christ, image du Père, avec le Dieu réel, absolu, dont il avait entrevu le visage humain.

Un jour cependant qu'il était descendu au vieux port de Phalère ou à Munychie, il remarqua une pierre d'autel qui

portait cette inscription : « Au dieu inconnu (1). » Les dévots avaient ainsi voulu capter la bienveillance de quelque dieu étranger ; sans savoir son nom, ils lui apportaient un hommage, des offrandes ; et leur piété croyait au moins conjurer les rancunes des puissances occultes que personne autre n'invoquait.

Dans la pensée de Paul, ces idolâtres, à leur insu, faisaient place au Dieu unique que leurs cœurs cherchaient, parce qu'Il les attendait.

Cette découverte lui donna comme l'apaisement d'un conflit. Auparavant déjà il avait aperçu que le paganisme, en ses modes épurés de croyance, était un mouvement vers l'Inconnu qui demeurait, sans la Révélation, difficile à connaître. Mais, dès lors, il sentit mieux où pouvait aboutir, avec la discipline chrétienne, l'effort désordonné de la philosophie grecque. La mission de l'Hellade lui apparut ; sans pouvoir se réconcilier avec Athènes, il y prêcha en pleine espérance.

Au début, il parla, comme ailleurs, le jour du sabbat, dans la synagogue. Peu puissante, la colonie juive d'Athènes s'abstint de provoquer des émeutes ; mais elle ne semble guère avoir compris sa parole, et il s'adressa directement aux païens.

Athènes avait perdu, pour des siècles, toute énergie politique ; dans l'art, elle ne créait plus rien. Elle vivait sur la splendeur de son histoire ; c'était une ville d'université où les jeunes gens de l'Empire venaient, par mode, achever leur formation. Elle avait encore des grammairiens, des rhéteurs et des philosophes. Probabilistes, cyniques, épicuriens, stoïciens, voisinaient sans trop de heurts dans un milieu de dilettantes décadents où l'élégance était de railler toutes les convictions.

Les Athéniens restaient ce qu'ils n'ont pas cessé d'être, un peuple à l'humeur légère, curieux et vif d'intelligence, amoureux de spectacles éclatants et de beau langage, plus flâneur qu'agité, plus vantard que patriote, plus dévot envers les images que solidement religieux. Comme au temps de Démosthène, « quoi de nouveau ? » restait la formule jour-

(1) M. Loisy soutient, en s'appuyant sur Pausanias, que la forme exacte de l'inscription devait être : *Aux dieux inconnus.* Mais Diogène de Laerce, dans la Vie d'Epiménide (*Vitæ philos.*, I, 10), constate qu'on dédiait des autels « au dieu qu'il regarde, *au dieu inconnu.* »

nalière de leur inconstance ou de leur esprit blasé. Sauf aux heures trop chaudes, les citoyens qui avaient du loisir et le goût des bavardages — c'est-à-dire presque tous — vivaient sous les portiques, autour des temples, sur l'agora. C'est là que Paul osa disputer contre des philosophes, personnages notoires ; il leur exposait l'essentiel de son Évangile, Jésus et la Résurrection. Il ne payait guère de mine ; la puissance de son Verbe et l'étrangeté de sa doctrine arrêtaient cependant l'attention ; on faisait cercle pour l'entendre ; les survenants s'enquéraient :

« Que nous veut ce *pierrot?* »

Ils le comparaient, avec leur morgue d'intellectuels satisfaits d'eux-mêmes, aux oiseaux qui picorent, en sautillant, sur les dalles, ce qu'ont laissé tomber les passants, aux gueux qui ramassaient, pour se nourrir, les graines éparses sur le marché, ou à ces péroreurs de carrefour, débitant des drôleries qu'ils ont quêtées partout. Et d'autres expliquaient dédaigneusement :

« C'est un colporteur de divinités étrangères. Il annonce Jésus et Anastasis. »

Anastasis voulait dire : la Résurrection. Était-ce en manière de sarcasme qu'ils prenaient pour une déesse Anastasis? Les Athéniens avaient dressé des autels à *l'Impudence;* pourquoi Résurrection ne serait-elle pas aussi une divinité?

Tout au moins, s'ils affectaient de l'ironie en face du petit prêcheur juif, ils le trouvaient amusant, « intéressant », parce qu'il faisait sonner à leurs oreilles des mots et des choses qu'ils ignoraient.

Certains, pris du désir de mieux connaître sa doctrine, eurent la fantaisie d'exiger qu'il la présentât dans une conférence publique. Cavalièrement, ils l'appréhendèrent et l'emmenèrent, sans lui donner le temps de la réflexion, en un lieu bien choisi pour l'orateur comme pour l'auditoire, au flanc occidental de l'Acropole, sur la colline d'Arès. Paul ne résista point, considérant que l'Esprit leur inspirait cette volonté imprévue, joyeux aussi d'affronter l'erreur polythéiste dans la citadelle même de ses hautes traditions, de crier aux idoles : Vous n'existez pas.

Du sommet des degrés il avait devant lui tous les temples de la colline, Athènes en bas, l'horizon des montagnes, et la mer. Une foule pouvait, à son aise, s'échelonner sur la

butte, sans rien perdre d'une voix sonore que renvoyait, sans doute, le mur de fond d'un portique.

Son discours, d'une portée immense, allait marquer la solennelle rencontre du dogme chrétien et de la pensée grecque. L'exégèse négative s'est acharnée à prouver que le fond même n'est pas authentique. Harnack en a pourtant défendu l'historicité. Elle s'impose, si on examine la convenance du texte avec les idées générales de l'apôtre, avec les nécessités du temps et du lieu.

Le narrateur, évidemment, reproduit, à gros traits, sans établir des transitions, les lignes dominantes. S'il était un rhéteur, il aurait, comme un Tite-Live, composé d'après les données traditionnelles, une harangue exemplaire. Un auditeur ému avait retenu certaines phrases et l'ensemble du mouvement. Luc a consigné ce qu'il savait par lui ou par saint Paul lui-même.

Voici d'abord une thèse commune à toutes les prédications chrétiennes, chaque fois que les missionnaires combattaient l'idolâtrie :

Il est un seul Dieu qui a fait le monde et tout ce qui existe dans le monde. Il est le Maître du ciel et de la terre. Donc il n'habite pas en des temples faits de main d'homme (Étienne, avec un semblable argument, avait bravé le Sanhédrin), et les mains des hommes ne peuvent le servir, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui a donné à tous les êtres la vie et le souffle.

Dans une langue rationnelle, intelligible à des Hellènes cultivés, Paul énonce la même réprobation logique du paganisme qu'il reprendra, plus véhémente, au début de l'Épître aux Romains. Nous reconnaissons le vieil anathème juif contre les idoles, celui du psaume CXIII : « Elles ont une bouche et elles ne parleront pas, des yeux, et elles ne verront pas, » et, mieux encore, ceux du Livre de la Sagesse, où est tournée en dérision l'impuissance de l'artiste à figurer un dieu qui ait la ressemblance humaine :

« Alors qu'il est mortel, *il façonne un mort* de ses mains iniques. Car il a sur les dieux qu'il adore cet avantage d'être un vivant, tandis qu'ils n'ont jamais vécu. »

Mais Paul ne s'arrête pas à condamner. Si Dieu est esprit, quel culte devons-nous lui rendre? Nous sommes issus tous d'un seul homme que Dieu fit à son image. Donc nous sommes « de la race » de Dieu. Nous venons de Lui, nous

avons en lui la vie, le mouvement, l'être. Il nous a donné des signes pour le chercher dans l'univers, pour sentir sa présence et bénir ses bienfaits. La conclusion, Paul dut la déduire, c'est qu'il faut adorer le Père « en esprit et en vérité », selon la parole du Maître à la femme de Samarie.

Ce Dieu, « les temps d'ignorance » l'ont méconnu. A présent, Il « mande à tous les hommes, en tous lieux, de se repentir, parce qu'il a fixé un jour où il va juger le monde dans la justice par un homme qu'il y a destiné, donnant à tous une raison de croire, en le ressuscitant d'entre les morts ».

Telle est, réduite à ses éléments, la dialectique de Paul. Dix-neuf siècles de christianisme nous l'ont rendue familière. Pour les Athéniens, elle sembla bizarre au point qu'ils eurent peine à la saisir et, surtout, à l'admettre.

Combien prudente cependant, ingénieuse était l'accommodation des vérités qu'il leur dispensait ! En évoquant « le dieu inconnu » son éloquence avait l'air, pour prendre son vol, de s'élancer du sol même d'Athènes. Il loue leur piété en tant qu'elle peut être dirigée vers le Dieu vrai qu'ils adoraient sans le connaître. Dieu n'est point représenté comme inconnaissable. L'apôtre, au rebours, veut leur faire entendre que les lumières de leur raison devaient les acheminer à le découvrir. « Depuis la création du monde, enseignera-t-il ailleurs, ses invisibles perfections se laissent concevoir par ses œuvres. » Ici, une vue générale sur la philosophie de l'histoire enveloppe une réflexion précise suggérée par le lieu même où l'orateur parlait.

« Dieu, dit-il, a fait qu'issue d'un seul, toute race d'hommes habitât sur toute la face de la terre, où il a fixé des temps réglés et les limites des pays qu'ils habitent. »

En présence de l'Attique déployée sous son regard, de l'Acropole taillée si visiblement pour porter un temple, Paul songeait que l'Hellade, comme la Judée, avait été prédestinée à l'avenir d'un peuple unique. Aucun horizon, sauf celui de Jérusalem, n'aurait mieux attesté l'évidence d'une harmonie préétablie entre un site et la mission du peuple qui devait y vivre. En quel lieu aurait-il senti davantage que « la divinité ne peut être semblable à l'or, à l'argent, à la pierre, aux images qui sont l'œuvre de l'art et de la méditation des hommes »? Il ose le déclarer en face du Parthénon, de la Pallas chryséléphantine, de l'autre Pallas, celle devant qui était allumée une lampe qu'on remplissait d'huile une

fois par an, de l'Athéné Areia, dressée dans l'Aréopage, et près du temple des Semnae (des Erinyes), des statues de Pluton, d'Hermès et de la Terre.

Pour qu'on écoutât sans murmure des impiétés pareilles, il fallait que l'assistance fût composée surtout de philosophes et de sceptiques. Paul savait bien quel public il se proposait de toucher. Son langage était semé d'expressions qui pouvaient plaire à des stoïciens détachés des cultes polythéistes. Témoin la citation fameuse :

*De sa race aussi nous sommes*,

réminiscence du poète cilicien, Aratus, mais qui se rencontre aussi dans l'hymne de Cléanthe à Zeus. La formule :

« En lui, nous avons la vie, le mouvement, l'être, » convenait aux oreilles de panthéistes stoïciens. Seulement Paul entendait ces termes dans un sens nouveau ; il en usait pour bien faire cheminer à travers les esprits des vérités qu'il voulait expliquer ensuite. Comme on utilise un tronc d'arbre, s'il faut franchir un fossé, il jetait, de lui à son auditoire, les ponts qui s'offraient. Les philosophes avaient défini comme ils pouvaient les rapports de l'univers avec Dieu. Aucun n'avait établi la notion d'un Dieu personnel et transcendant, infiniment libre et si bien uni à l'homme, sa créature, que nous respirons corporellement et vivons d'une vie mystique dans l'intimité de l'Être divin, et que Dieu s'est fait chair, afin de nous vivifier en mourant, en ressuscitant pour nous.

Certaines conceptions, certains mots de la philosophie païenne n'en étaient pas moins aptes à se transposer selon l'esprit du Christ. Paul, sans hésiter, se les approprie.

Son discours en devient-il celui d'un philosophe? Il parle comme devait le faire un apôtre et un prophète, avec la certitude et la puissance de la Révélation :

« Ce que vous adoriez sans le connaître, *moi, je vous l'annonce.* »

Si, tout d'abord, il sous-entend l'Évangile, en vue de mieux asseoir le dogme fondamental, l'existence et la nature du Dieu unique, il proclame ensuite les grands articles de sa foi. L'histoire du genre humain apparaît divisée en deux périodes : « les temps d'ignorance » et les temps de la connaissance. Ceux-ci doivent être le temps du repentir. Il faut se préparer à la venue du juge, *de l'Homme* à qui est donné l'empire sur les vivants et les morts. Paul appelle Jésus

simplement « un homme », de peur que l'Homme-Dieu ne soit pris pour une divinité mythique. Mais quelle audace devant des philosophes, devant le Parthénon et les temples orgueilleux, d'appeler le passé d'Athènes une ère « d'ignorance », d'affirmer que cette vaine gloire croulera, qu'il faut se mettre à genoux dans la poussière et se *repentir* d'avoir ignoré !

De telles perspectives pouvaient-elles être accueillies sans murmures? Lorsque l'apôtre prophétisa « la résurrection des morts », parmi les assistants se propagèrent des sourires, des éclats de rire, des haussements d'épaules. Beaucoup se levèrent, déclarant : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. » Les Grecs savaient que certains héros, Héraclès, Adonis, étaient ressuscités ; et encore, pour l'élite des gens cultivés, ces fables apparaissaient comme de vieux symboles. Socrate avait parlé de l'âme immortelle. Mais la résurrection et le jugement de tous les hommes, c'était absurde, inintelligible !

Paul comprit que, s'il allait jusqu'au bout de son homélie, sa cause était perdue aux yeux des Athéniens, et il brusqua sa péroraison, réservant à des auditeurs mieux préparés une catéchèse qui leur expliquerait Jésus mis en croix.

Il fit dans Athènes peu de disciples. On garda leur mémoire, d'autant plus aisément qu'ils étaient plus rares. L'un d'eux, assesseur de l'Aréopage, ancien archonte, s'appelait Denys, et la tradition ecclésiastique l'honora comme le premier évêque d'Athènes. Une femme aussi reçut le baptême. Elle avait nom Damaris ou Damalis.

Les Athéniens résistèrent longtemps à l'Évangile. Le scepticisme philosophique, le goût des fêtes et des processions, l'enchantement des images coutumières, la vanité nationale, tout les retenait dans les voies du passé. Même convertis, on les verra, au second siècle, après le martyre de leur évêque Publius, déserter en masse les églises et revenir passagèrement aux pratiques païennes.

S'ils n'avaient imposé à Paul ce qu'on appellerait aujourd'hui un discours-programme, son passage au milieu d'eux n'eût laissé qu'un souvenir inconsistant. Mais ce discours allait être, dans sa carrière d'apôtre, une date culminante. La Pallas Athéné de l'Acropole figurait la sagesse antique, selon son rêve de terrestre et courte perfection. Paul, en montant vers elle, lui avait démontré son insuffisance, sinon

son néant. Désormais, la déesse n'avait qu'à mourir, la lampe du sanctuaire devait s'éteindre. La raison sage ne voudra plus vivre qu'illuminée par la foi.

## XIII

### L'église de Corinthe.

Paul emportait d'Athènes la tristesse d'avoir travaillé presque sans fruit. Infatigable dans l'espoir, il se dirigea vers Corinthe, poursuivant sa marche du côté de l'Occident. Nous ignorons s'il s'y embarqua au Pirée ou s'il prit à pied la route d'Eleusis et de Megare, puis longea jusqu'à l'isthme le golfe Saronique. Les termes peu précis du texte semblent indiquer plutôt un voyage pédestre.

Bien avant les approches de la ville, se leva sur l'étendue, entre les deux mers, l'énorme Acrocorinthe, isolée, d'où il la voyait, comme le cône d'un volcan mort.

Paul ne l'ignorait point : à son faîte, Cypris, patronne de Corinthe, avait une chapelle servie par mille prêtresses ; des pèlerins innombrables gravissaient la montagne, et l'on prêtait aux servantes de volupté un pouvoir d'intercession. Mais il jugeait les démons de la chair moins redoutables que l'orgueil des « sages ».

De même qu'Antioche et Thessalonique, Corinthe lui offrait une masse confuse que le bon levain pourrait transformer.

Détruite par Mummius, rebâtie par César, cette ville opulente était devenue la métropole de l'Achaïe. Ses deux ports orientaient son trafic, l'un vers l'Asie, l'autre vers Rome. Un afflux d'affranchis, de gladiateurs, de marins, de juifs, de fabricants et de courtiers composait une foule instable que grossissait une multitude d'esclaves, — quatre cent cinquante mille, disait-on. Le bronze rouge de Corinthe s'exportait dans tout l'Empire. Les Romains payaient des prix extravagants les vases qu'on exhumait des ruines et des tombeaux. Les artisans et les fondeurs savaient les imiter, faire du faux vieux. On jouait aux dés, on s'amusait à Corinthe effrénément. Une courtisane se vantait d'avoir, en quelques semaines, ruiné trois patrons de vaisseaux. Sous la buée ardente de son golfe c'était une cuve où s'amalgamaient en fusion les éléments d'un Nouveau Monde.

En arrivant, Paul chercha le quartier des Juifs ; il voulait s'offrir quelque part comme ouvrier. L'ange qui le guidait partout l'arrêta devant la boutique récemment ouverte d'un « faiseur de tentes », d'un homme de son métier. Aquilas, israélite natif du Pont, s'était installé à Rome avec sa femme Prisca ou Priscilla. Mais Claude, en principe bienveillant pour les Juifs, après des troubles dont on sait mal les causes, dûs selon Suétone à un certain *Chrestos*, — probablement à des conflits entre synagogues et *chrétiens*, — avait frappé les Juifs d'un décret d'expulsion. Leur trop grand nombre — à Rome seulement on en comptait cinquante ou soixante mille — empêcha qu'ils ne fussent tous chassés d'Italie. On se contenta d'interdire les attroupements et les réunions dans les synagogues. Les tracasseries policières gênaient beaucoup leur commerce. C'est pourquoi Aquilas avait transporté le sien à Corinthe, ville largement ouverte aux étrangers. Sa fabrique et son magasin devaient avoir quelque importance. Sa maison deviendra sans peine un centre pour l'église nouvelle.

Lui et Priscilla étaient-ils déjà baptisés? Nulle part les Actes ni Paul ne mentionnent leur conversion. Paul dira de Stephanas et des siens qu'ils sont les prémices de l'Achaïe, qu'il les a baptisés lui-même. Si Aquilas et Priscilla, quand il les connut, n'avaient pas été chrétiens, il aurait commencé par eux.

Car ils lui donnèrent aussitôt du travail et il vivait sous leur toit. Il prit dans leur maison un rapide ascendant. Il s'empara de leurs âmes, « non par des discours persuasifs de sagesse, mais dans la manifestation de l'Esprit et de la puissance ». Tous les dons de l'homme inspiré se révélèrent en sa personne : foi, science, prophétie, discernement des consciences, pouvoir des miracles, et, pour y mettre le sceau divin, une charité sans mesure, tranchante comme une épée, douce comme l'huile qui panse les plaies.

Paul gagnait sa journée en humble artisan, supérieur à la fatigue, exemplaire dans l'obéissance. Il manquait pourtant de cette santé qui rend la joie facile. « Le pal » enfoncé dans sa chair lui laissait peu de répit. Les étés, à Corinthe, sont accablants ; « la faiblesse » dont il se souviendra tenait, on peut le croire, à des fièvres qui le déprimaient.

Chaque sabbat, cependant, il annonçait le Christ dans les synagogues et il obtenait des conversions. Silas et Timothée

arrivèrent de Macédoine ; des subsides, qu'ils apportèrent ou fournis par les premiers fidèles de Corinthe, leur permirent de se donner à l'apostolat. Mais la sempiternelle hostilité des Juifs ne tarda pas à sévir. Chaque fois que Paul nommait Jésus devant eux, ils poussaient des cris, blasphémaient. Il secoua contre ces endurcis la poussière de son manteau ; et il les quitta en leur laissant cet anathème :

« Que votre sang soit sur votre tête. Moi, j'en suis pur, et, de ce jour, je m'en irai vers les Gentils. »

Il voulait leur signifier : « En repoussant *la vie*, vous tombez dans la mort. Ce n'est point ma faute. J'ai fait ce que j'ai pu. »

Dès lors il réunit ceux qui désiraient l'entendre chez un certain Titius Justus, « un craignant Dieu », dont la maison était contiguë à la synagogue. Il « tremblait », comme il le confessera plus tard, de voir son œuvre une fois de plus troublée, saccagée. Une vision, dans la nuit, le rassura ; le Seigneur lui dit :

« N'aie pas peur ; parle et ne te tais point ; car je suis avec toi ; et nul ne se mettra contre toi de manière à te nuire, parce qu'un peuple nombreux est à moi dans cette ville. »

De fait, sa parole eut, à Corinthe, une efficacité plus large qu'en nul autre lieu. Parmi ceux qui vinrent à la foi il y eut un personnage considérable, et chose étonnante, un israélite, Crispus, le chef de la synagogue d'où Paul était sorti en faisant claquer les portes.

L'archisynagôgos, étant le gardien du dogme, veillait sur l'observance des préceptes, instruisait le peuple, présidait les assemblées, encaissait l'argent des aumônes. A cette charge rétribuée honorablement la loi romaine reconnaissait des privilèges. Il fallait, pour l'obtenir, avoir passé un examen difficile sur la théologie, le droit, la médecine. Le baptême de Crispus et de toute sa maison eut presque l'importance qu'aurait la conversion d'un évêque anglican au catholicisme. Paul en eut grande allégresse. Il le baptisa de sa propre main. Quels que fussent ses démêlés avec les Juifs, leur salut le tourmentait autant que celui des païens.

Tandis qu'il posait au milieu de Corinthe les fondations d'une puissante église, il songeait aux autres qu'il avait laissées derrière lui. Timothée était revenu de Thessalonique, apportant d'heureuses nouvelles.

« (Il nous a dit) que vous gardez de nous un bon souve-

nir, que vous êtes impatients de nous revoir, comme nous de vous retrouver. Nous avons été consolés, frères, à votre sujet, par votre foi, dans toutes nos nécessités et tribulations. »

Mais des controverses dogmatiques agitaient les Thessaloniciens. Ils donnaient créance aux docteurs qui s'attribuaient des révélations sur le mystère de la Parousie. Les morts, quand le Seigneur descendra du ciel, ressusciteront-ils après l'assomption des justes vivants, enlevés sur les nuées, à la rencontre du Juge? Ceux qui meurent maintenant ne sont-ils pas disgraciés, puisqu'ils ont à subir le sommeil et la pourriture du tombeau? Ces idées sur la Résurrection, sur le Jugement demeuraient, dans l'esprit des fidèles, entourées de nuages où chacun tendait à loger ses fantaisies. Et l'on prêtait à l'apôtre des vues imprudentes dont il s'était bien gardé. La défiguration de sa doctrine fut une de ses peines les plus rudes et incessantes. Dans le message qu'il dicta pour les Thessaloniciens il rétablit, au sujet des vivants et des morts, l'apocalypse véridique :

« Voici ce que nous vous disons selon la parole du Seigneur : nous, les vivants, nous qui sommes laissés pour la Parousie du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui dorment ; car le Seigneur lui-même, dans la clameur du réveil, dans la voix de l'archange, dans la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts dans le Christ ressusciteront d'abord. Ensuite, nous, les vivants, nous qui sommes laissés, nous serons enlevés avec eux à la rencontre du Seigneur, dans les airs. Et ainsi nous serons pour toujours avec le Seigneur. »

On pourrait induire de ces mots : *nous, les vivants*, que Paul s'attendait, le même soir, peut-être, à entendre le cri de la trompette, à se voir enlevé dans les nuées. Mais il le savait : rien ne l'assurait de vivre jusqu'au soir ; autour de lui d'autres chrétiens mouraient. Il n'oubliait point les signes universels qui précéderaient la Parousie : avant l'apostasie des croyants, il fallait que l'Évangile fût porté aux deux bouts de la terre. Quelle serait la durée de l'attente? « Mille années, devant Dieu, c'est comme un jour (1). » Il pénétrait aussi les périls d'une illusion sur cette heure que le Père seul connaît : des paresseux, comme à Thessalonique, prétexteraient l'imminence de la fin pour s'engourdir ou quêter

(1) *II Petr.*, III, 8.

leur pain ; les âmes de bonne foi se fatigueraient d'espérer une chose promise et qui pouvait tarder. Les gens se diraient entre eux : « Que devient la promesse de son retour? Depuis que nos pères sont morts, tout continue comme depuis le commencement du monde. » *Nous, les vivants*, représente donc les fidèles qui vivront au moment de la Parousie, Paul et ceux de son temps, *s'ils vivent encore*, ou d'autres.

Les vivants d'aujourd'hui, il se propose de les tenir en alerte hors de cet inutile tourment. Veillons, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure. Il ne rappelle point la parabole des dix vierges, mais conclut comme le Seigneur l'enseignait.

Et il prolonge des conseils virils pénétrés de l'ineffable et naïve tendresse des premières fraternités chrétiennes :

Vivez en paix les uns avec les autres. Reprenez ceux qui sont dans le désordre. Encouragez les pusillanimes. Soutenez les faibles. Usez de patience envers tous. Veillez à ce que personne ne rende le mal pour le mal. Cherchez partout le bien les uns envers les autres et envers tous. Soyez toujours en joie. Priez incessamment. Rendez grâce en tout. Car telle est la volonté de Dieu à votre égard. N'éteignez pas l'esprit. Ne méprisez pas les prophéties. Mais éprouvez tout et retenez ce qui est beau. Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal. Que le Dieu de paix lui-même vous sanctifie tout entier. Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps soient gardés sans reproche pour la Parousie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui qui vous appelle est fidèle, et c'est lui qui accomplira.

« Frères, priez pour nous. Saluez tous les frères dans un saint baiser. »

Comme, en dépit de ses admonitions, les agitateurs continuaient à semer leurs creuses prophéties, dans une deuxième épître, plus serrée, plus âpre, il pressa les Thessaloniciens d'oublier ce qu'il leur avait dit étant encore auprès d'eux. Il évoque par des allusions obscures la venue nécessaire du fils de perdition, « le mystère d'iniquité qui s'accomplit déjà ». L'enseignement prophétique apportait aux chrétiens des précisions orales que l'apôtre juge superflu ou imprudent de renouveler dans sa lettre. Il semonce les oisifs dont la fainéantise prend pour excuse « le jour du Seigneur imminent ». Paul lui-même a travaillé nuit et jour. Il aurait eu le droit d'être nourri par les fidèles, puisqu'il les nourris-

sait de la parole de Dieu. « Tu ne musselleras pas, ordonnait Moïse, le bœuf qui foule le grain. » Mais il tenait à leur donner l'exemple. « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger non plus. » Proverbe excellemment juif où nous retrouvons une des vertus immémoriales d'Israël. Le juif, même dans les pays qui engagent le plus à la paresse, besogna toujours et besogne prodigieusement.

A Corinthe, de même qu'à Thessalonique, « les saints » étaient des gens de petite condition plutôt que des riches ou des notables. Paul semblera leur en faire une louange :

« Ils ne sont pas nombreux parmi vous les sages selon la chair, pas nombreux les puissants, pas nombreux les nobles. »

L'esprit d'amour qui liait dans le Christ l'archisynagôgos Crispus, l'important Stephanas et des ouvriers, des boutiquiers modestes, des scribes inférieurs, de pauvres femmes et même des esclaves, fut-il une imitation des confréries païennes, des thiases où des repas sacrés unissaient d'une fraternité passagère des hommes et des femmes, très distants par leur état social? Tout ce qui avait figure païenne inspirait aux chrétiens l'aversion d'un contact idolâtrique. Ce n'est pas là qu'ils prirent modèle. La vie des synagogues, la forme qu'elles perpétuaient d'une association religieuse et secourable se répéta chez eux. La communauté chrétienne avait, comme la synagogue, ses dirigeants et ses docteurs, ses réunions de prière, sa caisse pour les pauvres, des arbitres pour les différends entre ses membres, même des juges pour les cas d'exclusion. Seulement un autre esprit la vivifiait.

Dès les premiers temps, nous l'avons vu à Antioche, le ministère de ceux qui enseignaient se divisait en missions distinctes. Les apôtres, les prophètes, les didascales ou docteurs possédaient un caractère défini et, dans la suite, de plus en plus spécifié.

Paul est apôtre au sens absolu, c'est-à-dire l'envoyé du Seigneur lui-même. Timothée, quand il visite, sur l'ordre de Paul, les Thessaloniciens, est apôtre aussi. Chaque église possédera ses apôtres, missionnaires qui se dirigent ici ou là, sans que personne, si ce n'est l'Esprit-Saint, détermine leurs mouvements. Ils prouvent leur inspiration, en manifestant des dons surnaturels. Lorsqu'elle les saisit, ils parlent quelquefois dans l'ivresse de l'extase. Mais leur office est surtout de révéler les mystères, d'exhorter, d'édifier, de consoler.

Les prophètes, en toute occasion, édifient, exhortent,

consolent. Cependant ils exercent des charges liturgiques, comme le grand prêtre du temple juif. Ils célèbrent le sacrifice, improvisent l'action de grâces au moment de la fraction du pain. Ils résident au sein d'une église ; les fidèles, pour les nourrir et les vêtir, prélèveront sur leur subsistance et leurs vêtements, sur l'argent dont ils disposent, une sorte de dîme.

Les docteurs, préposés à l'enseignement, comme ayant le don de science, seront sédentaires, de même que, plus tard, l'épiscope et le diacre, quand ceux-ci prendront la place de l'apôtre et du prophète.

Sédentaire aussi, le presbytérion, dont saint Ignace d'Antioche dira qu'il représente autour de l'évêque — lequel tient la place de Dieu — le conseil des Douze assemblés autour de Jésus, et sa volonté devra s'harmoniser à celle de l'évêque, « comme les cordes s'ajustent à la lyre. »

Au temps où Paul fonda la communauté de Corinthe, la discipline n'était pas encore aussi nettement constituée. Cette église ressemblait à un jeune arbre souple, en avril, dont les bourgeons vont s'ouvrir. Elle était déjà en possession de tous ses organes. Mais la sève divine hâtait plus pour l'un, moins pour l'autre, la germination. Et c'est bien ainsi que Paul la considérait : « J'ai planté, dira-t-il, Apollos a arrosé. Dieu seul a fait croître. »

Merveilleuse période ! La croissance des promesses et de toutes les ferveurs !

Les fidèles ne se réunissaient pas alors, pour prier, dans une basilique. Ils se donnaient rendez-vous chez l'un des frères dont le logis était vaste. Une salle, en haut, servait d'oratoire. Nous ignorons si des images ou des signes mystiques étaient offerts à la dévotion commune. Il est probable que l'on excluait les images, par un reste de scrupule judaïque, comme si elles impliquaient un danger d'idolâtrie. Des lampes nombreuses pendaient de la voûte, telles qu'on en voit dans les églises grecques et les mosquées. On les allumait la veille du sabbat au soir et le lendemain, tant que le sabbat resta le jour férié, puis le dimanche, fêté comme le jour, tout ensemble, de la création et de la résurrection.

A leur entrée, les assistants « se jetaient, la face contre terre, adorant Dieu ». Ils ployaient aussi les genoux avant la fraction du pain. Mais ils priaient, le plus souvent, debout, les paumes étendues. Les femmes venaient en toilette ; Paul

exigeait d'elles — et ce n'était point toujours facile — la modestie dans la mise ; il ordonnait qu'elles eussent un voile sur la tête et condamnait les robes brodées, les chignons emperlés ou cerclés d'or. Surtout il leur interdisait de prendre la parole pour enseigner au milieu de l'église.

Car une réunion de chrétiens primitifs ne se concevait pas sévèrement ordonnée à la manière des cérémonies d'une cathédrale. Tandis qu'un lecteur lisait une page des Écritures, ou, plus tard, « les mémoires des apôtres » (les Évangiles), quelqu'un tout d'un coup se levait, transporté d'une élévation prophétique, discourait sur le sens caché d'une parole, ou bien « il parlait en langues » ; le glossolale se répandait en une effusion d'amour, faite de cris, d'invocations chantées, de mots sans suite, peu intelligibles pour l'auditoire et que lui-même ne savait pas toujours interpréter.

Paul, avec son génie pratique et son goût de l'ordre, admirait peu la glossolalie. « Celui qui parle en langues s'édifie lui-même. Celui qui prophétise édifie l'église. Je souhaite que vous parliez tous en langues, mais bien plus que vous prophétisiez... Celui qui parle en langues doit demander à Dieu le don d'interpréter... Quoi donc ! Je prierai avec l'esprit. Mais je veux prier aussi avec mon intelligence. Je chanterai avec mon esprit, mais je chanterai aussi avec mon intelligence. Si tu prononces la bénédiction par l'esprit (dans la langue inspirée du glossolale), celui qui tient le rôle de simple auditeur, comment répondra-t-il Amen à ton action de grâces? Car enfin il ne sait ce que tu veux dire... Je parle en langues plus que vous tous et j'en bénis Dieu. Mais, dans l'église, je préfère dire cinq paroles avec mon intelligence, pour catéchiser les autres, que dix mille paroles en langues. »

Paul les blâmait de se comporter « comme des enfants ». La jubilation de leur foi prenait en effet les formes enfantines d'une délicieuse innocence. Mais le gazouillement lyrique des glossolales, quand il se multipliait, tournait au vacarme incohérent. Si des étrangers ou des incroyants entraient là, ils croyaient tomber « dans une réunion de fous ». Les liturgies orientales ont gardé quelque peu cette volubilité confuse. Le prêtre et les fidèles profèrent les mots si vite qu'il leur est difficile de suivre sous chaque phrase un sens réfléchi. Seulement il leur reste aussi des vestiges de la primitive souplesse, un air de libre improvisation.

L'officiant dialogue avec le peuple ou avec Dieu sur un ton de familiarité que Rome et l'Occident ne sauraient plus se permettre.

Paul avait déjà l'esprit occidental, lorsqu'il prescrivait à ses Corinthiens :

« Si l'on parle en langues, que deux ou trois parlent au plus, et chacun à son tour... Que deux ou trois prophètes parlent, et que les autres jugent. Si quelqu'un de ceux qui sont assis a une révélation, que le premier (celui qui parlait) se taise... Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix. »

L'élan pieux s'ordonnait sans effort dans « les hymnes, les psaumes, les cantiques », et tandis que l'officiant priait au nom de tous. Ce qu'étaient les oraisons liturgiques nous pouvons en concevoir quelque idée par la grande prière conservée dans l'épître de Clément Romain aux Corinthiens, et mieux encore, par celles, plus anciennes, de la Didaché :

*Nous te rendons grâces, ô Père saint,*
*Pour ton saint nom*
*Que tu as logé (comme dans un tabernacle) en nos cœurs,*
*Pour la science, la foi et l'immortalité*
*que tu nous as révélée par Jésus ton Fils.*
*A toi, gloire dans les siècles.*

*C'est toi, Maître tout-puissant,*
*Qui as créé l'univers à l'honneur de ton nom,*
*Qui as donné aux hommes la nourriture et la boisson*
*En jouissance pour qu'ils te rendent grâces.*
*Mais à nous tu as donné une nourriture et un breuvage*
*spirituel et la vie éternelle par ton serviteur (ton fils).*
*Avant tout, nous te rendons grâces parce que tu es puissant;*
*Gloire à toi dans les siècles.*

*Rassemble-la des quatre vents, cette Église sanctifiée,*
*Dans ton royaume que tu lui as préparé.*
*Vienne la grâce et que ce monde passe.*
*Hosanna au Dieu de David.*
*Si quelqu'un est saint, qu'il vienne!*
*S'il ne l'est pas, qu'il fasse pénitence.*
*Maran Atha. Amen.*

Le fond de cette prière, c'étaient les bénédictions du rituel israélite ; mais un élément non juif s'était inséré dans la

vieille liturgie et la rénovait jusqu'en ses profondeurs : le dogme du salut par le Christ, de l'Église une et sanctifiée que le Fils de Dieu rassemblerait en son royaume, comme le blé, disséminé sur les montagnes, est battu, moulu, pétri pour acquérir l'unité du pain, comme le sang de la vigne, épars dans les grappes, est foulé pour devenir du vin.

L'image simple du pain et du vin prenait une divine consistance quand le prophète officiant élevait entre ses mains le pain et le calice, les bénissait en répétant, comme l'indiquent les paroles mêmes du Seigneur : « Ceci est mon corps brisé pour vous. Faites cela en mémoire de moi... Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang. Faites cela toutes les fois que vous boirez, en mémoire de moi. »

Il ajoutait une longue action de grâces, à l'origine improvisée, qui s'appelait « l'eucharistie ».

Comme le rite renouvelait la Cène avec les apôtres, les fidèles, avant de participer au pain et au vin consacrés, avaient pris en commun leur repas du soir. Souper liturgique, désigné mystiquement par le terme agape qui signifiait : *l'amour*, l'agape était le prélude de la Communion sainte. Plus tard, elle en fut séparée, puis transportée du soir au matin, avant l'aube. Vers le milieu du second siècle, Justin décrira de la sorte l'office qu'on n'appelait pas encore la messe :

« Les prières finies, nous nous donnons le baiser de paix. Ensuite, on apporte à celui qui préside l'assemblée du pain et une coupe d'eau et de vin trempé. Il les prend, loue Dieu par le nom du Fils et du Saint-Esprit, puis il fait une longue eucharistie pour tous les biens reçus de lui. Ensuite, tout le peuple crie : *Amen.* Puis les diacres distribuent le pain et le vin avec l'eau consacrés, et ils en portent aux absents. »

De la joie, de la paix ingénue qui présidait à l'office, l'équivalent serait difficile à rencontrer dans une église moderne où les fidèles communient et prient beaucoup trop *chacun pour soi.* Les chrétiens primitifs trouvaient dans la Communion, plus sensiblement, la charité du Christ multipliée par l'amour qu'ils lui rendaient et qu'ils se donnaient les uns aux autres. La ferveur d'un apôtre, comme Paul, élevait à un degré miraculeux ce bonheur simple et tranquille de s'aimer en Celui qui est l'Amour.

Malgré tout, ils apportaient du dehors leurs préjugés et leurs mauvais penchants. Le baptême n'extermine pas le

vieil homme ; autrement, la sainteté coûterait trop peu. Les coteries, les contradictions de tendances, les orgueils, les aigreurs, la sensualité se faisaient leur part, même au sein de l'assemblée.

Les gens d'un certain milieu formaient entre eux des groupes ; ceux qui étaient dans l'aisance arrivaient avec leurs couffins gonflés de provisions et des bouteilles pleines, tandis que les pauvres manquaient du nécessaire. Ils se gorgeaient, s'enivraient. Au sortir des saints mystères, le libertinage, l'esprit de cupidité reprenaient ces charnels ; alors qu'ils toléraient parmi eux des scandales, ils se croyaient des purs, des parfaits. L'arrogance avait toujours été le vice capital des Corinthiens. Il reste comme inscrit sur le front sourcilleux de leur Acrocorinthe. Quand le premier enthousiasme des néophytes s'alanguira, quand Paul les aura quittés, des factions qui, par un prodige, n'iront pas jusqu'au schisme, troubleront leur chrétienté.

Il employa dix-huit mois de soins à la former, à la prémunir. On peut supposer qu'il prêcha dans d'autres villes de l'Achaïe. Poussa-t-il une pointe jusqu'en Illyrie? C'est possible, puisqu'il était aux portes de ces régions montagneuses et qu'il en parle comme d'un pays frontière où il aurait acheminé l'Évangile.

Durant son séjour à Corinthe les grands embarras ne lui vinrent pas des convertis, mais des Juifs. Ils le détestaient comme un apostat, et leur haine se conçoit du moment qu'à leurs yeux la prédication de l'apôtre détruisait leur vie nationale, leurs traditions, leurs espérances. Ils n'essayèrent point, cette fois, de tuer eux-mêmes l'hérétique ; ils prétendirent armer contre sa parole l'autorité romaine.

Un jour qu'il discourait dans une salle ouverte aux passants ou dans la rue, une bande se jeta sur lui et l'emmena de force au tribunal du proconsul. Le grief qu'alléguait leur violence s'abrégea en cette audacieuse formule :

« Celui-ci engage les hommes à honorer Dieu d'une façon contraire à la loi .»

On dirait qu'en prêchant une doctrine offensante pour la loi juive, Paul,du même coup, lésait la majesté romaine. Les Romains respectaient dans sa religion le peuple israélite ; quiconque la troublait bravait leur puissance et menaçait leurs propres dieux.

C'est ainsi que les plaignants prétendaient argumenter.

Le proconsul, Gallion, frère de Sénèque, était un de ces lettrés aristocrates, magistrats corrects, qui voulaient concilier avec les devoirs de leur charge un libéralisme de philosophes. Sénèque loue son caractère affectueux, sa tendresse pour sa mère. Il avait cheminé habilement dans la carrière des honneurs. Cependant, il détestait l'adulation, et la franchise de son humeur se marquait par des saillies originales. Il aimait la tranquillité des sages, et méprisait les Juifs, leurs criailleries perpétuelles, leur furie de controverses à propos de vétilles pieuses.

Il regarda les ennemis de Paul s'agitant et vociférant, Paul lui-même, impatient de répliquer et qui ouvrait la bouche pour se défendre. Cette querelle l'ennuya ; elle n'était point de son ressort. Il l'interrompit brusquement :

« S'il s'agissait, ô Juifs, d'une injustice ou d'un mauvais coup, je vous écouterais comme de juste. Mais, puisque c'est un débat à propos de doctrine, de noms et de la loi qui vous concerne, je ne veux pas être juge de ces choses-là. »

Sur quoi, il fit un signe aux licteurs ; les Juifs furent mis à la porte ; Paul s'échappa d'entre leurs mains. Il se vit même vengé d'une façon comique.

Des Grecs se trouvaient là, toujours prêts à houspiller les Juifs, ayant contre eux des rancunes commerciales, des acrimonies religieuses. Quand ils virent le troupeau des plaignants éconduits, verges en main, ils vinrent à la rescousse de la police, leur fureur se débrida ; ils rossèrent jusqu'à Sosthène, le chef de la synagogue. Gallion les laissa faire. Peu lui importaient les disputes de la canaille.

Cet épisode, dans l'histoire tourmentée de Paul, est la seule éclaircie plaisante. Eut-il avec Gallion d'autres rapports, dans la suite? Sénèque, par celui-ci, entendit-il parler de l'apôtre? Ce sont là des problèmes insolubles.

Paul semblait pouvoir se fixer en Achaïe, élargir et fortifier l'église de Corinthe. Mais il devait être l'homme qui marche toujours. Sa volonté propre l'eût peut-être poussé en avant vers l'ouest. L'Esprit le ramena vers l'Asie Mineure, les églises déjà fondées réclamaient sa visite ; il entrevoyait sur elles, et sur Ephèse où il allait travailler, cette gloire que Jean symbolisera dans les sept candélabres d'or entourant le Fils de l'homme.

ÉMILE BAUMANN.

*(La fin au prochain numéro.)*

# La Croix rouge et la Croix blanche

## ou la Guerre chez les Neutres[1]

I

Éveillé par l'entrée de son valet de chambre qui venait tirer les rideaux et ouvrir les croisées, M. de Sergy, l'œil aussitôt lucide, tandis qu'un faisceau de lumière pénétrait la chambre, s'écria :

— Quel temps fait-il?

— Grand beau temps, monsieur Simon, répondit joyeusement le vieux domestique.

Un coup de canon détona dans l'air léger.

Le jeune homme sauta hors du lit. Sa longue chemise de nuit aux applications mauves drapait un corps de faible stature, à la musculature frêle et peu modelée. Au-dessus du col rabattu, la tête s'amenuisait dans une laideur sympathique ; une vague de cheveux ondés baignait le front pur où affleuraient des yeux cristallins.

Penché à la fenêtre, derrière l'épaule du valet de chambre qui accrochait un volet, le jeune homme jeta, ravi :

— Le ciel est tout déblayé. Il n'y a plus qu'une bande de nuages sur le Jura... On dirait que c'est le vent du nord...

— Un petit air de bise, oui, monsieur.

— C'est le beau ! Quelle chance, après les bourrasques de ces jours derniers... Quelle heure est-il, Gédéon?

— Sept heures passées, monsieur. Entendez-vous le canon?...

Un nouveau coup bondissait, roulait, puis un autre, à une minute d'intervalle.

Suivi du vieux Gédéon, M. de Sergy passa dans son cabinet de toilette, fit quelques mouvements d'haltères, prit sa douche, puis, tandis que le valet de chambre le roulait dans le tissu éponge du peignoir :

— Mon bon Gédéon, dit-il, il faudrait téléphoner tout de suite rue des Granges pour demander si Mlle Tallatin va ce matin à la répétition.

— Bien, monsieur.

Et comme le domestique, après une dernière frottée, s'apprêtait à quitter la chambre :

— Si c'est Mlle Tallatin elle-même qui répond, tu m'appelleras vite.

Demeuré seul, M. de Sergy passa un maillot de flanelle, des chaussettes de soie, des mules de maroquin, puis, sans pousser plus loin sa toilette, vint s'accouder sur le marbre d'une console, où il se mit à considérer la photographie d'une jeune fille qui souriait dans un cadre d'argent. Au bout d'un instant, il alla entr'ouvrir la porte, écoutant la voix chevrotante de Gédéon qui téléphonait dans le vestibule du rez-de-chaussée.

— Est-ce elle? cria-t-il.

— Non, monsieur, fit le domestique en remontant ; c'est la femme de chambre, Bertha. Elle dit que mademoiselle doit se rendre à la répétition vers dix heures.

— Très bien.

Et comme M. de Sergy se replongeait dans la contemplation du portrait, le vieux serviteur se composa une mine de circonstance pour déclarer avec conviction :

— Ah ! monsieur... c'est bien la femme qu'il faudrait à monsieur !...

— C'est ton avis, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Simon !

— Eh bien, c'est aussi le mien.

Le brave valet de chambre gloussa de satisfaction.

— Monsieur fera sagement d'y penser, dit-il sentencieusement. Depuis que les parents de monsieur sont morts et que monsieur est son maître, il manque une femme dans la maison.

Simon de Sergy ne répondit pas, noyé qu'il était dans une douce rêverie.

Après l'avoir respectée un instant, Gédéon, repris par la conscience de son office, l'interrompit pour proposer :

— Comme il fait beau, je vais sortir le complet bleu de monsieur.

— Le bleu, oui... Non, attends... Je voudrais auparavant essayer une fois encore mon costume.

Les diverses pièces d'un costume de muscadin étaient étalées en bon ordre sur un sopha : l'ample redingote brune à collet renversé et à doubles revers, le gilet grenat à rayures jaunes, la culotte bleu-gris, la chemise à jabot, la cravate de foulard blanc. Avec l'aide de Gédéon, M. de Sergy revêtit minutieusement les différentes parties de cet ajustement, chaussa de minces bottes noires, se coiffa d'un vaste tromblon de soie grise, puis, une canne à dragonne de cuir à la main, se campa devant sa glace où il s'admira complaisamment.

Les salves d'artillerie continuaient leur majestueux vacarme.

— Épatant !... tu es épatant ! jaillit tout à coup une voix joyeuse.

Dans l'embrasure de la porte se tenait un grand jeune homme brun, à la barbiche en vrille sous des lèvres narquoises, qu'un nez fortement camus, des yeux malicieux et un toupet de cheveux frisottants achevaient de silhouetter d'un crayon singulier.

— Cabriol ! s'écria M. de Sergy visiblement satisfait de cette visite matinale et surtout d'être surpris en si bel appareil. Comment cela va-t-il, mon bon ami, depuis la cuite de cette nuit en l'honneur des Zurichois?... Déjà levé ! déjà dehors !... As-tu déjeuné?...

— Depuis longtemps, ou plutôt j'ai soupé. Figure-toi, mon cher, que je me suis soudain souvenu que j'avais promis à *la Tribune* un article sur Jaques-Dalcroze et ses rythmiciennes. Je ne me suis pas couché. Je viens de porter mon papier au journal. Tu le verras dans l'édition de ce soir... Et toi, ça va bien?...

— Ainsi que tu vois. Comment trouves-tu mon costume?

— Je te l'ai déjà dit : épatant. Tu es beaucoup mieux là dedans que dans les frusques de notre prosaïque époque. Ça t'arrange. Tu es presque beau.

— Merci.

— Alors, ces répétitions, ça marche?

— On ne peut mieux. Mais ça n'a pas été sans peine. Quinze cents personnes à faire évoluer... Sans Gémier, je ne sais trop comment on s'en serait tiré. On a eu une riche idée de faire venir Gémier de Paris !... Enfin, tout est au point. Ce matin, répétition générale en costumes. Cet après-midi, première représentation. Demain, représentation de gala devant les officiels.

— De quel acte es-tu?

— Du trois : l'acte de la Remise des Drapeaux.
— Que fais-tu? Que dis-tu? Que chantes-tu?
— Je me montre.
— C'est quelque chose.
— Et puis, il y a un petit chœur de Merveilleux dont je fais partie :

De Sa Majesté l'Empereur
Je ne suis plus garde d'honneur :
C'est ce qui me désole ;
Mais j'aurai l'honneur de garder
Nos syndics et nos conseillers :
C'est ce qui me console !

— Un peu rauque, la voix! Heureusement que tu chantes en chœur!... Et, dis-moi, avec ces Merveilleux, il y a aussi des... Merveilleuses?
— Comment donc, et tout ce qu'il y a de plus huppé dans la ville : Mme Turrettini, Mme Arthur Bordier, Mme Naville, Mlle de Saussure... Mlle Tallatin...
— Clermonde Tallatin?
— Clermonde Tallatin.
— Bigre!... C'est bien, ma foi, la plus jolie demoiselle de Genève!...
Simon de Sergy rougit légèrement, puis, prenant le parti de plaisanter :
— Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Elle a de sérieuses concurrentes : Mlle de la Rive, Mlle de Rochemont... Mlle Rigaud...
— Pan! Ça, c'est à mon adresse!... Mais j'en ai fait mon deuil, fifra Cabriol en agitant son toupet et sa barbiche en vrille. La damoiselle est de la ville haute. Moi, je suis du quartier Saint-Gervais, comme mes ancêtres. La jolie fille n'est pas pour moi. Je te la cède, si tu veux.
— Merci, j'ai déjà choisi!...
— Eh! eh!... fit Cabriol en lorgnant avec une mimique significative le portrait qui, sur la console, souriait dans son cadre d'argent. Eh bien, mon vieux!...
Gédéon, qui, depuis l'entrée du nouveau venu, n'avait plus manifesté sa présence que par d'obscurs rangements de garde-robe, sentant qu'il allait peut-être être de trop, crut devoir demander :
— Monsieur n'a plus besoin de moi?
— Non, mon bon. Va me préparer un chocolat... Deux chocolats? reprit-il interrogateur, en regardant son ami.
— Deux chocolats, acquiesça Cabriol.

— Le complet bleu de monsieur est sur le lit de monsieur, dit le valet de chambre en se retirant.

— Je vais le passer, fit M. de Sergy. Tu permets? Je ne veux pas risquer d'éclabousser de chocolat la dentelle de mon jabot ou le daim de ma culotte... Un costume qui m'a coûté douze cents francs !...

La conversation reprit alors sur le compte de Mlle Clermonde Tallatin. Mais elle ne fut pas si prolongée, ni le changement de vêtements si lent, qu'une demi-heure plus tard les deux amis ne se trouvassent attablés, dans une salle à manger de vieux chêne, devant un broc de chocolat fumant, une corbeille de brioches, un pain de beurre de la zone et un pot de miel du Mandement.

— J'avais faim, tout de même, reconnut Cabriol. Mon article m'a creusé.

— Quelles sont les nouvelles, ce matin?

— Voici la première édition de *la Tribune*, toute fraîche. « Paris, 3 juillet. C'est dans douze jours exactement que M. Poincaré, accompagné de M. Viviani, doit s'embarquer pour la Russie. » « Berlin, même date. On annonce que l'empereur entreprendra sous peu de jours sa croisière annuelle sur les côtes de Norvège. »

— Mais, animal...

— « Paris. M. Albanel, juge d'instruction, se rendra samedi matin à la prison de Saint-Lazare pour procéder à l'interrogatoire de Mme Caillaux qui doit être jugée aux prochaines assises. »

— Mais...

— « Londres... »

— Stupide brute ! Ce n'est pas cela que je te demande. L'Europe, ça m'est égal. D'ailleurs, il ne s'y passe rien...

— Pas grand'chose, en effet.

— On ne reparle même plus de cet archiduc qui a été assassiné la semaine dernière à Sarajevo.

— Peuh ! un archiduc de plus ou de moins...

— Ce que je te demande, c'est les nouvelles d'ici. Où en est-on? Le programme des fêtes est-il arrêté? A quelle heure arrivent les Confédérés?...

— Tiens, le voilà, ton programme ! fit Cabriol en retournant *la Tribune*. Je vais te le lire. « Programme d'après les derniers renseignements recueillis cette nuit. Samedi, 4 juillet, jour férié. Matin, 7 heures : Salves d'artillerie... »

— Nous venons de les entendre.

— « 11 h. 25 : Départ de Genève des autorités genevoises à bord du bateau *la Suisse*. Midi 15 : Arrivée à Nyon des autorités genevoises. Midi 51 et 1 h. 02 : Arrivée à Nyon des trains de Suisse ;

réception des Confédérés. 1 h. 15 : Collation offerte sur l'esplanade des Marronniers aux autorités fédérales et cantonales; départ du cortège pour le port. 2 h. 30 : Départ de Nyon de *la Suisse*, suivie du *Valais*, du *Genève* et du *Général-Dufour*. 3 h. 45 : Escale à Versoix, où attendent les contingents suisses arrivés par voie ferrée; embarquement des contingents sur trois barques; départ général, les trois barques de front, les quatre vapeurs en ligne de file... »

— Et pendant ce temps, ici, sous la baguette de Jaques-Dalcroze, nous donnons la première représentation de la *Fête de Juin* sur le théâtre du Centenaire...

Partout l'on se moque et l'on rit
De voir Genève si petit :
    C'est ce qui me désole;
Mais je réponds à ces propos
Qu'il a plus d'esprit qu'il n'est gros :
    C'est ce qui me console!

— « 5 heures : Port-Noir; débarquement des contingents suisses; 6 heures : Débarquement des autorités. 6 h. 30 : Départ du cortège général. 7 heures : Réception des Confédérés sur la Treille. 8 heures : Dîner offert au Conseil Fédéral, aux délégations des Chambres fédérales, au Tribunal fédéral et aux délégations cantonales. De 9 à 11 heures : Fête de nuit, illuminations, embrasement, bal. »

— Bal... Il faudra que je sache si Clermonde Tallatin...

— « Dimanche, 5 juillet... »

— Arrêtons-nous ici, comme on chante dans *le Chalet*. Cette journée est déjà suffisamment chargée pour ma mémoire. Demain, c'est sans doute le culte à Saint-Pierre, les banquets de quartiers?...

— Oui.

— Où banquettes-tu? demanda M. de Sergy. Moi, j'ai déjà ma table retenue sur la Treille, avec mes cousins Pictet. Pourquoi ne serais-tu pas des nôtres?

— Oh! non... non, mon vieux!... Moi, je banquette dans mon quartier, à Saint-Gervais. Là-haut, sur la Treille, ce sera peut-être beaucoup plus chic; mais chez moi, dans mon faubourg, ce sera assurément beaucoup plus gai. Encore une tasse de ce savoureux chocolat!...

Les deux amis continuèrent à s'entretenir des festivités qui se préparaient; puis leur conversation tomba, leurs yeux s'embrumèrent, comme s'ils poursuivaient chacun, silencieusement, le cours de pensées plus lointaines. Ce fut M. de Sergy qui rompit

cette méditation, marquant d'une soudaine réflexion le chemin qu'avait parcouru son esprit :

— Et dire que voici cent ans que nous sommes Suisses !...

— Cent ans, répercuta Cabriol, comme si sa cogitation avait pris exactement la même direction.

— J'ai connu mon arrière-grand-père, dit Simon de Sergy. Il se souvenait du temps des Français. Mon arrière-grand-père était bien jeune quand il apprenait dans la classe du régent Couronne les cent trente départements français, dont le département du Léman, chef-lieu Genève, et j'étais bien petit quand il me le racontait. Il avait vu sortir par la porte Neuve les Français du général Jordy et entrer par la porte de Cornavin les Kaiserlicks du général Bubna. Il avait entendu, devant l'Hôtel de Ville, la proclamation des magnifiques et très honorés seigneurs syndics restaurant la République de Genève. Il avait assisté, le 1er juin 1814, à l'arrivée des troupes suisses au Port Noir et, trois mois plus tard, dans la cathédrale de Saint-Pierre, au service d'actions de grâces célébrant la réunion de Genève à la Confédération.

— Et moi, fit Cabriol, j'avais une nourrice dont la grand'tante avait connu la République d'avant l'annexion à la France. Elle avait vu la Révolution et la Terreur, les fusillades de bourgeois et d'aristocrates aux Bastions. Elle se rappelait les querelles civiles entre Représentants, Natifs et Négatifs, et, devant ce même Hôtel de Ville où ton bisaïeul avait entendu proclamer la restauration, elle avait, toute petite fille, vu lacérer et brûler par la main du bourreau les œuvres de Jean-Jacques Rousseau.

— Elle était donc centenaire, cette grand'tante?

— Probablement. Moi, je ne sais d'elle que ce que ma nourrice m'en racontait. Mais ce n'étaient pas là des contes de nourrice.

— Fichtre non, puisque c'est précisément tout cela que nous commémorons ! C'est égal, ajouta M. de Sergy, j'ai beau connaître cette histoire, j'ai peine à me figurer qu'il fut un temps où nous n'étions pas Suisses et où nos chers compatriotes de 1914, qui viennent célébrer avec nous ce centenaire, étaient encore pour nous des étrangers.

Ayant dégluti une dernière tartine, Cabriol roula une cigarette, fit claquer son briquet, puis, dans les premières volutes d'une délectable fumée, philosopha :

— Les hommes oublient vite et les générations se souviennent peu. Le présent, surtout quand il est heureux et bénéficie de l'assentiment général, reflue sur le passé jusqu'à l'effacer. Nous n'avons pas, comme nos concitoyens des petits cantons allemands, six cents

ans de confédération, mais il nous semble volontiers que notre helvétisme soit aussi vieux que le leur.

— En tout cas, il est aussi sincère, assura Simon de Sergy.

— Parbleu! approuva fortement Cabriol. Et s'il est vrai que la foi des néophytes soit la plus ardente, on peut déclarer que Genève, vingt-deuxième canton de la Suisse, dernier venu dans la Confédération, en est aussi le membre le plus fidèle, le plus pénétré de ses antiques traditions d'honneur, de liberté, de justice et de respect à la parole jurée.

— Sapristi, mon ami, je ne te savais pas l'âme si civique! C'est bon pour moi, ces enthousiasmes-là!...

— Que veux-tu, mon vieux Simon, ce jour m'émeut. Le canon, les oriflammes, la lecture du programme de *la Tribune*... tout cela m'agite et me remplit d'exaltation. Avoue que c'est dans des moments pareils qu'on se sent heureux et fier d'être Suisse!...

— Non seulement je l'avoue, mais je le proclame. Et je n'ai même pas besoin de l'enivrement d'un jour comme celui-ci pour me sentir heureux et fier d'être Suisse. C'est toujours et en toute circonstance que je ressens ce bonheur et que j'éprouve cette fierté. Quand je vois ce qui se passe ailleurs, autour de nous, dans cette Europe qui nous enclave, dans ce monde où nous ne paraissons qu'un îlot perdu, je me murmure souvent et sans ironie ces mots que l'on a tort de ne plus prononcer que par dérision : « Il n'y en a point comme nous! »

— Le fait est que ce n'est pas sans quelque raison que nous nous considérons comme supérieurs aux autres, fit Cabriol en envoyant au plafond des bouffées avantageuses. Quel pays que le nôtre! Ces montagnes, ces lacs, ces villes admirables et bien entretenues, ces campagnes florissantes, cette population saine, instruite, honnête, laborieuse, ce sens démocratique profond, ces institutions éprouvées, sages, exemplaires! Si le monde n'était qu'une grande Suisse, tout irait bien : il aurait atteint l'état parfait, idéal, qu'ont si souvent rêvé les utopistes, mais qui n'a jamais été réalisé que dans ce petit coin de terre dont nous sommes les fortunés citoyens.

— J'espère que tu parles sérieusement?

— Tout à fait sérieusement.

Simon de Sergy se leva dans une joyeuse animation :

— Eh bien, mon vieux, je voterai pour toi aux prochaines élections du Grand Conseil. Tu es digne d'être un de nos législateurs!... En attendant, il est neuf heures. Il est temps que je me dirige du côté de ma répétition. Que fais-tu? As-tu quelque chose au Palais?...

— Mais non, dinde, c'est jour férié!... Je vais monter à l'Hôtel de Ville retirer ma carte pour le dîner officiel de ce soir.

— Alors, sortons.

Après avoir donné l'ordre à Gédéon de serrer son costume dans une valise et de le porter au théâtre, il empauma sa canne de muscadin, se coiffa d'un canotier de paille, puis, prenant le bras de son ami, descendit avec lui la rue Sénebier, non sans lui avoir fait admirer la façade de sa maison toute pavoisée de drapeaux suisses et genevois alternés.

Le temps devenait de plus en plus beau, et, du côté du Jura, la frise des nuages s'amincissait.

Les deux amis se séparèrent devant les Bastions. L'avocat prit la rue Saint-Léger qui montait vers l'Hôtel de Ville, tandis que Simon de Sergy franchissait la grille et s'engageait sur l'asphalte de la promenade.

Feuillus et membrus les marronniers et les ormes chargeaient l'air bleu de leurs masses épaisses. A travers leurs verdures enchevêtrées et leurs écorces noires blanchissaient les assises de la Bibliothèque et les colonnades du palais Eynard. Plus loin, derrière un square rectangulaire, l'Université déployait son long bâtiment verdâtre couronné par une corniche de balustres, pendant qu'à droite le Jardin Botanique, bouleversé, présentait ses gazons défoncés, ses plates-bandes en friche, ses arbres abattus, ses amas de matériaux, tout le vaste chantier, chaotique et poudreux, du monument de la Réformation en construction. M. de Sergy s'arrêta un moment pour considérer l'état des travaux. Devant le vieux mur des Réformateurs s'élevait un énorme mur neuf en pierre de Bourgogne, qui masquait déjà en partie l'antique courtine du seizième siècle. Dans son centre il atteignait le parapet, qui disparaissait derrière les premières lettres gigantesques de la devise genevoise : POST TENE... Les quatre figures colossales de Calvin, de Bèze, de Farel et de Knox s'érigeaient massivement sur un soubassement cyclopéen portant le IHΣ symbolique. A gauche du vaste Farel, l'amiral de Coligny ébauchait sa casaque et son chapeau rond. Non loin, le grand électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg bosselait sa cuirasse et fourbissait son estramaçon. Cette dernière statue était le don particulier de Guillaume II, empereur d'Allemagne. Le Kaiser avait tenu à faire lui-même les frais de son ancêtre. C'était sa souscription. Simon de Sergy n'ignorait pas que lors de la visite de Guillaume II en Suisse, en 1912, une délégation du comité du monument, à la tête de laquelle se trouvait son président, M. Lucien Gautier, et qu'accompagnait l'éminent et très disert professeur Bernard Bouvier, s'était transportée tout exprès à Berne pour entretenir l'impérial visiteur des progrès du

grand œuvre. La délégation avait été présentée à Sa Majesté à l'issue d'une cérémonie dans la cathédrale. L'homme de Berlin s'était montré particulièrement aimable. Il avait réitéré sa promesse, fait espérer sa présence pour l'inauguration et avait ajouté, en jetant un œil connaisseur sur le plan architectural qu'on lui soumettait : « Et vous savez, si vous manquez de fonds, je me chargerais bien aussi de l'amiral de Coligny, qui figure également dans la lignée de mes ancêtres ! » Les Genevois étaient revenus enchantés de l'accueil que leur avait réservé le très exubérant et très protestant Kaiser, qui s'apprêtait présentement, en ce paisible début d'été de 1914, à voguer vers les côtes échancrées de la Norvège.

Au sortir de la promenade des Bastions, que terminait sur la place Neuve la somptueuse grille aux lancéolements dorés due à l'héritage du duc de Brunswick, le jeune homme embrassa d'un coup d'œil ébloui l'étendue du carrefour. La décoration en était rutilante et profuse. Les mâts, les oriflammes, les banderoles, les drapeaux répandaient de tous côtés le bouillonnement de leurs couleurs violentes. Le rouge et le jaune y dominaient, principalement le rouge, qui faisait le fond de la bannière fédérale, occupait la moitié du drapeau de Genève et se retrouvait dans la plupart des pavillons des cantons. Mais on y voyait aussi le bleu de Zurich, le vert de Vaud, le noir de Fribourg. On y voyait surtout la croix blanche, la pure et immarcescible croix blanche, la vieille croix de Suisse qui, du drapeau de Schwytz, avait passé dans celui de la Confédération, la croix alézée d'argent sur champ de gueules, la blanche croix helvétique, qui flottait avec d'autant plus de luxuriance que Genève célébrait, en ces journées de fêtes, le centenaire de sa réunion à la Suisse. Elle ondoyait partout, la croix fédérale, au léger souffle de la bise estivale qui venait du nord avec le beau temps. Elle pavoisait glorieusement le général Dufour qui, au milieu de la place, tendait, du haut de son cheval de bronze, son geste pacificateur. Elle ornait toutes les baies du Grand Théâtre et la lanterne de son dôme. Elle décorait du haut en bas la grêle façade du Conservatoire et les étages solides de l'École de Grütli. Elle se mariait aux guirlandes et aux verdures de l'arc de triomphe érigé à l'entrée de la rue du Conseil-Général. Elle se penchait altière aux fenêtres des vieux hôtels de la rue des Granges, dont les jardins en terrasses surplombaient noblement la place. Et sur le fronton grec du musée Rath, dominant sa rangée de colonnes corinthiennes et son attique denticulé, c'était encore elle, la croix, qui se déployait, la croix blanche sur fond rouge.

Mais de tous ces drapeaux, l'un fixa vite l'attention de Simon de Sergy. C'était une immense draperie qui tombait d'une des terrasses

de la rue des Granges, couvrant presque jusqu'à mi-hauteur le mur de soutènement posé à pic sur la place. Tout un pan de la vieille muraille était ainsi timbré aux armes helvétiques, et le rouge du champ, le blanc de la croix, héraldiquement plaqués sur ces pierres grises, conféraient un caractère plus solennel encore, une majesté historique, à l'ensemble décoratif de cette partie de la ville. Derrière la balustrade de marbre de la terrasse et les bouquets d'arbustes du jardin s'élevait la maison avec ses quatre étages sous son toit à mansardes et ses hautes cheminées, dans la rangée impressionnante des superbes immeubles du début du dix-huitième siècle qui alignaient les uns à la suite des autres leurs façades de style et leurs frontons triangulaires ou cintrés. La maison au drapeau, celle sur laquelle se fixaient les yeux subitement devenus rêveurs de Simon de Sergy, c'était l'hôtel Tallatin, la demeure enchantée qui abritait sous ses lambris moulurés la délicieuse jeune fille dont le charme et la grâce remplissaient son cœur. Il reconnaissait les rideaux de damas vieux rose qui ornaient les fenêtres du grand salon, la gloriette aux stores rayés qui occupait l'angle de la terrasse, le grand arbre qui en marquait le centre. Que de fois il avait pris le thé dans ce salon, en élégante compagnie! Que de fois il avait contemplé du haut de ce coin de terrasse le mouvement de la place Neuve! Que de fois il s'était assis avec Mlle Tallatin sur le banc qui entourait les racines noueuses du grand arbre!... L'aimait-elle autant qu'il l'aimait? L'aimait-elle seulement?...

Très ému à cette question qu'il ne se posait pas pour la première fois, M. de Sergy continua sa route, sa canne de théâtre à la main, sans plus rien remarquer du pavoisement des rues. Il ne vit pas les écussons de fleurs de la Corraterie, ni les enguirlandements de la fontaine de l'Escalade, ni les somptueuses peluches de la maison des Trois-Rois, ni la reconstitution de la porte ogivale de la Monnaie, ni même l'endrapement prestigieux de la tour de l'Ile et l'enrubannement de la statue de Berthelier, le héros genevois de la liberté. Il ne pensait qu'à Mlle Clermonde Tallatin.

Si elle ne l'aimait pas, il était au moins sûr qu'elle n'aimait personne. Et si le cœur de la jeune fille n'avait jamais battu, pourquoi, lorsqu'il se mettrait à battre, ne serait-ce pas pour lui? Il la connaissait depuis l'enfance, et dès l'enfance il l'avait aimée. Il s'était toujours promis qu'elle serait sa femme. Mais, bien qu'elle se montrât toujours charmante avec lui, il n'avait jamais osé encore le lui demander. Elle avait maintenant vingt-deux ans, il en comptait vingt-cinq. Le moment n'était-il pas venu de lui proposer d'unir leurs deux vies? Il se rappelait ce que lui avait dit le matin même son

vieux Gédéon : « C'est bien la femme qu'il faudrait à monsieur !... »

Elle ne refuserait probablement pas. Mais voilà, c'est ce « probablement » qui inquiétait M. de Sergy et l'avait empêché jusqu'ici de risquer sa demande... cette demande qu'il lui avait pourtant faite quand elle avait douze ans et lui quinze, et qu'elle avait acceptée en riant... mais que, pris depuis d'une inexplicable timidité, il ne lui avait pas renouvelée.

Remontant dans ses souvenirs, il la revoyait en robe courte et en cheveux flottants, quand ils suivaient ensemble l'école du dimanche de la rue de l'Athénée. Le samedi, c'était le cours de danse du père Archinard, et le jeudi les leçons de diction de Mme Chantre. Ils se rencontraient aussi au Conservatoire, où elle pianotait dans la classe de Mlle Schmitz, tandis qu'il taquinait le violon sous la direction de M. Pahnke. L'hiver, c'étaient les bals blancs, les concerts, les conférences à l'Aula ; c'étaient les beaux après-midi de patinage à la Pallanterie ou sur l'étang de la campagne Rieu. Au printemps, le tennis les requérait. L'été, ils se retrouvaient à la montagne, à Chamonix, dans quelque station des Alpes vaudoises ou quelque haute vallée du Valais. Ils appartenaient au même monde et leurs deux familles se fréquentaient. Il y avait même entre eux, comme c'est souvent le cas dans la société genevoise, certains liens de parenté. Ils se tutoyaient. Et cependant, à mesure que son amour grandissait, s'affermissait, devenait passion avec les années de la jeunesse, il lui semblait que son intimité d'autrefois avec Clermonde se transformait en une étrange appréhension de l'avenir. Il redoutait presque, par une initiative trop hardie, de briser son bonheur présent qui, tout imparfait qu'il fût, était pour lui la source des plus douces émotions.

N'allait-il pas la revoir tout à l'heure encore? Dans son costume de Merveilleuse, dont il se complaisait à imaginer l'élégance, ne lui apparaîtrait-elle pas plus jolie et plus émouvante que jamais? Quelles couleurs avait-elle choisies pour sa robe, quelles nuances pour son chapeau? Bien qu'il fût en avance sur l'heure où elle arriverait à la répétition, il pressa inconsciemment le pas...

* * *

Selon le programme, les Confédérés, débarqués au Port Noir et au quai des Eaux-Vives, firent, à six heures et demie du soir, leur entrée à Genève par la porte de Rive. Une foule immense, enthousiaste, chamarrée d'insignes, de médailles et de cocardes, s'amoncelait le long des trottoirs, se gonflait aux fenêtres, aux balcons et jusque sur les toits, mêlant ses innombrables têtes mobiles aux

ondulations des drapeaux et aux balancements des lanternes vénitiennes. Reconstituée pour la circonstance, la vieille porte de Rive, par où les Suisses avaient passé cent ans auparavant, ouvrait ses trois arches cintrées, dans le cadre de ses pilastres, sur la longue suite des Rues-Basses, axe et artère palpitante de la ville. Et, comme autrefois, la porte les vit défiler sous ses étendards en panoplie et ses canons en croix de Saint-André, aux acclamations d'un peuple exalté qui leur jetait des œillets et des roses.

Derrière un peloton de guides, la Musique Rouge de Genève, dans son uniforme de 1814, habit rouge, plastron bleu, pantalon collant bleu, s'avançait dans le tonitruement de ses pistons, de ses bugles et de ses bombardons. Elle était suivie des grenadiers, culottés de blanc, guêtrés de noir, le torse barré du double baudrier. Après eux venait le premier détachement des Suisses. C'étaient les Fribourgeois. Divisés en quatre groupes commandés chacun par un capitaine, ils marchaient superbement, au petit pas de parade, en colonne par quatre, sous les armes et dans les uniformes de l'ancien temps, précédés de leur bannière flammée aux couleurs de leur canton, le noir et le blanc. Puis paraissaient les Soleurois, semblablement groupés, avec leur drapeau rouge et blanc, leur équipement vieux d'un siècle, tiré de l'arsenal de Soleure. La Musique d'Élite, qui se présentait ensuite, dans la tenue militaire actuelle, képi à jugulaire, tunique bleue, pantalon foncé-mêlé, introduisait la partie officielle du cortège. Celle-ci montrait d'abord, redingoté, ganté, haut-chapeauté, le Conseil d'État de Genève, derrière ses huissiers rouge et jaune, avec son président, M. Henri Fazy, à la belle tête fine et barbue sur un corps déjeté, contrefait, zigzaguant caricaturalement entre deux cannes, son vice-président Mussard, ses conseillers Rosier, Maunoir, Vautier, Charbonnet, Magnenat, solennels, protecteurs ou démagogiques. C'étaient ensuite le Comité central, la Commission de réception, le Corps des officiers, les Demoiselles d'honneur, au nombre de vingt-trois, en robes blanches barrées d'écharpes aux couleurs des cantons, et dont les deux premières étaient costumées l'une en Confédération, l'écusson à la croix blanche sur la poitrine, l'autre en République de Genève, la couronne crénelée aux cheveux.

Deux magnifiques huissiers, en vaste manteau rouge et blanc, annonçaient alors le Haut Conseil Fédéral. Les cris et les acclamations redoublaient : « Vive la Suisse !... Vive le Conseil fédéral !... Vive le président de la Confédération !... » Celui-ci, M. Arthur Hoffmann, mince, distingué, le lorgnon aux yeux, la grosse moustache blanche et frisée sur la lèvre, s'avançait dignement, un énorme bou-

quet de fleurs blanches et rouges dans une main, tandis que l'autre se portait de moment en moment à l'impeccable huit-reflets dont il saluait la foule avec condescendance : « Vive Hoffmann !... Vive Hoffmann !... » Le président de la Confédération avait à sa droite la prestance encore jeune du vice-président Motta, en petite moustache brune, et à sa gauche le vieux père Forrer, disparaissant dans sa barbe chenue. Puis c'étaient la carrure fruste de Schulthess, l'indolence de Decoppet, la sévérité de Müller, la réserve de Calonder, qui passaient dans la traînée des clameurs. Après quoi venaient les Bureaux internationaux, le Conseil national, avec son président, le Grison de Planta, les Genevois Gustave Ador, Ritzchel, Marc Peter, les Vaudois de Meuron et Maillefer, le Fribourgeois Cailler, le Bernois Hirter, le Conseil des États, où se remarquaient le député de Genève Adrien Lachenal, le Neuchâtelois Pettavel, le Zurichois Usteri, puis le Tribunal fédéral, les Gouvernements cantonaux, accompagnés de leurs huissiers multicolores, les Ministres de Suisse à l'étranger, les commandants du I^er^ corps d'armée et de la 1^re^ division, la Direction des Chemins de fer fédéraux, la Direction de la Compagnie de navigation.

Une seconde colonne historique succédait aux groupes officiels. Elle était plus brillante encore que la première. Entraînée aux rythmes assourdissants de l'Harmonie nautique, elle se composait de plusieurs ensembles costumés, entre lesquels resplendissait d'un éclat particulier la Corporation lucernoise du Safran. Très médiévale, dans son grand apparat quinzième siècle, la corporation exhibait fièrement ses hommes musculeux, revêtus des magnifiques costumes des guerriers de Dornach, armés d'épées à deux mains, de hallebardes, d'arbalètes, de piques, de morgensterns et de marteaux de combat. Elle était précédée de hérauts tenant en laisse des chiens de guerre et d'une avant-garde arborant la bannière de l'Entlebuch. Plus sobres, mais non moins altiers, les Bernois présentaient un double contingent noir et bleu de carabiniers, les uns à l'ordonnance de 1798, les autres à celle de 1814, la cocarde rouge et noire au sommet du large bicorne en bataille. Leurs étendards portaient l'ours passant sur la bande jaune. Ils étaient commandés par le capitaine Berthold von Giessbach. Puissant et prestigieux sous ses épaulettes d'or et son pompon à touffe, la moustache fauve taillée à l'allemande, la taille robuste et souple cambrée dans la ceinture à triple galon d'argent, il faisait caracoler entre ses pantalons bleus à pont une superbe bête pie. Une vague d'admiration marquait son passage.

Perdu dans la foule et participant à son ivresse, l'avocat Cabriol,

à ce spectacle patriotique, éprouvait la complète jouissance de se sentir une âme de Suisse et même de vieux Suisse. Son seul regret était de ne pas avoir à son côté son ami Simon de Sergy, avec lequel, au souvenir de leur conversation du matin, il eût aimé à partager ses impressions. Mais sans doute un semblable regret n'exitait-il pas chez M. de Sergy, qui avait été invité par Mlle Tallatin à assister au défilé du haut de la terrasse de l'hôtel de la rue des Granges. A son défaut, le pétulant Cabriol dérivait l'excès de ses sentiments sur ses voisins de hasard, en compagnie desquels, tout en subissant leurs coudes, il s'extasiait sur les Soleurois, les Fribourgeois, acclamait Hoffmann et jetait des cris d'admiration sur le passage des Lucernois.

— Vivent les Confédérés ! ne cessait-il de lancer de son fausset ravi et dans un helvétisme du meilleur aloi.

Quand les Bernois furent en vue, pesants et rogues autour de leur ours héraldique, il ne se connut plus d'orgueil de les avoir comme compatriotes, et à l'aspect imposant de leur capitaine, M. Berthold von Giessbach, poitrinant sur son cheval pie, il ne put se tenir de s'écrier :

— Cré nom ! le bel homme !...

Le fait est que le brillant Bernois produisait un effet considérable. Sa beauté virile, non moins que la fière allure de son costume et la fringance de son demi-sang remplissaient d'émerveillement la foule. Sous le bicorne gansé d'or, le visage accusait à peine trente ans. Les rênes dans un gant, l'épée à dragonne de filé d'argent dans l'autre, le superbe cavalier s'avançait dans le rythme du cortège, au petit pas de sa monture écumant sur son mors. Son regard autoritaire et bleu se promenait avec complaisance sur la double haie compacte des trottoirs et le fourmillement des fenêtres. Il lui semblait faire une entrée triomphale dans quelque ville conquise. En somme, ces Welches se comportaient assez bien. Leur réception était chaleureuse et large. C'étaient, après tout, de bons Confédérés. On pouvait leur accorder un satisfecit. Sous le bouillonnement des drapeaux le Bernois reconnaissait la rue de la Croix d'Or, le Molard, la rue du Marché, la place de la Fusterie, la rue des Allemands. Il n'était pas venu à Genève depuis plusieurs années, mais cette ville lui était familière. Il y avait séjourné à diverses reprises. Il l'aimait ; non par goût personnel, mais par respect pour la mémoire de sa mère, qui y avait passé une partie de sa jeunesse. Elle s'y était liée, au pensionnat, avec une Genevoise, Mlle de Molin, qui avait épousé plus tard M. Pyrame Tallatin. Les deux femmes étaient restées en relations d'amitié après leur mariage. Elles étaient mortes l'une et l'autre depuis quelques années et à peu de mois d'intervalle.

Le jeune cavalier se rappelait avoir vu maintes fois M. et Mme Tallatin à Berne, dans la maison de ses parents, qui lui appartenait aujourd'hui, rue des Gentilshommes. M. et Mme Tallatin étaient souvent accompagnés de leur fille Clermonde, dont il conservait dans son souvenir le portrait à différents âges. La dernière fois qu'il l'avait revue, c'était deux ans auparavant, pendant une session de la précédente législature, où la jeune fille avait suivi dans la ville fédérale son père, alors conseiller national. Mlle Tallatin avait produit sur lui une impression plus vive encore que par le passé. Comment allait-il la retrouver, dans cette maison de Genève, où il avait été reçu autrefois, du temps de sa mère, et dont il allait être l'hôte pendant quelques jours?

Ces pensées et ces rétrospections avaient quelque peu distrait le jeune Bernois de la pompe du cortège et du spectacle des rues délirantes. Quand son regard se porta de nouveau sur ce qui l'entourait, il reconnut les pignons triangulaires de la Corraterie. Devant lui, les Lucernois continuaient à soulever les ovations de la foule par la truculence de leurs costumes. Derrière, ses Bernois cadençaient lourdement le pas sous la forêt de leurs baïonnettes et le balancement des ours de leurs bannières.

Soudain, entre le musée Rath et le mur de soutènement des terrasses de la rue des Granges, la place Neuve s'ouvrit toute grande dans le soleil. Il leva la tête à gauche. Au-dessus de la croix blanche d'une immense draperie rouge, il identifia la façade de l'hôtel Tallatin. Un groupe de personnes se tenaient le long des balustres de la terrasse. Parmi ces spectateurs se trouvait une jeune fille en ombrelle et robe blanche. Elle était entre un grand vieux monsieur, qui lui parut arborer les favoris de M. Pyrame Tallatin, et un jeune homme en complet bleu et canotier de paille, qu'il ne connaissait pas ou que la distance l'empêchait de reconnaître. Alors, comme il était bien en vue de la terrasse, M. Berthold von Giessbach se dressa sur ses étriers et, dans les piaffements de son cheval, exécuta un grand salut de l'épée du côté de la robe blanche.

*
* *

Le lendemain dimanche, la journée commença par des sonneries de cloches dans tout le canton. Puis les églises se remplirent. Des cérémonies religieuses et patriotiques y édifièrent l'âme des citoyens. La plus belle fut naturellement celle qui eut pour cadre les ogives de Saint-Pierre, la cathédrale. Ce fut aussi celle à laquelle se rendit le président de la Confédération, M. Hoffmann. Le sermon fut fait

par le pasteur Gampert, qui prêcha sur ce texte : *Que ton règne vienne!*

M. von Giessbach fut d'autant plus content de ce sermon, qu'il se trouvait assis, pour l'écouter, sur le même banc que M. et Mlle Tallatin et tout à côté de la jeune fille. Son regard errait du prédicateur dans sa chaire à la chaise de Calvin, et de la chaise de Calvin à la stalle où trônait le président Hoffmann, sans s'abstenir de se couler par moments vers le profil sérieux et les paupières baissées de sa charmante voisine. Et tout autant que les paroles élevées du pasteur Gampert, que l'aspect de la chaise vénérable de Calvin ou que la présence impressionnante d'Hoffmann, le léger contact de la robe de mousseline de la jolie Genevoise ne laissait pas d'émouvoir l'écorce un peu rude du beau capitaine bernois. Et quand le pasteur eut fini, que le chantre eut dressé sa maigre silhouette sur l'auditoire, que Mlle Tallatin, dans un gracieux mouvement de l'avant-bras, eut incliné vers lui son psautier ouvert, il eut un instant la troublante hallucination de se croire au jour de son mariage avec la délicieuse créature, tandis que leurs deux voix s'unissaient au chœur de l'assistance qui entonnait le *Cantique suisse*, dans le tonnerre des grandes orgues de Saint-Pierre déchaînées par le maître organiste Barblan.

Dès onze heures les banquets populaires se peuplèrent. Il y en avait partout, à tous les carrefours, sur toutes les promenades, à la Treille, au Molard, à Longemalle, à Saint-Antoine, aux Bastions, à Cornavin, à Rive, à Saint-Jean, au boulevard Georges-Favon, à Plainpalais, à la Terrassière, aux Cropettes, à Champel, à Lancy, à Carouge et dans bien d'autres lieux, tant en ville qu'à la campagne, sans oublier la place Saint-Gervais, où comptait saucissonner Cabriol. Chacun de ces banquets était présidé par une personnalité genevoise et s'enorgueillissait de la présence de conseillers fédéraux ou nationaux et de délégués confédérés, répartis aussi équitablement que possible entre les divers quartiers. M. Motta était au Petit-Saconnex, M. Schulthess à Carouge, M. Forrer au Molard, M. Müller à Plainpalais, M. Calonder aux Eaux-Vives, M. Decoppet aux Pâquis. Le banquet de la Treille possédait M. Hoffmann.

Sous les marronniers séculaires de la vieille promenade genevoise et devant les pierres médiévales de la tour Baudet, deux mille convives avaient pris place sur des bancs de bois, le long de tables rustiques couvertes de nappes en papier, et déballaient démocratiquement leurs provisions. Dans le flottement ensoleillé des drapeaux et le gai tintamarre d'une musique militaire, les verres tintaient, les assiettes carillonnaient, les bouchons sautaient, les rires fusaient,

les santés se portaient et les refrains patriotiques jaillissaient de toutes parts. Les corsages clairs des dames se mariaient aux vestons endimanchés des bourgeois. Des jeunes filles s'excitaient. Des jeunes gens s'échauffaient. Des enfants se poursuivaient entre les tables. Pavoisée et fleurie, une tribune, adossée à la terrasse de l'Hôtel de Ville, attendait des orateurs. Toute une travée de l'immense décor pantagruélique et feuillu était occupée par la corporation lucernoise du Safran, flambante dans ses mirifiques costumes. Ailleurs, c'étaient les étudiants de la Société romande de Belles-Lettres, verveux et bruyants, la casquette verte sur le front, groupés autour de leur doyen et ruban d'honneur, le célèbre Philippe Godet, de Neuchâtel. Présidée par M. Albert Dunant, ancien conseiller d'État, et servie par les soins de l'Hôtel de Ville, la table d'honneur offrait à l'admiration des banqueteurs, en même temps que la tête étroite d'Hoffmann, point de mire de tous les regards, celles non moins officielles de Fazy, président du Conseil d'État, de Schatzmann, chancelier de la Confédération, du colonel Audéoud, commandant le Ier corps d'armée, du colonel Bornand, commandant la 1re division, d'Alphonse Dunant, ministre de Suisse à Buenos-Aires, ainsi qu'un certain nombre d'invités de marque, parmi lesquels figuraient M. Tallatin et sa fille. On y voyait rayonner aussi M. Berthold von Giessbach, qui, à la compagnie de ses Bernois, affectés au banquet du Petit-Saconnex, avait préféré celle de sa jolie voisine de Saint-Pierre.

Non loin de la table d'honneur se trouvait celle qu'occupait M. Simon de Sergy avec ses cousins Pictet, son oncle Mallet et toute une aristocratique société. Là régnaient la bombance et le faste. De paniers abondamment approvisionnés et préalablement apportés par une peu démocratique valetaille surgissaient des pâtés, des terrines, des chauds-froids, des bouteilles de bourgogne et de champagne qui faisaient une victorieuse concurrence à la pitance officielle. Mais de cette somptueuse provende M. de Sergy jouissait peu. Il paraissait beaucoup plus préoccupé par ce qui se passait à la table d'honneur et spécialement du côté de Mlle Tallatin et de ce bel officier bernois en uniforme de 1814, qu'il avait vu cavalcader la veille dans le cortège et adresser un si beau salut à la terrasse de la rue des Granges. Il connaissait son nom, pour l'avoir entendu prononcer de la bouche purpurine de Mlle Clermonde, et il savait qu'il était l'hôte de M. Pyrame Tallatin. Mais qui était-il au juste et quels pouvaient être ses projets sur la jeune fille? Il apercevait celle-ci par-dessus l'épaule du président Hoffmann, toute souriante sous ses bandeaux blonds et son chapeau en paille de riz, entre les favoris blanchissants de son père et les torsades d'argent du brillant capi-

taine. Animée et rose, elle causait avec entrain avec le Bernois. Celui-ci, le torse incliné, le sourire paradeur sous la moustache coupée court, déployait ses grâces avec une raideur souple, selon les derniers rites du chic importé d'outre-Rhin. Très inquiet, le jeune Genevois se demandait ce qu'ils pouvaient se dire. Une étrange appréhension angoissa son âme.

Bien avant la fin du repas, avant même les premières fumées des cigares et des pipes, les discours commencèrent. Après le speech de bienvenue du président de banquet, une ovation formidable salua l'apparition à la tribune du président de la Confédération, M. Hoffmann. Il était déjà populaire. En un jour, par sa belle allure dans le cortège, puis par le superbe discours qu'il avait prononcé la veille au soir au dîner officiel de la Salle communale de Plainpalais, il avait conquis les Genevois. On aimait sa simplicité distinguée, la finesse de ses traits allongés, l'intelligence de son œil, l'élégance un peu lasse de ses mouvements, l'abondante blancheur de sa moustache frisée. Il parlait d'une voix claire un français lent, très étudié, mais très correct, timbré d'un accent germanique assez marqué, mais ne rappelant en rien la lourdeur pâteuse du suisse allemand, se rapprochant plutôt des intonations nettes et corsées de l'allemand du nord. Quelle différence, dans l'attitude, dans l'élocution, en tout, avec la plupart des autres Suisses allemands, avec la bonhomie d'un papa Forrer, le renfrognement d'un Müller, le matérialisme d'un Schulthess ! Hoffmann avait de l'idéal dans l'esprit, et cet idéal transparaissait sur son visage.

Chers Confédérés,

L'admiration que nous inspirent les actes glorieux de nos aïeux nous fait d'habitude tourner nos regards vers les cantons primitifs, ces rives sacrées du lac des Waldstätten, la prairie du Grütli, la plate-forme de Tell, que nous nommons à bon droit le berceau de la liberté. Mais ce même amour de la liberté, nous le retrouvons ici, dans cette Genève, qui, au cours des temps, a su se défendre victorieusement contre la convoitise de ses voisins, la Savoie, la Bourgogne, la France.

Le ton était pénétré, le geste éloquent. Hoffmann flattait Genève et les Genevois étaient ravis.

Évoquant en un raccourci brillant les fastes de la petite République, l'orateur saluait l'héroïsme des luttes d'autrefois et le sang des martyrs de la liberté. Puis il montrait Genève, berceau de la Réforme, répandant dans le monde le flot fécond des idées dont était sorti l'État moderne. Il la peignait ensuite dans la gloire de sa restauration, après quinze ans d'une douloureuse servitude, se donnant

enfin à la Suisse, auréolée de son passé et du prestige de sa culture.

Confédérés, poursuivait alors le président de la Confédération, ce qui, dans les cent dernières années, a marqué le plus fortement la Suisse de son empreinte, c'est l'union de la culture latine et de la culture germanique. L'influence de Genève fut ici particulièrement grande. Et la rivalité même des deux civilisations a été pour notre pays une source bénie de prospérité. Sans doute, il arrive qu'il y ait des frottements, des différends, des malentendus. Mais tout homme d'État digne de ce nom, tout patriote sincère s'applique à prévenir ces conflits. Il voit dans la conciliation des deux mentalités, des deux civilisations le gage d'incessants progrès. Il ne ménage aucun effort pour resserrer toujours plus les liens entre les deux parties de la Suisse, entre Latins et Germains, et pour faire porter à cette heureuse union tous ses fruits. Nous parlons allemand, nous parlons français, nous parlons italien, mais nous pensons suisse, et nous travaillons tous ensemble et dans une foi commune à l'élargissement du droit humain.

Et dans une magnifique péroraison Hoffmann s'écriait :

Oui, chers confédérés, Suisses nous sommes, dans la diversité de nos cantons et de notre double culture, Suisses nous resterons, fraternellement unis pour l'éternité. Rien ne pourra jamais dénouer notre beau lien confédéral. Et si nous célébrons particulièrement Genève aujourd'hui, c'est que nous reconnaissons dans les vertus qui ont fait sa grandeur celles mêmes qui ont été le fondement et doivent constituer la clef de voûte de notre patrie. Certes, les temps sont calmes ; aucun nuage ne trouble l'horizon ; tout est à la paix et à la prospérité ; l'avenir se présente à nous sous les couleurs les plus sereines. Mais si jamais les charges que nous impose la situation internationale devaient nous paraître lourdes, nous saurons nous souvenir fièrement de ce que fit Genève dans le passé et qui lui permit de dire : J'ai sacrifié ma parure à mon honneur !

Vive Genève ! Vive la Confédération !

D'immenses acclamations roulèrent comme une tempête. Tout le monde était debout, les mains claquantes, les gosiers retentissants. On levait des verres, on agitait des chapeaux, on s'embrassait. Albert Dunant, Audéoud, Boveyron, jusqu'à Fazy, tout béquillant, recevaient l'orateur à sa descente de tribune et le félicitaient. « Vive Hoffmann ! Vive Hoffmann ! Vive Genève ! Vive la Confédération ! » M. Pyrame Tallatin et M. Berthold von Giessbach tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et Mlle Clermonde, toute vibrante, mit sa petite main dans la forte paume du Bernois. Deux mille voix entonnèrent l'*Hymne national*.

Simon de Sergy profita de ce moment d'enthousiasme pour s'ap-

procher de la table d'honneur, une coupe de champagne à la main. Contournant le groupe des autorités, il gagna le côté où se trouvaient placés les Tallatin pour venir trinquer avec eux.

— A votre santé, cher monsieur Tallatin !

— A la Suisse, mon cher garçon ! répondit le vieux Genevois dont les favoris tremblaient encore d'émotion.

Avant de porter son verre à ses lèvres, le jeune homme se tourna vers Mlle Tallatin :

— A ta santé, Clermonde ! balbutia-t-il.

— A ta santé, mon cher Simon !...

Ils choquèrent leurs coupes. La jeune fille était frémissante et joyeuse.

— Que c'est beau, fit-elle, cette fête sous les arbres... ce repas en commun, ces chants, ces drapeaux... Le président Hoffmann a été magnifique !...

Elle parlait, elle égrenait de jolies phrases rapides, tournée vers lui, s'adressant à lui, ses grands yeux noirs posés sur les siens. Il se sentit aussitôt rasséréné. Sans doute son animation étrange de tout à l'heure était-elle due à l'exaltation générale, à la ferveur patriotique qui enivrait tous les cœurs.

— Oui, dit-il en lui prenant la main, ces vieux murs de Genève. ces marronniers de la Treille... ces bannières qui flottent... Quel beau pays que le nôtre !...

M. Tallatin présenta l'un à l'autre M. de Sergy et M. de Giessbach. Les deux jeunes hommes trinquèrent.

— Monsieur, dit M. de Giessbach, je suis tout à fait charmé de Genève et des Genevois. Votre réception a été admirable.

— Monsieur, dit M. de Sergy, nous sommes fiers d'être Suisses, et si notre accueil est enthousiaste, veuillez n'y voir que l'expansion naturelle de notre cœur qui bat à l'unisson du vôtre.

Sur quoi M. Tallatin invita M. de Sergy à s'asseoir auprès d'eux pour entendre la suite des discours. Ceux-ci furent nombreux et enflammés. Ratatiné, tordu, asymétrique, Fazy fit hisser à la tribune par quelques bras secourables son petit corps de gnome. Puis ce fut le tour du chancelier Schatzmann. Hirter et Boveyron parlèrent. Les étudiants réclamèrent ensuite à grand bruit leur ancien, Philippe Godet, qui s'exécuta, très helvétiquement, selon sa coutume, et très spirituellement, comme toujours. De frénétiques applaudissements saluaient les discours, entre lesquels la musique militaire faisait entendre des airs du pays que l'assistance électrisée accompagnait en chœur.

A deux heures, les autorités se levèrent et quittèrent le banquet

pour se rendre à la représentation de la *Fête de Juin*. Des voitures les attendaient devant l'Hôtel de Ville. Celle de M. Tallatin stationnait au coin de la rue des Granges, derrière la porte de la Treille. Mlle Tallatin, l'ombrelle ouverte, y monta avec son père et les deux jeunes gens. Par le Bourg-de-Four, la rue Verdaine et le Grand Quai, ils furent bientôt sur le pont du Mont-Blanc, devant le paysage éblouissant de la rade. Quai du Léman, la foule était si dense qu'ils durent faire à pied le reste du trajet, la police ne laissant passer que les voitures officielles. Énorme, monstrueux, semblable à un gigantesque garage de dirigeable, le Théâtre du Centenaire présentait à l'extrémité du quai, sur le terrain du parc de Mon Repos, sa masse cylindrique et jaune, épinglée de mâts décoratifs aux couleurs fédérales.

Les abords des rampes d'accès étaient noirs de monde. Clermonde et M. de Sergy se séparèrent alors de M. Tallatin et de M. de Giessbach pour gagner par le parc les entrées réservées aux figurants et artistes. Les deux hommes, leur carte d'invitation à la main, se mêlèrent à la cohue qui assiégeait les portes.

Soudain, dans un remous, M. de Giessbach heurta un peu rudement un personnage bizarre qui tentait de se pousser auprès de lui. L'homme était vêtu d'une redingote crasseuse sous un faux col élimé. Une barbe sale et rare encadrait un facies rongé de scrofule, où s'émaciait un nez crochu et que trouaient deux prunelles asiatiques et luisantes. Dans le choc, l'individu avait laissé choir un livre. Un grognement aigre, qui était peut-être une injure, sortit de ses lèvres, tandis que son œil furieux se portait sur celui qui l'avait bousculé. Le Bernois tenait déjà le poing prêt. Les gens s'écartaient. L'homme alors, devenu aussitôt humble et souple, se baissa lentement pour ramasser son livre. M. de Giessbach put en lire le titre : DAS KAPITAL, von KARL MARX. Relevé, l'étrange personnage glissa sur l'officier un regard fuyant et chargé de haine, puis il disparut dans la foule.

— Quelle engeance !... fit M. Tallatin. Genève est infestée de ces Russes. Il y en a un quartier plein, à Plainpalais, qu'on appelle même la petite Russie.

— Et tous révolutionnaires, sans doute, tous nihilistes... Pouah ! fit le Bernois avec dégoût.

— Et notre département de Justice et Police qui ne prend aucune mesure !... Je sais bien que la Suisse est terre d'asile... Mais cela ne fait rien... Vous devriez bien dire à Berne qu'on nous expulse tout ça !

Ils parvinrent enfin à entrer et gagnèrent leurs places. Ils se trou-

vaient à quelques rangs derrière Hoffmann et le Conseil fédéral. L'ouverture venait de commencer, et la tignasse ébouriffée de Jaques-Dalcroze s'agitait avec son bâton devant le proscénium vide et les rideaux tirés des entre-colonnements.

Gorgée de ses milliers de spectateurs, l'énorme salle faisait face, par-dessus le gouffre sonore de l'orchestre, à une scène immense, coupée de portiques et frangée de gradins, propre au développement des cortèges et des danses, où allaient évoluer quinze cents acteurs, figurants, choristes et rythmiciens. Pour la mise sur pied de ce formidable festival et l'organisation de ces masses exécutantes, on avait fait venir de Paris le spécialiste des grands spectacles d'art, l'acteur Gémier, directeur du Théâtre Antoine. Seize sociétés de chant, huit sociétés de gymnastique, deux sociétés militaires, une société littéraire, des écoles rythmiques de jeunes filles, de jeunes gens et d'enfants, deux musiques d'harmonie, une fanfare, un orchestre unissaient et combinaient leurs gestes, leurs voix, leurs timbres dans ce grandiose ensemble. De nombreuses personnalités de la société genevoise avaient tenu à y figurer ou à y remplir des rôles. Certains personnages historiques même, comme le colonel Micheli de Châteauvieux, étaient représentés par un de leurs descendants. C'était vraiment Genève qui s'offrait en spectacle à elle-même et à la Suisse.

Narratifs et visionnaires, le veilleur et le sonneur de Saint-Pierre, postés sur une des tours de la cathédrale, dont, le rideau ouvert, on voyait blanchir la galerie de balustres, évoquaient ensemble le passé de Genève, pendant qu'au loin les sentinelles françaises échangeaient leurs appels dans la nuit. Tour à tour émergeaient des ténèbres des groupes représentatifs, dont des rythmiciennes mimaient, au proscénium, l'histoire et la signification. C'étaient les Helvètes, César et ses Romains, les Burgondes, l'évêque Adhémar Fabri, promulguant les franchises. Venaient ensuite les Huguenots et les héros de l'indépendance genevoise, les Bonivard, les Berthelier, les Besançon Hugues. Puis c'était la Réforme, c'était l'Escalade, c'était Jean-Jacques, sa fleur à la main. Et la Révolution se déchaînait, avec ses égaliseurs, ses clubs, ses bonnets phrygiens, tandis que, moderne César répondant à travers les siècles au César romain, se silhouettait dans la tourmente le général Bonaparte, qui allait replonger la cité sous une nouvelle tyrannie. Mais au loin retentissaient les canons de Bubna, l'idole était déchue, les sentinelles françaises disparaissaient, la longue nuit était finie : le veilleur et le sonneur de Saint-Pierre pouvaient enfin saluer l'aurore de la liberté.

Les actes suivants mettaient en scène, à grand déploiement de danses, de chants, d'effets de foules et de coruscations de costumes,

les principaux moments historiques de la restauration genevoise. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, marquée de sa fontaine, dans le grouillement du populaire, traversé parfois par le sillonnement d'une patrouille autrichienne, les syndics et conseillers habillés de noir, en jabot et bicorne, escortés d'huissiers en manteau rouge et jaune, donnaient lecture de la proclamation du gouvernement provisoire. Puis c'était, au matin du 1er juin, le bastion Saint-Antoine. Sous les arbres au feuillage neuf, dans l'air pur et léger du printemps, une foule alerte et bariolée manifestait sa joie. Des jeunes gens, des jeunes filles dansaient; des vieillards risquaient leur entrechat. Au son des fifres, une entrée d'enfants se développait, petits mamelouks en rouge et vert, petits lanciers en bleu et blanc coiffés de casques dorés. Des élégants se mêlaient à la liesse publique, et parmi eux M. de Sergy, engoncé dans sa cravate écrouélique et faisant tournoyer sa canne de muscadin.

De Sa Majesté l'Empereur
Je ne suis plus garde d'honneur :
    C'est ce qui me désole ;
Mais j'aurai l'honneur de garder
Nos syndics et nos conseillers :
    C'est ce qui me console !

Et l'on voyait alors s'avancer, au milieu d'un groupe de Merveilleuses, Mlle Clermonde Tallatin, délicieusement habillée, en robe de cachemire crème, presque sans taille, les manches courtes bouffantes, un châle amarante maintenu par les bras au-dessus des reins, tandis qu'une ombrelle de faille, de même nuance que le châle, ombrageait son chapeau Gainsborough. Sur quoi, la jambe en rond, les élégants rejoignaient les élégantes, et une promenade par couples se déroulait comme dans les estampes anciennes.

M. Berthold von Giessbach ne quittait pas des yeux Mlle Clermonde Tallatin.

— Elle est ravissante! ne put-il s'empêcher de dire en se penchant vers M. Tallatin.

Celui-ci répondit par un petit gloussement de vanité paternelle satisfaite.

Mais soudain le canon tonnait, le gros bourdon de Saint-Pierre sonnait, des commandements retentissaient, les tambours roulaient, et les troupes de la garde genevoise envahissaient la scène, grenadiers en culottes blanches, chargés de leurs énormes bonnets, voltigeurs aux shakos évasés, sapeurs aux tabliers de peau, et les pantalons canari des gendarmes, les bicornes, les plastrons, les cuivres de la

Musique Rouge. Les troupes se rangeaient, présentaient les armes, et, au milieu de l'enthousiasme général, le colonel Micheli de Châteauvieux, après une harangue enflammée, leur remettait leurs drapeaux, que leurs porteurs venaient ensuite incliner solennellement, par-dessus l'orchestre, devant les autorités fédérales. « Au Port Noir ! au Port Noir ! » criait la foule sur la scène. Le cortège des soldats et des citoyens se mettait en marche. La toile de fond se levait alors, et le plein air naturel du lac apparaissait dans toute sa splendeur, azuré, diamanté, étincelant, avec la courbe verte des coteaux sur l'autre rive et la frise blanche des montagnes. Le coup d'œil était surprenant. Et pendant que les troupes genevoises et la foule, massées sur la scène, attendaient, tous les visages tournés vers le lac, on voyait s'avancer sur l'eau une immense barque pavoisée, chargée des troupes suisses de Fribourg et de Soleure. « Les Suisses ! les Suisses ! » Les grandes voiles latines se gonflaient triangulairement sous la brise. « Les Suisses ! » Du théâtre à la barque, du rivage au lac, les chants et les chœurs, les chœurs et les cœurs se répondaient, tandis que la nef s'approchait. Elle accostait. Les Fribourgeois entonnaient le *Ranz des vaches*. Entouré de son état-major, le colonel Girard, qui les commandait, s'apprêtait à descendre à terre. Le bicorne levé, le colonel Micheli de Châteauvieux s'avançait à sa rencontre. Sur la passerelle les deux hommes s'étreignaient, le Genevois et le Fribourgeois, le vieux Suisse et le nouveau Suisse, au milieu des salves d'artillerie, du fracas des tambours, des sonneries de cloches et des drapeaux à la croix blanche brandis de toutes parts.

Électrisée, la salle s'était levée et joignait ses hourras à ceux de la scène. Ou plutôt il n'y avait plus ni scène, ni salle, mais un peuple entier qui acclamait la patrie. Très ému, Hoffmann avait tiré de sa poche son mouchoir présidentiel et le portait à ses yeux.

Le rideau tombé sur cette apothéose finale, une grande animation se fit dans les coulisses et dépendances du théâtre, tandis que le tumulte continuait dans la salle. Le parascénium, les vestiaires, les bosquets du parc, les buffets et pavillons de thé retentissaient des éclats joyeux des acteurs. C'était le succès, c'était le triomphe. Le festival allait aux nues. On se cong atulait. Le veilleur de Saint-Pierre dansait une gigue avec le sonneur, les Helvètes embrassaient les Burgondes, César tombait dans les bras de Napoléon et le colonel Micheli de Châteauvieux étreignait à nouveau sur son cœur le colonel Girard. Gémier était entouré, félicité, remercié. Et pendant que, dans la salle, le compositeur de la partition, le maître Jaques-Dalcroze, recevait, de son pupitre, l'ovation délirante des spectateurs,

du côté des artistes les auteurs du livret, Daniel Baud-Bovy et Albert Malchs, se voyaient glorieusement portés sur le pavois par l'armée de leurs interprètes.

Tout étourdi par cette formidable explosion patriotique, Simon de Sergy se mit à la recherche de Clermonde. Il la trouva devant un des vestiaires de dames, toujours costumée et les yeux pleins d'une douce ivresse.

— Était-ce assez magnifique! s'écria le jeune homme. Tout a merveilleusement marché. Pas un accroc. Et quel temps pour l'arrivée de la barque!...

— Oui, fit Mlle Tallatin, on ne pouvait mieux réussir.

— Et cette salle bondée, enthousiaste!... Le président Hoffmann a pleuré... Tu l'as vu?...

— Le président Hoffmann?...

— Comment, tu ne l'as pas vu?... Il a tiré trois fois son mouchoir : la première fois quand les drapeaux se sont inclinés devant lui, puis quand la barque des Suisses est apparue sur le lac, et la troisième fois lorsque les deux colonels se sont embrassés... Tu ne l'as pas vu?... Qui regardais-tu donc?...

La jeune fille rougit, puis répondit :

— Je regardais papa.

Simon de Sergy, encore tout ému, lui prit la main, et d'une voix qui s'altérait il murmura :

— Clermonde, laisserons-nous passer ce beau jour sans nous être fait don de quelques paroles de bonheur?

— Que veux-tu dire? demanda-t-elle, les paupières battantes.

Il reprit plus fervemment, comme animé soudain d'une singulière ardeur :

— Il y a longtemps que je t'aime, tu le sais. Si je pouvais emporter aujourd'hui l'assurance que mon amour ne t'est pas indifférent!... Clermonde, tu es toute ma vie, je m'en aperçois chaque jour davantage. Je nourris le grand espoir que tu voudras bien être la compagne de mon existence. Quand nous étions enfants, te souviens-tu, nous nous étions promis d'être l'un à l'autre. Cette promesse, le moment n'est-il pas venu de la réaliser? Je te le demande, Clermonde, ne crois-tu pas que nous pourrions aujourd'hui même, dans la joie et l'émotion de cette fête, décider de notre destin? Quel bel anniversaire ce serait pour nous pour plus tard!... Clermonde, ma chère Clermonde, mon bonheur est entre tes mains...

Et comme la jeune fille demeurait immobile, les yeux bizarres, la gorge contractée, il ajouta presque humblement, repris par son angoisse du matin :

— Si tu ne veux pas me répondre tout de suite oui, laisse-moi du moins espérer que tu ne dis pas non.

Elle fit un effort pour parler ; son ombrelle amarante trembla ; elle balbutia d'une voix blanche :

— Je ne peux pas te répondre, Simon... Tout ce dont je puis t'assurer, c'est que je t'aime beaucoup.

— Ne me dis pas que tu m'aimes beaucoup, dis-moi seulement que tu m'aimes... que tu m'aimes un peu.

— Je ne peux pas... je ne peux pas... pas encore...

— Quand?

— Je ne sais pas.

Un flot de visiteurs débordait dans le parc. Parents et amis venaient voir et féliciter les acteurs. Des exclamations joyeuses partaient et se croisaient de tous côtés. On entendait sauter des bouchons de champagne sous les tentes.

Comme délivrée, Clermonde s'écria soudain :

— Ah ! voici papa !...

M. Pyrame Tallatin s'approchait, les favoris épanouis. Il était en compagnie de Berthold von Giessbach.

— Bravo ! fillette, bravo !... Je n'aurais jamais cru que tu fusses si épatante de loin.

— Tous mes compliments, mademoiselle, vous étiez la plus belle de toutes ! fit le Bernois.

*
* *

Hoffmann était reparti le lendemain pour Berne enchanté de son voyage et de l'excellent état d'esprit où il avait trouvé les Genevois. Tout aussi satisfait que lui, mais moins pressé de regagner la ville fédérale, M. Berthold von Giessbach avait prolongé son séjour dans la cité de Calvin et de Mlle Clermonde. Et quelques jours plus tard un grand dîner avait lieu en son honneur à l'hôtel Tallatin.

Une trentaine de couverts disposaient leur vaisselle cossue et leur abondante cristallerie autour du chemin de table de la belle salle à manger de M. Pyrame Tallatin, dont les hautes fenêtres à meneaux serrés donnaient sur les lauriers de la terrasse. Deux maîtres d'hôtel et deux bonnes, dont la femme de chambre Bertha, assuraient le service.

En robe de liberty rose recouverte de mousseline de soie blanche, Mlle Clermonde Tallatin, qui remplissait l'office de maîtresse de maison, avait à sa droite M. Gustave Ador, conseiller national, et à sa gauche M. Berthold von Giessbach. En face d'elle, son père se trouvait protocolairement assis entre les deux dames les plus distinguées

de la tablée, l'une corpulente et flasque, l'autre maigre et tendineuse, toutes deux scintillantes comme des châsses. Parmi les convives figuraient M. le pasteur Gampert, qui avait prêché à Saint-Pierre, le dimanche du culte officiel ; M. le pasteur Baulacre, le pasteur de la famille, qui avait eu l'honneur de faire l'instruction religieuse de Mlle Tallatin, onctueux personnage à la barbe de diacre, aux lourdes paupières adipeuses tombant papelardement sur un long nez boursouflé à la Farel ; M. le professeur Bernard Bouvier, à la forte moustache didactique, aux beaux yeux glauques, l'un mobile, l'autre fixe, au front ennuagé de pensers supérieurs. Le *Journal de Genève*, organe de l'aristocratie, de la banque et du consistoire, était représenté par son directeur, M. Georges Wagnière, dont la face caoutchoutée se tendait de distinction sous un regard brumeux, voilé, diplomatique, et par son rédacteur en chef, M. Albert Bonnard, dont la belle grosse tête ronde portait d'épaisses moustaches blanches striées de jaune que de légères pattes chamois accrochaient à un crâne enthousiaste et lumineux. Une troisième illustration du *Journal de Genève* brillait d'un éclat non moindre à la table de M. Tallatin, en la personne de M. Paul Seippel, professeur de langue et littérature françaises au Polytechnicum de Zurich. C'était le critique attitré de la feuille, où il exerçait un sacerdoce à la fois littéraire, dogmatique et moral reconnu de tous et d'où il régentait les lettres romandes avec un exclusivisme jaloux et une âpre intolérance. Au nombre des invités se trouvaient encore MM. Jaques-Dalcroze et Baud-Bovy, les triomphateurs de la *Fête de Juin*, le musicien avec son masque de mandarin, ses pommettes saillantes, sa barbiche soyeuse et ses petits yeux de jade sous des sourcils bridés, le poète avec son tour de barbe romantique, son genre artiste, sa minceur découplée et sportive. Tourmenté, nerveux, déprimé, Simon de Sergy, présent également au dîner, ne cessait de dévorer de regards éperdus le radieux visage de Mlle Clermonde, oubliant de manger, ne parlant pas et n'écoutant guère les propos pourtant dignes d'intérêt qui s'échangeaient autour de lui.

La truite sauce genevoise était à peine servie que la conversation digne et posée, comme il convenait dans ce milieu, devenait déjà générale. Elle portait naturellement sur les fêtes qui venaient de se clore. Du haut de sa belle barbe blanche taillée à la Henri IV, M. le conseiller national Ador exprimait, au milieu de la mastication déférente des dîneurs, sa profonde satisfaction du succès de ces journées inoubliables.

— Je retournerai à Berne la tête plus haute, disait-il.

C'était l'homme politique de droite le plus considérable de Genève

et ses concitoyens l'avaient élu déjà un nombre incalculable de fois aux fonctions publiques, tant cantonales que fédérales.

— Notre petit canton, déclarait-il, s'est montré digne des plus grands, et, je le dis fièrement, je ne crois pas que dans aucune autre ville de notre pays, non, pas même à Zurich ou à Bâle, on eût pu réussir une manifestation aussi grandiose et dans un esprit plus patriotique.

— C'est juste, accorda M. de Giessbach ; à Berne, on n'aurait pas fait mieux.

— Je rentrerai, moi aussi, le front plus glorieux à Zurich, dit à son tour le professeur Seippel.

Et le pasteur Baulacre assura, en reprenant du poisson :

— Grâce à Dieu, dont nous ne saurions trop bénir les bienfaits, notre chère patrie a consolidé par un nouveau clou d'or l'arche de l'alliance.

— Oui, dit Gustave Ador, et à ce propos je ne puis assez me féliciter... nous ne pouvons assez nous féliciter tous de ce que ce point de vue ait été généralement compris et qu'il ait été mis en lumière par la plupart des orateurs. Depuis M. Hoffmann jusqu'à... disons, pour n'offenser personne, jusqu'au plus modeste de nos maires de village, tous ont fait ressortir en termes éloquents ou touchants cette grande idée nationale de l'indissolubilité du lien fédéral. Avez-vous remarqué combien ce thème des trois races unies en une seule nation revenait fréquemment dans les discours? Pour peu que vous ayez entendu ou lu une douzaine de ces morceaux oratoires, vous avez dû en être frappés comme moi. Quel beau témoignage de concorde ! Quelle unanimité de pensée et de sentiment ! Et ce qu'il y avait de plus impressionnant, c'est que ces trois races... nos trois races... se trouvaient représentées dans nos murs non seulement par un nombre imposant de citoyens, mais encore par leurs personnalités les plus éminentes. Ne peut-on pas considérer, en effet, comme le représentant type de notre solide race allemande cet admirable Arthur Hoffmann, dont j'ai eu, pour ma part, à apprécier si souvent, à Berne, le clair bon sens, la sagesse politique et le haut patriotisme? Et quel brillant spécimen de la race italienne que ce séduisant Giuseppe Motta, cet esprit fin, cultivé, souple, délié...

— Un peu trop ultramontain, toutefois, insinua le pasteur Baulacre, un peu trop inféodé à l'Église romaine.

— Quant à la race française, continuait le conseiller national Ador, quant à notre bonne race suisse française, que nous préférons, à juste titre, appeler romande, il ne m'appartient pas, au milieu de tant de ses plus distingués représentants, de désigner...

Une protestation générale l'interrompit :

— Vous !... vous !... vous !... se récriait-on de tous les côtés de la table.

— Vous, mon cher grand ami, vous sans contredit ! proclamait M. Tallatin. Outre que vous êtes indiscutablement l'homme le plus en vue de la Suisse romande, c'est vous qui avez été délégué pour recevoir à Nyon nos Confédérés. Ne fût-ce qu'à ce titre, c'est bien vous qui nous représentiez.

Du geste, du gosier, de la barbe, le conseiller national Ador se livrait à de modestes dénégations.

Mais quatre superbes canards faisaient leur entrée, dodus, dorés, luisants sur leur couche d'olives. Un instant suspendue par cet intermède appétissant, la conversation ne tardait pas à reprendre au milieu des coups de fourchettes.

— Sans doute, consentait Gustave Ador, sans doute... mais enfin... Voyons... n'y a-t-il pas au Conseil fédéral un... un représentant de la Suisse romande?...

— Decoppet, dit Albert Bonnard.

— Decoppet, c'est bien ça. Et... je crois m'être aperçu qu'il était présent aux fêtes du Centenaire?...

— Il y était.

— Eh bien, mais... le voilà !... C'est un radical, mais ça ne fait rien... C'est à lui que revient l'honneur d'être notre représentant, notre représentant attitré... Hoffmann, Motta et Decoppet, les voilà bien, les trois Suisses !

La voix savamment timbrée de M. Bernard Bouvier s'éleva :

— Pardon, cher monsieur, les trois Suisses... Ce mot « Suisse », dans l'expression que vous employez, le faites-vous du féminin ou du masculin?

Un peu interloqué par cette question, le conseiller national répondit :

— Mais du féminin... Les trois Suisses : la Suisse allemande, la Suisse italienne et la Suisse romande, dont les trois personnalités que nous venons de nommer sont à l'heure qu'il est les plus éminents représentants ; les trois Suisses, qui n'en font qu'une.

— Comme la Trinité, murmura le pasteur Baulacre qui savourait une aile de canard.

— Qui n'en font qu'une ! s'exalta alors M. Paul Seippel, qui était l'auteur d'un gros livre intitulé *les Deux Frances*, écrit peu après l'affaire Dreyfus, où il montrait la France éternellement déchirée en deux factions hostiles, irréductibles, dressées l'une contre l'autre à travers les siècles comme des ennemies, sans cesse prêtes à en venir aux mains et à déchaîner la guerre civile.

Et il se lançait déjà dans un dithyrambe bien senti à la gloire de l'unité du sentiment national suisse, quand Ador s'écria :

— Quelle idée!... Mais oui... La suggestion de M. le professeur Bernard Bouvier est des plus heureuses!... Faisons nos trois Suisses du masculin... L'image en devient plus belle encore et, ma foi, bien plus saisissante... Les trois Suisses!... Semblables aux trois Suisses de 1291 qui scellèrent le pacte de notre indépendance sur les bords du lac des Quatre-Cantons, nos trois conseillers fédéraux sont venus renouveler cette alliance sur la rive de notre lac. Mais tandis qu'autrefois ce n'étaient que trois pauvres vallées qui s'unissaient pour cet acte solennel, aujourd'hui ce sont trois grandes régions florissantes, vingt-deux cantons populeux, riches et d'une civilisation avancée qu'on a vu témoigner que ce qu'ont fait nos pères, les humbles bergers d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, a été bien fait, que leur œuvre est toujours là, debout, incomparablement accrue, plus robuste que jamais. Et c'est un nouveau serment du Grütli qui a été prêté ces jours-ci à Genève, sous les arcs de triomphe de nos rues, devant les ondes bleues de notre lac, dans l'allégresse de nos banquets populaires et aux accents enivrants de votre merveilleuse *Fête de Juin*, mon cher Jaques-Dalcroze, mon cher Baud-Bovy!...

Une approbation unanime salua ces paroles.

— Magnifique idée, éjaculait Wagnière, et dont je me promets de m'inspirer pour un prochain éditorial du *Journal de Genève*.

Les aspics, les parfaits de foies, les timbales de queues d'écrevisses étaient sur la table. Une douce béatitude s'emparait des convives, tandis que coulaient les vins de Cologny, de Lavaux, de Neuchâtel et du Valais. La conversation se dispersait sur des sujets divers, d'agréments variés. M. Bernard Bouvier faisait montre d'esprit, M. de Giessbach, que la femme de chambre Bertha, qui était de Zurich, couvait, tout en faisant son service, de regards fascinés, contait à Mlle Tallatin des histoires bernoises.

Comment, à la suite de quelle circonstance, par quel enchaînement imprévu ou par quelle saute bizarre des propos échangés quelqu'un eut-il la pensée saugrenue de franchir d'un bond les frontières fortunées de la petite Suisse, pour aller promener un pied vagabond du côté des confins les plus éloignés d'un grand empire voisin? On entendit inopinément demander :

— Et cette affaire d'Autriche, qu'est-ce que ça devient?... L'instruction avance-t-elle?... Sait-on si les assassins avaient des complicités en Serbie?...

Ces questions s'adressaient à M. Albert Bonnard, qui avait au *Journal de Genève* la spécialité de la politique étrangère.

— Ma foi, répondit celui-ci, je n'ai pas de renseignements bien nouveaux. L'affaire me paraît suivre un cours normal. Il ne semble pas qu'il y ait jusqu'ici grand péril de voir se troubler sérieusement les rapports austro-serbes, malgré la spéciale malveillance dont l'administration autrichienne fait habituellement preuve à l'égard de son indocile voisine, qui a le tort de mal se conformer à tous les désirs de Vienne.

— En somme, qu'augurez-vous?

— Rien de grave. On pendra les assassins, on commettra quelques exactions sur les Serbes de Bosnie, et cela n'ira pas plus loin. L'empereur François-Joseph est vieux et pacifique. Tant qu'il vivra, la paix ne semble assurée à l'est, aussi fermement qu'elle est assurée à l'ouest.

— Plaise alors à Dieu que ce bon empereur François-Joseph vive encore longtemps! exprima le pasteur Baulacre, la bouche tout onctueuse de foie gras.

Mais comme cette lointaine affaire paraissait vraiment de peu d'importance, on aborda vite d'autres sujets d'un intérêt plus certain.

De la politique extérieure on passa à la politique intérieure. On dauba sur les radicaux, sur les socialistes. Puis les pasteurs mirent le catholicisme sur la sellette. Les professeurs discutèrent de programmes universitaires. M. Wagnière, qui avait été vice-chancelier de la Confédération et ambitionnait d'entrer dans la diplomatie, épiloguait sur quelque point de protocole.

Partagé entre son désir de plaire et celui de briller, l'un stimulé par les beaux yeux de Mlle Clermonde, l'autre par le souci de maintenir l'honneur de la Suisse allemande devant les Genevois, M. de Giessbach se livrait alternativement aux soins de cette double préoccupation.

Tantôt donc, penché vers sa jolie voisine, il lui glissait :

— Ma fleur favorite est l'edelweiss. Je voudrais bien connaître la vôtre, car si leurs couleurs s'accordaient, j'en tirerais un présage du plus heureux auspice.

Et tantôt, se redressant, il lançait, pour tenir tête à Wagnière, à Seippel ou à Bernard Bouvier :

— Mon ami le colonel Egli me disait l'autre jour...

Mais l'une et l'autre de ces attitudes enchantaient également Mlle Tallatin, dont le plaisir à se voir l'objet des attentions du beau Bernois n'amoindrissait pas l'admiration qu'elle éprouvait à l'entendre discourir avec un brio qui ne se découvrait pas inférieur à celui de ses plus avantageux partenaires.

— Mon ami le colonel Egli, plastronnait-il, me disait qu'à son

avis les plus grands hommes de la Suisse étaient Winkelried, Zwingli et Nicolas de Flue. C'est aussi ce que je pense, mais je mettrais Nicolas de Flue le premier.

— Et Calvin? protestait Seippel.

— Et Rousseau? revendiquait Bouvier.

— Pardon, messieurs, ripostait magnifiquement M. de Giessbach, vous oubliez que vous n'êtes Suisses que depuis cent ans. Ni Calvin, ni Rousseau ne peuvent conséquemment entrer en ligne de compte.

— Et Guillaume Tell? réclamait Wagnière.

— Guillaume Tell n'a jamais existé.

Gustave Ador intervenait de sa voix bronzée :

— Messieurs, si vous le voulez bien, nous nous mettrons d'accord sur le nom du général Dufour. Le général Dufour a tiré l'épée comme Winkelried, mais il ne l'a tirée que pour apaiser la Suisse comme Nicolas de Flue.

Et cette suggestion, ralliant les suffrages, mettait fin au litige.

Sur quoi les entremets répandirent leur crème, le gruyère et le roblochon fleurèrent, les fruits parurent et, les vins suisses ayant épuisé leur vertu, le champagne pétilla.

Sans se lever, M. Pyrame Tallatin porta alors sa coupe à la hauteur de ses favoris et dit avec une simplicité de bon ton :

— Chers amis, nous n'avons pas parmi nous de représentant de la Suisse italienne, mais nous avons le bonheur de posséder ce soir M. Berthold de Giessbach, que nous avons vu défiler dans nos rues à la tête du beau contingent bernois et en qui je me plais à saluer un des plus distingués représentants de cette Suisse allemande que nous chérissons. Offrons-lui le sourire de la Suisse romande dans la cordialité de notre accueil.

Un murmure approbatif courut. Il y eut un léger cliquetis des verres, qui se vidèrent avec un glouglou flatteur.

Quand les coupes furent de nouveau remplies, M. de Giessbach haussa à son tour la sienne devant sa moustache fauve taillée à l'allemande et remercia en ces termes aimables :

— Je suis particulièrement heureux de me trouver au milieu de la société choisie dont mon cher et honorable hôte a bien voulu me réserver la faveur de goûter le charme, à l'issue de ces fêtes éblouissantes. Genève est la perle de la Suisse. Son lac est le plus beau de l'Helvétie. Ses hommes sont les plus cultivés, ses femmes les plus dignes de respectueuse admiration, et, s'il m'était permis de symboliser en l'une d'elles la poésie de la Suisse romande, je lèverais mon verre en hommage à la plus gracieuse, celle qui nous fait aujourd'hui les honneurs de cette table.

Et des abords de sa moustache la coupe de M. Berthold von Giessbach se porta à la rencontre de celle de Mlle Clermonde Tallatin, qui, rougissante, en reçut le choc avec l'émoi d'un tremblement délicieux.

— Le vin et la femme sont la grâce de l'Éternel, psalmodia le pasteur Baulacre en reposant son verre.

On passa au salon pour le café. Dans sa décoration choisie, la pièce était à la fois solennelle et charmante. Elle prenait jour au sud par trois baies, dont celle du milieu ouvrait sur un perron qui, par un double escalier, descendait à la terrasse. Lambrissée de bois verni blanc, avec ses encadrements de portes finement sculptés, elle offrait l'aspect d'un de ces grands salons d'autrefois, où tout, dans la disposition et l'ameublement, se trouve rassemblé non par la manie du collectionneur, mais par une possession et une tradition de famille. Une console de marqueterie rehaussée de cuivres ciselés supportait un buste du syndic Jean-Antoine Tallatin. Deux beaux pastels de Liotard, des portraits d'Huber, des miniatures d'Arlaud et de Petitot enchantaient le regard, tandis que sur le bois de rose des étagères et dans les compartiments des vitrines, s'harmonisaient les émaux, les ivoires, les montres, les boîtes, les tabatières. Le seul meuble qui ne fût pas d'époque, et encore se trouvait-il drapé d'un tissu ancien, était le piano Jacobi, sur lequel le maître Jaques-Dalcroze fit entendre, après s'être fait un peu prier, quelques-unes des meilleures pages de la *Fête de Juin*.

Le soir était admirable et chaud. Par les fenêtres ouvertes montait l'odeur des lauriers et le bruissement de la place Neuve. Quelques fumeurs de cigares avaient déjà envahi le perron, et, le dos à la rampe, jouissaient à la fois dé l'air nocturne, des aromes de leur fumée et du jeu de la musique. D'autres convives descendaient jusque sur la terrasse et allaient s'accouder aux balustres. Sous la clarté des lampadaires, le musée Rath, le théâtre, le conservatoire déployaient leurs architectures autour de la statue du général Dufour et de son geste de paix. La masse sombre des Bastions s'épaississait sur la gauche. Au loin, une mince frange encore rose marquait les dernières pentes du Jura, tandis qu'à la pâle lueur d'un quartier de lune, le flanc noir du Salève se bombait comme une carapace sur les toits de Plainpalais.

— Soirée vraiment divine! fit Berthold von Giessbach en se rapprochant de Mlle Tallatin.

— Genève vous plaît donc? murmura-t-elle, la tête un peu tourbillonnante.

— Beaucoup, surtout parce que vous y êtes.

— C'est un compliment?

— Si vous voulez, mais il est sincère.

Des bouffées de piano arrivaient, qui se mêlaient aux coups de trompes des tramways.

— Alors, demanda-t-il, vous ne voulez pas me dire le nom de votre fleur préférée?

— Oh! dit-elle, toutes les couleurs s'accordent avec le blanc.

— Mais encore?

— Le coquelicot.

— Bravo! s'écria-t-il, le coquelicot et l'edelweiss, les couleurs suisses!

La grande draperie rouge à la croix blanche, qui pavoisait le mur de la terrasse et n'avait pas encore été enlevée, se gonfla un instant sous un souffle de brise.

— Le temps pourrait bien changer, dit une voix près d'eux; on dirait que c'est le vent de France qui se lève.

Ils remontèrent lentement vers le salon. Sur l'escalier, M. de Giessbach vit les cheveux blonds, la nuque blanche, la taille et la jupe rosée de la jeune fille émerger marche après marche dans la lumière. Les domestiques servaient des boissons glacées. Au piano, entouré d'un cercle de visages épanouis, Jaques-Dalcroze chantait une de ses délicieuses *Chansons romandes*, qu'il détaillait d'une voix un peu défaillante, mais avec un art exquis et un pittoresque achevé. Assis à une table de jeu, l'air stratégique et inspiré, les deux pasteurs poussaient les pièces curieusement ouvragées d'un échiquier ancien.

M. Pyrame Tallatin semblait allègre et satisfait. Ses favoris rayonnaient. Il offrit lui-même un cocktail à son hôte bernois.

— *Schöner Abend!* se plut-il à lui dire en allemand.

— *Wundervoll!*

Hâve et désemparé, Simon de Sergy rôdait sans âme à travers le salon, observant à la dérobée M. Tallatin et M. de Giessbach qui paraissaient plongés dans une conversation mystérieuse. Il eût volontiers tué le Bernois. Il suivait par instants Clermonde, sans oser l'aborder. Le visage étrange, rêveur et joyeux de la jeune fille lui faisait mal.

Quand le beau Berthold voulut rejoindre Clermonde, il ne la vit plus. Elle avait quitté le salon. Il la retrouva sur la terrasse. La nuit était devenue bleue. On ne voyait plus le Jura ni le Salève. La lune avait disparu. M. de Giessbach vint s'asseoir auprès de la jeune fille sur le banc circulaire.

— Je ne voudrais pas quitter Genève, dit-il d'une voix trouble,

sans avoir osé vous poser une question que je porte depuis plusieurs jours dans le cœur.

— Laquelle? fit-elle imperceptiblement.

— J'avais conservé de vous le souvenir de plusieurs rencontres très chères, du temps où nos deux mères vivaient et étaient amies. Aujourd'hui que je vous ai revue, si belle, si digne d'être aimée et adorée, une grande ambition m'est venue, celle de vous consacrer ma vie, si vous daignez en accepter l'offrande.

Mlle Tallatin tressaillit. Un bonheur inconnu coula dans sa poitrine comme une onde de feu.

— Je ne puis vous répondre moi-même, balbutia-t-elle au bout d'un moment. Vous devez adresser votre demande à papa.

— C'est fait.

— Et... il consent?...

— Il consent... si vous y consentez vous-même.

Elle se leva, bouleversée d'émotion. Il prit sa main et y appuya ses lèvres.

— Est-ce oui? fit-il.

— Oui, murmura-t-elle.

Elle s'enfuit vers la maison.

Dans le halo de l'escalier, une figure défaite lui apparut. C'était le visage de Simon de Sergy.

Une tendresse douloureuse la saisit alors. Elle prit le jeune homme dans ses bras, lui donna un baiser.

— Pardonne-moi, dit-elle. Je te fais de la peine...

M. de Sergy sourit faiblement. Des larmes roulaient dans ses yeux.

— Pardon! répéta-t-elle. Pardon, Simon...

**Louis Dumur.**

*(A suivre.)*

# les idées & les faits

## *LA VIE A L'ÉTRANGER*

### L'ARMÉE ALLEMANDE CENTRE DE TOUT LE DÉBAT

PARMI les nombreuses erreurs de l'armistice, il faut compter celle d'avoir laissé aux troupes allemandes, virtuellement écrasées et déjà forcées au recul depuis deux mois, « leurs armes et leurs bagages ». On prétendit alors que nous tenions l'essentiel avec les canons, lourds et légers, que les fusils, voire les mitrailleuses portatives, ça ne comptait pas, que l'on ne pouvait songer à recevoir tant de matériel, que nous serions encore plus embarrassés des hommes, que nous ne saurions comment les nourrir, et qu'au surplus on ne pourrait refuser certains honneurs à des gens qui s'étaient battus avec courage.

Ces considérations étaient fausses. Nous les payons déjà cher.

Aujourd'hui la renaissance de l'armée allemande est un fait non moins accompli que le relèvement financier. Et depuis deux ans on assiste à une nouvelle poussée militariste, plus méthodique, plus insidieuse que la précédente. A son origine on trouve deux hommes, le général von Seeckt, successeur opiniâtre de Noske au commandement de la *Reichswehr*, et le ministre longtemps inamovible de la guerre Gessler. Ces deux hommes se sont attachés à faire de la *Reichswehr*, complétée (indûment) par la *Schupo*, une cellule grandiose, gigantesque de la défense nationale, qui n'aura qu'à se dilater naturellement, le jour venu, pour reconstituer en quelques heures une armée aussi nombreuse, aussi efficace que celle d'août 1914.

Les Tchèques, qui sont cernés dans leur presqu'île slave, sur

trois côtés, par les flots houleux de l'océan germanique, et que l'éventuel rattachement de l'Autriche cernerait sur trois côtés et demi, s'inquiètent peut-être plus que nous encore de cette accumulation d'offensives de toutes sortes à l'intérieur du cadre fallacieux de la *Reichswehr*. Un de leurs majors vient d'en exposer l'économie. Sa conclusion, aussi peu rassurante que possible, est que l'*armée régulière allemande, forte de* 250 000 *hommes, est organisée dans un dessein évident d'agression*. Tout le système d'entraînement appliqué à cette armée tient à le prouver.

Comme on le sait, il n'y a pas en Allemagne, du moins officiellement, de service obligatoire. En fait on enrégimente toute la jeunesse : sports, chasse, gymnastique, tous les prétextes sont bons pour grouper les jeunes gens de plus de quinze ans dans des formations où des militaires de carrière les exercent à la marche, à la discipline, à la cohésion des mouvements. Parfois même on se sert aimablement de la loi pour la violer en la respectant. Par exemple un mineur s'engage sans le consentement de ses tuteurs ou parents. On ferme les yeux sur cette patriotique incartade. Au bout de sept à huit mois, quand il est instruit, les autorités découvrent son cas comme par hasard et le renvoient bien vite à sa famille, en signalant leur zèle à la commission.

Les mercenaires de la *Reichswehr* s'engagent pour douze ans. Il leur est pour ainsi dire impossible de quitter le service et les permissions sont excessivement rares. Ils passent d'abord par une période de préparation qui dure six mois et qui a pour but de mettre au point leurs forces d'endurance. Tous les quinze jours, les jeunes soldats exécutent des marches pénibles, longues, des marches de 180, 200 kilomètres. Elles durent plusieurs jours, ordinairement quatre. Le dernier jour on campe en plein air, pour accoutumer les corps au régime de la guerre. Ce n'est pas tout. Sur ces six mois, le soldat passe cinquante jours, — presque le tiers — dans des camps dits de concentration, où il apprend à manier toutes les armes sans distinction.

Ce n'est qu'après cette période de préparation à outrance qu'il est versé dans un régiment proprement dit. Il y reste deux ans et demi. Là on le forme à la discipline, à l'administration, à la cohésion. La quatrième année, l'engagé change d'arme : le fantassin devient artilleur, l'artilleur passe à l'école de tir, le cavalier à la section d'automobiles, le mitrailleur au génie et vice versa. L'homme de la *Reichswehr* ressemble à ces cultures microbiennes complexes, contre lesquelles n'agissent que les sérums polyvalents. Cette instruction minutieuse occupe trois nouvelles années, qui ne sont pas les moins curieuses à noter.

Ce qui est encore plus curieux, c'est ce qui suit. La sixième année en effet introduit le mercenaire dans un cycle tout nouveau de connaissances et d'études. Vraiment il ne s'agit plus d'un soldat, mais d'un aspirant. Par bien des côtés, il va ressembler à un gradé et les formations de la *Reichswehr* nous apparaissent de plus en plus comme d'immenses écoles de Saint-Cyr, de Saumur, de Vincennes, de Saint-Maixent, de Bourges, de Châtellerault. On lui inculque en effet des notions — et même plus que des notions — de géographie, de langues, d'économie nationale. On veut qu'en quittant l'armée, l'homme de la *Reichswehr* soit, non seulement capable de commander à d'autres hommes, mais d'occuper efficacement des portions de territoires ennemis, d'y servir d'interprète, d'en exploiter les ressources, d'en diriger la population. Cette période dure trois ans. Suit, pour finir, la préparation du soldat pour son retour à la vie civile.

Notez que ce sont là les traits *visibles* de la *Reichswehr*. Car on ne sait pas très bien ce qui se passe en matière de réserves par exemple. Sur ce point, jamais le contrôle interallié n'a pu obtenir communication des états et des pièces qui lui permettraient de se faire une opinion. Tout ce qu'on peut affirmer, avec le major tchécoslovaque auquel j'emprunte une bonne partie de ces détails, c'est qu'avec la *Reichswehr*, l'Allemagne possède *un ensemble de cadres militaires superbement instruits*, tel qu'aucune autre puissance n'en pourrait exhiber. Cette pauvre Allemagne « acculée au pied du mur », « incapable de défendre ses frontières », ainsi que Stresemann le déclarait l'autre jour, dispose en outre, en officiers et sous-officiers, prêts à l'appel, de plus d'un demi-million de vétérans de la grande guerre. Au bas mot, cela fait 700 000 à 800 000 officiers et sous-officiers, les uns façonnés par la guerre, les autres par la science et la théorie la plus minutieuse.

Une autre façon d'examiner la *Reichswehr* et d'en deviner le mystère, c'est de jeter un regard sur son budget. Là encore nous ne saisissons que des apparences, mais des apparences très souvent révélatrices. M. Georges Wagner en a, dans *le Rappel*, contemplé divers aspects.

D'abord un petit mot pour rire : dans leur sollicitude pour la *Reichswehr*, les rédacteurs du plan Dawes ont précisément spécifié que, s'il fallait réduire les dépenses pour l'armée, ces réductions ne sauraient en aucune façon nuire à l'entretien des 100 000 hommes autorisés. C'est ce qu'on peut appeler du temps perdu ou « la recommandation inutile. » Le budget de la *Reichswehr*, qui était en 1924 de 450 millionsde marks-or (2 milliards de francs pour 10 000 hommes,

ce qui mettait chaque homme assez cher déjà), est passé, en 1925, à 562. Le saut est joli et les rédacteurs du plan Dawes doivent être pleinement rassurés.

Ce n'est d'ailleurs qu'un chiffre fictif. Pour apprécier l'effort militaire de l'Allemagne, il faut y joindre une somme de 188 millions de marks-or, destinée aux pensions, soit donc en tout 750 millions, plus de trois milliards et demi de francs papier. Les mutilés de l'armée allemande, même en tenant compte des récentes augmentations opérées chez nous, touchent plus que les mutilés français.

Si l'on examine la solde, on arrive à une conclusion analogue. Elle figure, en 1925, pour une augmentation de 23 millions sur l'an dernier. Mais des chiffres globaux ne disent rien. C'est dans le détail qu'il faut descendre pour surprendre le scandale. Le lieutenant-colonel Reboul, qui nous montrait dernièrement l'insuffisance des conditions matérielles faites à nos officiers, les avanies de toutes sortes que le régime républicain français leur réserve, notait aussi la place enviable que le *Reich* ménageait à ses vaincus. On veut, à Berlin, dans ce Berlin qui hésite encore entre la démocratie et la réaction, on veut d'une façon générale, que l'officier tienne un rang honorable dans la nation.

Prenons un capitaine de la *Reichswehr*. Prenons-le de type moyen. Il a quatre ans de grade, il est marié, père de deux enfants de moins de six ans. Il tient garnison dans une ville comme Hanovre, qui n'est ni très grande, ni petite. Dans des conditions analogues, son collègue français recevrait 16 000 francs. Cela est bon pour des vainqueurs. Dans le *Reich* il en va autrement. Notre capitaine touche, en mettant le mark à 5 francs, ce qui n'est déjà plus le cours actuel, 28 860 francs, 4 140 marks de solde, 1 056 d'indemnité de séjour, 144 d'indemnité de mariage, 432 pour charges de famille, en tout 5 772 marks-or. Si la dégringolade du franc se poursuit, d'ici quelque temps, le capitaine prussien touchera 35, 40 000 francs, tandis que le nôtre crèvera de faim.

Ce chapitre de la solde, dans le budget de la *Reichswehr*, nous réserve d'ailleurs d'autres surprises. On s'aperçoit, en le feuilletant, que cette armée ressemble — par quelle terrible et amère dérision ! — à une armée d'opérette, voire d'opérette sud-américaine. Sur 100 000 hommes elle ne compte que 36 000 soldats, un tout petit peu plus du tiers. Tout le reste est gradé. On a deux gradés pour un soldat. Pour 36 000 hommes, 19 000 caporaux !

Mais la comédie, s'il y en a une, n'est pas pour nous. Car, toujours au chapitre de la solde, nous relevons une augmentation de 596 aspirants pour *service de guerre*.

Passons à l'artillerie, aux armes, aux munitions. En 1914, pour ravitailler une armée qui faisait trembler le monde entier, les ministres du Kaiser réclamaient 75 millions de marks-or.

En 1924, pour 100 000 hommes, les ministres du Reich réclamaient 54 millions. C'était beau déjà. Mais attendez.

En 1925, toujours — ô Hermann! ô Dorothée! — pour 100 000 hommes, ils demandent... faut-il dire, au risque de contrarier M. Herriot et les rédacteurs du plan Dawes, qu'ils demandent 77 *millions et demi de marks-or?*

En 1925, les 100 000 hommes de la *Reichswehr* consomment *plus* que les 700 000 hommes de l'armée active de Guillaume II! Oh! le budget de von Seeckt a de la pudeur; il rougirait d'étaler une telle goinfrerie. Avec une délicatesse infinie, il répartit, en plusieurs endroits, les allocations, 5 millions par-ci, afin de renouveler les munitions d'artillerie de la dernière guerre, 4 millions par-là, afin de construire de nouveaux dépôts d'artillerie, et des acomptes, et des réserves. Cela n'empêche pas la note principale de monter à 63 millions de marks-or. Quand on veut garantir les frontières des autres, n'est-ce pas? on ne saurait être trop fort. C'est ce que doit penser M. Herriot. Il se félicite de voir l'Allemagne prendre le pacte au sérieux. Comme cela, les Alsaciens-Lorrains pourront dormir tranquille. Tout cela est parfaitement sinistre. Pour les fortifications et le génie, la manœuvre reste identique. En 1924, 9 millions, mais en 1921, 11 millions, plus 11 millions, pour l'administrations des arsenaux, soit en tout 22 millions ,— le chiffre d'avant-guerre.

Quand MM. Herriot et Paul-Boncour parlent du poignard qui est posé sur notre cœur, et dont la pointe menaçante troue de toutes parts le budget du *Reich*, se figurent-ils qu'en le baptisant houlette, cela suffira pour ramener en Europe la sécurité qui s'est enfuie? On le croira difficilement.

En vérité, il n'est pas besoin de mission de contrôle, il suffit de savoir lire, et de savoir raisonner. On abuse du maréchal Foch en le dérangeant pour contempler l'astre épouvantable qui surgit à l'est. Tout le monde peut le voir. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux.

Nous laisserons-nous écraser?

RENÉ JOHANNET.

# LES LETTRES

## LES LIVRES NOUVEAUX

Le *Puits de Jacob* n'est pas un roman d'aventures. C'est en quoi il décevra, sans doute, quelques fidèles de M. Pierre Benoit. Mais ce nouveau livre amollira bien des résistances opiniâtres. Tout compte fait, c'est un gain.

M. Pierre Benoit s'est attaché cette fois à mettre en lumière, à l'aide d'un récit très simple, l'ardeur passionnée, le mysticisme persistant de l'âme juive, et l'extraordinaire fidélité du peuple d'Israël, après deux mille ans écoulés, à la terre et à la tradition des ancêtres.

Il a procédé par synthèse plutôt que par analyse. Cette ardeur, ce mysticisme ne sont point expliqués dans *le Puits de Jacob*, comme ils l'ont été dans *le Royaume de Dieu*, ou *l'An prochain à Jérusalem*. Les Tharaud sont des maîtres en « psychologie collective », et M. Pierre Benoit n'entendait pas recommencer ce qu'on avait merveilleusement fait avant lui. Il a imaginé un drame typique, bref et frappant. C'était ce qu'on devait attendre de lui, et, pour le relief, la netteté, *le Puits de Jacob* ne laisse aucun regret.

On m'objectera que les sympathies de l'auteur ne s'affirment pas clairement. Ce « roman juif » a tout l'air, par instants, d'une satire, et même vive, du sionisme. Mais nous savons comment il est né. Quand M. Pierre Benoit est arrivé en Judée, il n'éprouvait pas, pour le peuple à qui de nouveaux traités venaient de rouvrir la terre promise, une tendresse vive. Il n'y apportait pas, comme Mme Myriam Harry, une âme enthousiaste, tout enivrée d'avance. L'air

léger de Gâlil ne l'a pas grisé. Mais il a observé loyalement. Il a vu des apôtres ; des hommes et des femmes brûlés d'ardeur pour une cause, et qui s'y dévouaient, et qui s'y sacrifiaient. Curieux d'abord, il s'est senti ému... Le sionisme lui paraît une utopie, vouée à un échec complet, déjà condamnée. Sa conclusion est identique à celle des Tharaud, et plus formelle encore, parce qu'il a visité le pays après eux. Mais cette utopie habite des cœurs généreux. Certains Juifs opiniâtres en sont encore illuminés. Il faut les plaindre, et les admirer.

Agar Mosès est née dans le ghetto de Constantinople. De très bonne heure, elle s'est trouvée orpheline. Elle a grandi misérablement, affamée et en haillons. Notez bien ceci : elle n'a point reçu un profond enseignement religieux. Elle a à peine retenu les noms harmonieux dont est semée la Thora, et qui ornent les vieux récits d'Israël. La passion dont elle sera plus tard possédée pour sa race n'est point acquise : elle est innée. C'est son âme qui se réveillera un jour : « Jérusalem, lève-toi ! »

Agar travaille chez une blanchisseuse ; puis chez une couturière, qui l'envoie porter une robe chez une actrice de passage, Lina de Marville, — dont le vrai nom est Rachel Bernheim. Rachel s'intéresse à Agar à sa façon : elle la présente à Mme Lazarsco, entremetteuse. Bientôt, Agar a un peu d'argent ; et un de ses métiers est avouable : elle est la danseuse étoile Jessica... Étoile de music-halls et de cafés-concerts, tantôt heureuse, tantôt près de sombrer, mais toujours confiante dans la destinée, et prompte à saisir les bonnes occasions.

Douze ans de tournées. Jessica a dansé à Athènes, à Smyrne, à Salonique, au Caire. à Alexandrie. La voici dans une mauvaise passe. Elle accepte un engagement dans un beuglant de Caïffa. Le soir de ses débuts, elle aperçoit dans un coin de la salle un homme malingre et laid, qui cache ses yeux derrière des lunettes noires, et la regarde passionnément. Ainsi, dans le cirque d'Alexandrie, le moine Paphnuce dut contempler Thaïs.

Isaac Cochbas veut sauver Jessica, parce qu'elle est sa sœur en Israël, et parce qu'il l'aime. C'est un ancien secrétaire du baron de Rothschild, — du grand protecteur du sionisme, — qui a abandonné son poste tranquille pour créer la colonie du Puits de Jacob, y attirer des émigrants, et la rendre prospère. Il y conduira Jessica. Mais pourquoi le suit-elle? Est-elle écœurée de sa vie de débauche, et a-t-elle soif de pureté? Obscurément, peut-être. Mais, surtout, elle répond au mystérieux appel de sa race et de sa terre. Jizréel, le mont Tabor, Eudor, Solem, où naquit Abisag la Sunamite, les monts de Gelboé...

Ce sont des mots d'incantation. Et il y a l'ardeur de Cochbas.

Au Puits de Jacob, elle trouvera une autre illuminée, Henriette Weill, agrégée de philosophie, ancienne militante du dreyfusisme, superbe et pitoyable, héroïque et gaffeuse. La voilà bien attachée... D'autant qu'au bout de quelques mois, par dévouement, elle épousera Isaac Cochbas, tout près de mourir d'amour. Peut-elle le laisser disparaître? Il est l'âme du sionisme!

Pendant leur voyage de noces, la foi sioniste de Jessica résiste à une dure épreuve. Elle visite Jérusalem, si différente de ses rêves. Au retour, nouvelle déception : le comptable du Puits de Jacob s'est enfui en enlevant la femme d'un de ses frères, et la caisse de la communauté. Déjà, l'entreprise n'allait pas fort bien, avec la mévente, avec les déceptions agricoles sur ce sol sec et pierreux. C'est le désastre! Un seul homme, le grand baron, peut sauver la colonie. Il envoie 25 000 francs. Ce n'est pas assez. Isaac va partir pour Paris, exposer au bienfaiteur la terrible situation. Il tombe malade. Jessica y va pour lui.

Paris l'éblouit. Quand elle a obtenu l'aide du baron de Rothschild et va repartir pour la Palestine, une ancienne camarade de tournée, la petite Reine Avril, la retient. Jessica est belle ; elle sera vedette ; elle aura des bijoux ; elle sera riche... Jessica cède, presque sans résistance. Si vite? Comment en un plomb vil?...

Ah! que M. Pierre Benoit doit s'amuser de nous tromper de la sorte. Non, Jessica ne retourne pas au vice, à la vie facile! Son argent, celui qu'elle tire de la vente de ses bijoux, elle envoie tout, anonymement, au Puits de Jacob... Un soir, au théâtre, elle aperçoit une petite Juive du Puits de Jacob, Guitelé, qui est venue chercher Jessica. Tout va mal, là-bas. Isaac est presque aveugle, blanc de poil, désespéré ; mais il n'abandonne pas la lutte. Henriette est folle. La colonie a fondu de moitié...

Alors, Jessica comprend qu'on ne se donne pas à demi. Son hôtel, ses amis, — entre autres un charmant M. de Biesvres qui exprime à plusieurs reprises le « dernier état » des pensées de M. Pierre Benoit à l'égard d'Israël, — et même l'homme qu'elle commençait à aimer, — il s'appelle Elzéar... — Jessica abandonne tout. Elle fuit. Elle retourne au Puits de Jacob.

Ainsi, une autre héroïne de M. Pierre Benoit s'en est retournée vers le lac Salé. Mais elle obéissait à l'appel de la chair. Jessica écoute la voix de son âme, pleine d'échos lointains.

Et l'on aimerait, c'est certain, pénétrer dans le secret de ses pensées, et assister à ses débats intérieurs. Nous sommes si curieux de psychologie! Mais y a-t-il autre chose dans l'âme de Jessica que l'ins-

tinct et l'hérédité, qui imposent leurs volontés, sans qu'il soit possible de les discuter ni de les comprendre? En restant énigmatique, Jessica, peut-être, a plus de poésie et de charme.

M. Henry Poulaille, pour ses débuts, a écrit un livre pathétique. Je ne puis dire que je l'aime complètement : certains tics de style m'ont gêné où se trahissent de trop visibles influences celle de Ramuz notamment. Et puis l'auteur d'*Ils étaient quatre* a pris trop de soin de nous faire frissonner. Il a dosé l'horreur avec trop de malice, et suspendu trop habilement son effrayant récit, pour nous faire languir. Mais enfin, frissonne-t-on, oui ou non?

Quatre soldats, des chasseurs, ont profité d'une permission de vingt-quatre heures, pour aller visiter des grottes, dans les Alpes. Ils ont pris une dizaine de bougies. Les voilà partis. Pas de guides. On ne visite plus les grottes depuis que la guerre a commencé. Bah! Ils se retrouveront toujours.

Ils ne se retrouvent pas. Ils suivent pendant une demi-heure une longue galerie sans s'apercevoir qu'elle oblique à un certain endroit. Ils s'arrêtent dans un carrefour, inscrivent leurs noms dans le roc, cherchent par où ressortir. Ils s'engagent dans un mauvais chemin. Le premier se noie, en franchissant une passerelle. Les autres sont tellement épouvantés qu'ils l'abandonnent. Ils se séparent ensuite, chacun s'engageant, s'ils trouvent la bonne route, à revenir guider les autres. La dernière bougie s'éteint... Ils ne se rencontreront plus jamais. Je ne puis vous peindre longuement cette horrible partie de cache-cache dans les ténèbres. Le second meurt épuisé. Le troisième croit apercevoir le jour, et se brise la tête dans un boyau trop étroit. Le quatrième, devenu fou, trouve enfin la sortie. Mais quand il voit grandir le trou bleu de l'air et de la lumière, il croit qu'un globe monstrueux s'avance vers lui, il pousse un cri, — et se renfonce dans la nuit.

Ce cauchemar est coupé par le récit de l'inquiétude que la disparition des chasseurs, a causée au bataillon, et des recherches entreprises pour les retrouver. Il aurait fallu peut-être couper tout cela. Edgar Poë, qui s'y connaissait, n'aurait pas quitté les grottes noires. Reste que ce livre de débutant tranche par l'âpreté et le sens du dramatique.

*Un Cadet de Béarn*, de M. Charles de Bordeu, est un livre charmant, où il ne se passe rien de très extraordinaire, — rien que ce qui formait, autrefois, la vie mélancolique des cadets de petite noblesse qui vieillissaient sous le harnois. Mais n'est-ce pas précisément parce

qu'on songe que des milliers d'hommes ont vécu la même vie que le chevalier d'Ostabat, accompli les mêmes sacrifices, souffert des mêmes déceptions, et fini dans la même mélancolie, qu'on est si touché? Cela tient aussi à la transparence d'un style très simple, très discret, qui est bien celui d'autrefois, et où l'on ne sent point un effort de parodie.

Le chevalier d'Ostabat, comme d'Artagnan, quitte le château de Béarn où continuera de vivre son aîné. Il s'engage. Il gagne ses grades. Une querelle, presque un duel avec un camarade ; la bataille de Fontenoy ; le roi Louis XV qu'on aperçoit ; des campagnes qu'on pourrait nous conter tout au long, mais qu'on réserve pour en composer, quand on sera vieux, un gros livre de souvenirs... Il a rencontré, chez son colonel, une jeune fille. Ils s'aimeront toute leur vie. Mais ils seront trop vieux quand ils pourront s'unir. Hélène achèvera seule sa vie. Le chevalier, tous ses parents morts, retournera dans le château, près du Gave, et élèvera sa nièce orpheline.

Ils ont été des milliers et des milliers, comme lui ; — pour le service du roi et pour la grandeur de la France. Et pour l'honneur aussi. Ai-je dit touchant? Ce n'est pas assez. Il y a là de la grandeur.

*La Robe sans couture* est un roman complexe. L'idylle entre Olivier de Trézel, un jeune Français qu'un règlement d'héritage oblige à séjourner longtemps en Roumanie, et Ileana Soreano, une jeune fille belle, intelligente, artiste, libre de ses actes, sert d'armature. Mais Olivier est catholique, Ileana orthodoxe. Comme elle est peu croyante, il pense l'amener vite à renoncer à son Église. La résistance de la jeune fille l'étonne. C'est que l'Église orthodoxe, c'est tout le passé de sa patrie : quatorze siècles de prières, d'histoires, de littérature populaire, d'architecture ; et des églises, et des monastères dans d'admirables paysages, et toutes les fêtes de l'année... Peu à peu, Olivier comprend. Il sent lui-même la poésie de l'orthodoxie. Les différences entre les deux Églises chrétiennes lui semblent s'effacer. Et Ileana, de son côté, parce qu'elle aime, accepte peu à peu le culte de son fiancé... C'est une idylle psychologique — et une sorte de mariage mystique entre l'Orient et l'Occident.

Et M. Thévenin en profite pour imaginer la réconciliation entre l'orthodoxie et Rome. Il essaye de montrer qu'un effort de bonne volonté la rendrait possible. Déjà, il existe une Église-unie, qui participe des deux cultes et déjà les unit...

Voilà un grand plan de politique religieuse présenté en un roman ingénieux et délicatement écrit.

Robert Kemp.

## *LA PHILOSOPHIE*

### LA PENSÉE RELIGIEUSE DE DESCARTES

M. Henri Gouhier (1) traite l'histoire de la philosophie en psychologue plutôt qu'en philosophe, et il étudie Descartes avec une sympathie marquée pour l'homme comme pour le penseur : cela lui a suffi pour renouveler un vieux sujet et pour enrichir une question déjà riche. Ajoutez à ces mérites ceux d'une érudition extrêmement consciencieuse, d'une analyse exacte, fine, indépendante, et d'une écriture élégante, encore qu'un peu molle parfois : vous aurez l'idée d'un livre assez complet pour qu'il reste nécessaire à tout historien de Descartes.

La sympathie est-elle une bonne condition de clairvoyance? Nous nous flattons de le croire. La bienveillance aide le psychologue plus souvent qu'elle ne l'aveugle, surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet en général peu flatté par ses peintres, car l'homme, rarement très bon, est rarement très mauvais. M. Gouhier s'est appliqué à nous prouver la sincérité religieuse de son modèle : on peut dire qu'en somme il y a réussi.

Cela vous est-il indifférent? Mon Dieu, vous auriez tort. Sans doute (c'est M. Gouhier qui le dit) « la psychologie des philosophes, si intéressante qu'elle soit, n'a pas sa fin en elle-même, mais dans l'intelligence de leur système ». Tout de même il est curieux de bien voir que « l'homme du doute méthodique n'a jamais douté, le libérateur

(1) Henri Gouhier, *la Pensée religieuse de Descartes*. Paris, 1924.

de la raison fut le fidèle le plus soumis, le héros de l'idéalisme a professé le réalisme le plus banal, l'apôtre du libre examen fut le chef d'école le plus intransigeant, le précurseur de la Science moderne eut sur le savoir humain les plus antiques préjugés... », et que le père de la philosophie moderne fut un candide apologète. La conscience et l'histoire présentent de ces bizarreries. A vrai dire pourtant, ces bizarreries mêmes ont leur principe et leur fin. M. Gouhier n'en fait point la remarque, mais il y a bien des exemples d'apologétiques libérales qui, gouvernées par les intentions les plus droites, se sont retournées violemment contre leur auteur.

L'ancêtre de tout laïcisme philosophique fut donc un catholique excellent, convaincu. « Il est vrai que l'Église a condamné ses livres, mais ses intentions étaient bonnes. » Les rationalistes ont eu tort de faire de Descartes leur héros, et M. Gouhier n'a pas de peine à montrer les excès de simplicité auxquels conduit trop souvent la philosophie révolutionnaire de l'histoire. Pour lui, c'est prudemment qu'il retracera l'évolution du philosophe, en suivant pas à pas les manifestations de sa pensée religieuse. Il la suit depuis l'origine, à la naissance de cette ambitieuse vocation de trouver la vérité intégrale en science et en philosophie. Dans la pensée de Descartes, cette vérité totale sera entièrement nouvelle : il méprise l'érudition et se montre tout le contraire d'un traditionaliste. Son génie méthodique se croit une mission universelle s'étendant à tout le domaine de la pensée : il met pourtant à part les vérités de la foi. Il avait alors, dit M. Gouhier après Milhaud, « une âme plus naïvement religieuse... qu'on est généralement disposé à le croire ». C'est donc sincèrement qu'il pensa mettre sa méthode au service de la religion. La haine de la scolastique était alors tout à fait à la mode dans les milieux les plus pieux. La raison, dans le domaine théologique comme dans l'art, était à la recherche de vérités simples, pratiques, utilisables, à la recherche d'un nouvel ordre classique qu'elle croyait devoir être définitif et immuable. Le génie dogmatique de Descartes répondait merveilleusement à cette mode, en métaphysique comme en physique. Dans son système, ces deux sciences sont inséparables, et comportent des vérités solidaires. Grâce à l'unité de sa méthode, Descartes pouvait croire fermement que chacune profiterait de la solidité de l'autre.

Vint la condamnation de Galilée, qui emportait celle d'une théorie physique de Descartes, liée aux principes de sa philosophie. M. Gouhier démontre très clairement que cet événement ne doit pas être pris au tragique, et n'est nullement comparable à « un drame où la raison et la foi se heurteraient ». Néanmoins, il ennuya Des-

cartes en l'obligeant à remettre ses projets de publication et à en modifier l'ordonnance. A ce changement de plan nous devons le *Discours* et les *Essais*. Ces ouvrages parus, Descartes est célèbre, et, comme le note finement M. Gouhier, « il n'y a plus seulement la cause de Dieu à défendre, ou la curiosité de Descartes à satisfaire, il y a le *cartésianisme* à faire triompher : Descartes est devenu chef d'école ». C'est alors qu'apparaissent sa susceptibilité dans les querelles et sa violence dans la lutte contre la scolastique. Cette violence cède parfois la place à une prudente diplomatie, mais M. Gouhier ne veut voir là aucune duplicité. Toute vie n'a-t-elle pas à se plier aux circonstances? Certain de posséder la vérité, Descartes avait le droit d'essayer à tout prix de la faire triompher. A notre avis, il allait tout de même un peu loin quand il affirmait en 1638, ou en 1644, qu'il ne méprisait point l'École ou qu'il était d'accord avec Aristote, alors que ses écrits portent si souvent, à la même époque de sa vie, la marque d'une véritable haine contre la tradition péripatéticienne. Ce penchant à la ruse dans la course au succès n'empêche certes pas sa sincérité de philosophe et d'apologète d'être très réelle : une telle tendance n'est pas rare chez les grands hommes, et peut-être M. Gouhier a-t-il raison de dire qu'on en a outré l'importance. Les déceptions et les polémiques aigrirent d'ailleurs Descartes jusqu'à lui donner dans la fin de sa vie une véritable manie de la persécution.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que M. Gouhier, en analysant la psychologie de Descartes d'une manière prudente et mesurée, en arrive à affirmer nettement ses intentions apologétiques. Il ne parvient pas cependant à montrer que « cette préoccupation soit le centre de son œuvre, et la clef qui puisse en ouvrir le sens ». D'après lui, en effet, il y a deux préoccupations d'origine différente chez Descartes : la métaphysique et la physique. Admettons-le. Si ces deux sciences sont liées dans l'unité du système, s'il n'y a, d'autre part, entre elles (comme le prétend notre auteur), aucune subordination vitale portant la préférence et l'intention de l'esprit dans un sens unique, il faudrait en conclure ou bien que la pensée de Descartes est diversité, dualité pure (ce qui est inadmissible), ou bien qu'elle est avant tout ordonnée à la *méthode* cartésienne elle-même, au *cartésianisme comme système* englobant dans « les idées claires » toute l'étendue du réel. Nous ne voyons pas qu'on en puisse conclure à l'unité par la prédominance d'une intention apologétique, comme le fait M. Gouhier, malgré toutes les nuances et les corrections qu'il apporte à cette thèse.

A notre avis, si l'unité de la pensée cartésienne « est analogue à celle que présentent des variations écrites sur un même thème »,

ce thème cartésien paraît être celui de la méthode mathématique, des idées claires et des natures simples, et non celui de la charité apostolique et de la passion de la gloire divine, qui guident l'apologète comme tel. Ce qui nous semblerait plus juste, c'est cette remarque de M. Gouhier que Descartes, bon catholique et croyant sincère, était devant sa religion comme un artiste qui met au service de l'Église « son art avec toutes ses nouveautés et ses audaces ». La seule question est de savoir si la philosophie peut se présenter comme un art révolutionnaire, alors qu'elle est une science traditionnelle.

Le fait est que Descartes n'a pas réussi à faire une philosophie religieuse, une philosophie chrétienne. Son historien le reconnaît : ses œuvres « sont des œuvres laïques ». Pascal le premier ne s'y est pas trompé : *Je ne puis pardonner à Descartes...*, et, de nos jours, un Laberthonnière le notera avec force. Pourquoi cette absence du surnaturel? « Un problème se pose que la psychologie du philosophe est incapable de résoudre : comment les intentions apologétiques de Descartes ont-elles pu s'exprimer dans un système où les choses religieuses tiennent si peu de place, et où les problèmes essentiels de la vie chrétienne ne sont même pas posés? » M. Gouhier, pour répondre à cette question, étudie les rapports de la foi et de la raison chez Descartes.

Le philosophe n'a pas insisté sur ces rapports, « preuve que la question était pour lui résolue, et d'une manière si naturelle qu'il jugeait inutile d'en parler ». Peu de textes sont à glaner, et ils sont connus de tout le monde. La foi est un acte de la volonté, et la théologie intéresse peu Descartes. Il parle de la foi comme d'une certitude, et de la théologie avec un mépris que son historien a peine à voiler. Foi et raison ont chacune leur domaine séparé. Les questions proprement théologiques, celles où la raison et la foi s'unissent le plus intimement pour analyser, déduire, et avancer dans l'intelligence métaphysique de la doctrine sacrée, sont celles dont Descartes a le plus horreur. C'est à propos des anges qu'il a eu l'occasion de prononcer les paroles les plus injurieuses pour saint Thomas (conversation avec Burman). La lecture même de l'Écriture sainte lui paraissait inutile, car on n'y trouve rien « de clair et de distinct », disait-il.

Cela ne prouve nullement que pour Descartes la raison et la foi puissent aboutir à des conclusions opposées. M. Gouhier n'a pas de peine à montrer que Descartes était loin de la théorie dite de la « double vérité ». Comme tout croyant, il était certain *a priori* que les deux domaines ne pouvaient pas se heurter. C'est là ce qui distingue le fidèle de l'infidèle. Mais notre historien exagère un peu en disant que, dans la pensée de son philosophe, le cartésianisme était

la philosophie « qui fait aimer Dieu », « la philosophie chrétienne, celle qui a pour parrains saint Paul et saint Jean. » Il nous semble que Descartes pensait fort peu à ces grands docteurs, et il ne faudrait pas attacher trop d'importance à certains arguments *ad hominem* des *Réponses aux objections*.

M. Gouhier nous répondra sans doute que ce que Descartes haïssait, ce n'était pas la théologie en soi, mais seulement la théologie scolastique. Il était partisan d'une théologie simple et en quelque sorte négative, ayant pour but de démontrer seulement que les vérités religieuses ne sont pas contraires à la philosophie. Ce qu'il détestait, c'étaient les moines, causes de toutes les hérésies, *per suam Theologiam Scolasticam scilicet, quæ ante omnia exterminanda esset.* En cette haine de la pensée médiévale, il était d'accord avec son siècle, mais il le dépassait en ce que, ne s'appliquant à la théologie que pour montrer la non-répugnance des vérités de foi avec son système, il prouvait bien que son système l'intéressait plus que la foi, et que celle-ci n'était nullement pour son intelligence la *lumière* qui permet d'avancer dans la vérité et de l'approfondir. Aussi insiste-t-il à l'excès sur l'*obscurité* de la foi : jamais son intelligence n'en a *vécu*. Qu'on le veuille ou non, cette *attitude* est une condamnation de toute théologie.

Que M. Gouhier nous permette ici de le critiquer sur son propre terrain : celui des textes ; où a-t-il pris qu'en se déclarant incapable d'enseigner la *théologie*, laquelle demanderait une grâce spéciale, Descartes donnait à ce mot le sens de « la doctrine catholique elle-même, l'ensemble dogmatique élaboré par les conciles et les papes », du « recueil des textes qui font autorité »? Rien dans les citations apportées, ni dans leur contexte ne justifie une pareille interprétation, et cette hypothèse facile ne fait que brouiller le problème. La vérité, c'est qu'il ne voulait pas enseigner la théologie, parce qu'il ne voulait pas l'étudier, et avouait n'y rien connaître. Comme le dit plus justement ailleurs M. Gouhier, s'il évite de toucher à la théologie, « c'est parce qu'il a conscience que ce n'est pas son affaire », et qu'en réalité il n'a jamais bien compris ce que c'était. « Calmer les impérieuses exigences de la raison qui, même devant le mystère, veut se donner l'illusion de comprendre, » quoi qu'en puissent penser M. Gouhier et son philosophe, cela n'a jamais été le but véritable de la science théologique. Aussi n'est-il pas étonnant qu'amené à s'en mêler tout de même à propos de la transsubstantiation, Descartes ait lamentablement échoué.

Combien donc notre auteur a-t-il raison de soutenir que la pensée religieuse de Descartes, en dépit de certaines rencontres superfi-

cielles, n'avait rien de commun avec celle de saint Augustin ! L'esprit des deux doctrines est exactement opposé. Mais il est surprenant d'en avoir pris prétexte pour rapprocher Descartes de saint Thomas. La philosophie de ce dernier ne s'élabore nullement « en marge de la foi » : et il n'a jamais dit que l'Écriture sainte n'avait pour but *que* de nous renseigner sur notre salut. Si l'acte de foi pour saint Thomas, bien qu'inspiré par la volonté, est un acte de l'intelligence, alors qu'il est purement pour Descartes un acte de la volonté, toute la ressemblance entre eux disparaît, et en citant sur ce point les importantes remarques de M. Maritain, M. Gouhier détruit sa propre thèse, selon laquelle, aidé de M. Laberthonnière, il charge en quelque sorte saint Thomas des péchés de Descartes. « Un esprit nouveau », dit-il plus justement ensuite, « entrait dans la philosophie, et, à son souffle, un monde s'évanouissait, celui où la raison et la foi cherchaient à se rejoindre, celui où l'intelligence et l'imagination s'étaient élevées dans leur effort pour s'approcher des choses divines, et embrasser l'infini. » Le *laïcisme* de la pensée moderne commence avec Descartes, d'autant plus qu'étant chrétien, il n'a pas même à s'occuper de la religion pour la combattre. Saint Thomas n'est pas la source de ce « positivisme cartésien », de ce laïcisme destructeur, pas plus que le feu n'est principe du froid, ni le jour de la nuit. S'il a *cru* être thomiste en laissant sa foi hors de sa pensée, Descartes a été, en vérité, bien ignorant du thomisme.

M. Gouhier lui fait encore la part trop belle en lui attribuant « un sentiment de l'infini, trop profond » pour qu'il osât scruter les choses de Dieu. Saint Augustin et saint Thomas ignoraient-ils ce « sentiment » dans leur sainte curiosité? Il y a peut-être plus de vérité chez les rationalistes qui voient en Descartes, malgré son *loyalisme*, l'aïeul de la Révolution. « L'essentiel n'est pas de connaître la personnalité de Descartes, mais de comprendre son système. » De fait, en dépit de M. Gouhier, et de M. Louis Dimier qui, avant lui, et non sans talent, avait présenté le cartésianisme sous le même aspect catholique, ce système a eu pour résultat de détourner l'esprit humain des contemplations théologiques pour l'appliquer aux sciences de la nature. C'est pourquoi Pascal ne pouvait pardonner à Descartes...

NOËLE M. DENIS-BOULET.

# *CHRONIQUE DE LA QUINZAINE*

## M. CAZALS

*M. Cazals est professeur agrégé et député. Professeur au lycée de Toulouse et député de l'Ariège. Beaucoup de ceux qui ne sont pas initiés aux secrets détails de la politique ne connaissaient pas bien M. Cazals. M. Cazals est l'auteur de l'interpellation « sur les mesures que le gouvernement compte prendre en présence de la déclaration des évêques de France contre nos institutions scolaires et laïques ». Et ceux qui se sont informés de M. Cazals interpellateur, ont appris du même coup qu'il était président du Comité exécutif du parti radical et radical-socialiste. C'est dire que M. Cazals est dans la République un homme qui compte, ajoutons, pour être complet, et pour que la documentation de ceux qui s'intéressent à lui soit sans lacune, qu'il est également président de la Commission de l'enseignement, ce qui signifie qu'il est un prince de l'Église anticléricale et un père de la religion laïque.*

*En réalité, M. Cazals préside aux destinées de la moitié du Cartel, la moins influente peut-être, mais à coup sûr la mieux organisée. Eh quoi! le Cartel gouverne, et celui qui en tient les ficelles est M. Cazals! Je n'ai pas dit que M. Cazals gouvernât. Chacun sait que c'est M. Blum qui gouverne. Mais M. Cazals l'aide à gouverner. Le parti qu'il préside permet à M. Blum de gouverner. Exactement. M. Cazals gouverne par personne interposée ou tout au moins par prétérition, puisque c'est par une décision de son parti que M. Léon Blum gouverne.*

*Quelques personnes, dans des provinces reculées, et encore plus dans des quartiers très centraux et très informés de Paris, s'étonnent que*

*M. Cazals, dont la notoriété n'est ni universelle ni éclatante, ait un pouvoir aussi grand, soit, du moins, investi d'un mandat aussi considérable. Ils ont pu remarquer aussi que le gouvernement ne conclut les débats qu'avec son aval, j'entends que les ordres du jour officiels sont, par délégation et par ordre, signés Cazals.*

*On avait sans doute perdu l'habitude de la satrapie radicale, et la guerre nous avait déshabitués de ces systèmes de pouvoir occulte. Sinon, ceux qui font mine de s'étonner ne seraient pas si surpris.*

*Les hommes qui ont gouverné la France dans ces dernières années et dont les noms sont les plus connus, n'ont jamais appartenu au Comité exécutif, sur lequel Clemenceau avait depuis longtemps secoué la poussière de ses souliers. Deschanel, Poincaré, Leygues, Millerand, Briand. Viviani, Barthou, n'eurent rien de commun avec ce Comité célèbre d'où sortent des mots d'ordre définitifs. Les grands hommes qui le présidèrent se sont appelés Delpech, André Renard ou Cazals. Aucun ne fut autrement notable, et Bouffandeau lui-même n'est pas une personnalité mondiale. Depuis quand donc le parti radical, non seulement par ses dirigeants, mais par les comparses qu'il délègue aux affaires publiques, attend-il son influence de la valeur personnelle de ses recrues? Ceux qui se récrient sur l'obscurité relative de M. Cazals insinueraient-ils, par hasard, que M. J.-L. Dumesnil lui est supérieur par la gloire ou le talent? Veulent-ils encore faire état de M. Bienvenu-Martin, de M. Queuille ou de M. Dalimier? La seule forte personnalité radicale de ce siècle fut M. Caillaux. Mais M. Caillaux est-il vraiment radical? Élevé loin du sérail, il s'est servi du « parti », peut-on dire, un peu plus qu'il ne l'a servi. Il est permis de conjecturer présentement — et ne l'a-t-il pas dit en public? — ce qu'il pense de la rue de Valois. Il n'est pas beaucoup plus téméraire d'imaginer ce que, dans le secret des cœurs, on pense de lui, rue de Valois.*

*Le parti radical veut des hommes à son image. Il veut être un dominateur invisible, anonyme, constant. La continuité de son action locale assure son influence, et non point l'éclat de ses hommes. « Notre force est invincible, nous confiait un vieux routier du parti, parce qu'elle ne réside pas dans des états-majors. Elle est dans nos troupes. » Aussi bien ne se soucie-t-on point, rue de Valois, des personnalités dont la valeur ne saurait être sans indépendance : dès qu'Albert Sarraut s'est révélé quelqu'un, on lui a promptement fait savoir quelle était la doctrine du « parti ». Le « parti », au contraire, ne tient pas rigueur à Paul Laffont. Cette constatation vaut mieux que les plus longs commentaires.*

*Ainsi, la carrière, le tempérament et l'action propre de M. Cazals expliquent à merveille qu'il soit président du parti radical. Il représente pleinement le « parti », en comprend à demi-mot les intérêts. Et ces inté-*

*rêts multiples difficiles à satisfaire, et parfois contradictoires, ne le trouvent jamais en défaut.*

*D'abord, M. Cazals est du Midi. Et qu'est-ce, je vous le demande, qu'un radical qui n'est point du Midi? M. Caillaux lui-même, pour dissiper des légitimes préventions, a dû faire une manière de carrière toulousaine. Un radical de Paris ou de l'Est, et même de Bretagne ou de Normandie — paix aux âmes des Dautresme et des Guieysse, des Nail et des Ricard — ne sera jamais qu'un radical pour rire. Pour être vraiment radical, il faut être du sud de la Corse ou de la vallée méridionale du Rhône et avoir l'investiture de* la Dépêche.

*M. Cazals répond ensuite à ce besoin impérieux, absolu, du parti, de n'avoir pas de programme et de vivre dans une fructueuse équivoque. Fructueuse et électoralement indispensable. Ce qui importe au radical, c'est d'être en place, et c'est que la préfecture, la sous-préfecture, la justice de paix, l'agent voyer, l'inspection académique, prennent son mot d'ordre. Le reste est sans intérêt. Liberté de la presse, ou propriété individuelle, ce sont des balançoires. On en prend, on en laisse. Ah! vous ne connaissez pas M. Cazals, qui dirige la moitié du cartel? Eh bien, M. Cazals a été élu contre* le cartel des gauches. *La liste de M. Cazals, sur laquelle figurait un ministre de M. Poincaré, a été élue, avec le concours de* 7 *à* 8 000 *voix libérales contre la liste du « cartel des gauches », laquelle obtint* 11 *à* 12 000 *voix. La liste de M. Cazals, élu en* 1919 *pour la première fois, se composait de M. Cazals lui-même, de M. Paul Laffont, qui fut sous-secrétaire d'Etat pendant quatre ans de bloc national, et de M. Lafagette, neveu de M. le sénateur Raynald, du Parti républicain démocratique et de l'Union républicaine du Sénat. M. Cazals élu en* 1924 *contre le cartel? Cela vous étonne? Moi, pas. Et votre surprise marque que vous n'entendez rien au radicalisme. Être radical, je le répète, c'est gouverner. Gouverner, entendez-vous? Que ce soit Briand, Poincaré, Barthou, Herriot ou Blum. Cela demande de la souplesse, et il apparait que M. Cazals en a, surabondamment. Je n'ai point dit qu'il fût un sot. Je dirais même expressément le contraire. En attendant, il a ce sens de l'opportunité, de l'équivoque, si vital pour les radicaux. Il les comprend. Ils le comprennent. Et il excelle à manœuvrer.*

*En troisième lieu, M. Cazals détient la vérité laïque. C'est la seule vérité que détienne son parti. Son parti, qui n'a de solution pour aucune question, n'en a pas plus pour la question religieuse que pour les autres. Mais, au moins, ici, il a un dogme. Pas reluisant. Point neuf. Mais enfin un dogme qui tient dans une formule. Cette formule, c'est l'État laïque. Il est entendu que l'humanité s'est libérée de l'obscurantisme, et qu'elle monte dans la lumière, vers le Progrès. Quel progrès? Quelle lumière? Il est à peine besoin de l'indiquer. Ceux qui veulent barrer la*

*route au progrès, ceux qui sont à la solde de la « curie romaine » veulent nous ramener aux ténèbres du moyen âge, aux époques de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy. Ceux-là, la République ne saurait les tolérer. Tout bon républicain détient ce formulaire, et le rôle de la franc-maçonnerie, rôle préparatoire et complémentaire à la fois, est de veiller à la diffusion dans les masses de ces formules simples, primaires, définitives. Il faut qu'à l'appel de certains mots, au coup de clairon de certains vocables, les adeptes se groupent d'eux-mêmes, en formation de bataille.*

*Ce système a l'avantage de la simplicité. Les bons et les mauvais. Les purs, les vrais et les méchants. Ceux de la* Dépêche *et les autres. Il a encore cet avantage d'être conforme à la tradition. Et cette tradition est surtout vivace dans le Midi. On y est, d'instinct, le fils des Albigeois, ou des autres. Il n'y a eu qu'à adapter une formule politico-maçonnique à une tradition toute prête, pour assurer, au sud de la Loire, la domination de ce parti. M. Cazals, à l'instar de son parti, et en plein accord, en pleine communion avec lui, a très bien compris cela. La question religieuse est la seule. C'est sur cette divergence de tendances philosophiques que se classent les Français. Le reste n'est pour eux que baliverne. Et c'est ce qui fait que les religionnaires anticléricaux du Midi, qui ont la vraie, la seule tradition et la manière de s'en servir, n'ont vu aucune objection au Cartel, et que rien ne les choque dans cette association, monstrueuse pour un homme d'affaires du Nord ou un patriote de l'Est, d'un révolutionnaire et d'un bourgeois, d'un pacifiste internationaliste et d'un Français du terroir. Propriété? Patrie? On ne s'est pas classé là-dessus.* Dépêche *ou pas* Dépêche*? La préfecture ou l'évêché? Et pour que l'opération ait un sens, il faut bien entendu que la préfecture soit « valoisée », ou ne soit pas. M. Cazals entend encore cela à demi-mot. Il réagit spontanément. Il sait ce que l'on attend de lui. Il le fait à merveille.*

*Le moment est venu d'indiquer que M. Cazals est un homme par ailleurs assez fin. Il y a beaucoup d'imbéciles dans le parti radical. Mais le parti n'exige pas qu'on soit nécessairement un idiot. Il prend ce qu'il trouve, mais il aime mieux ne pas trouver trop mal; ce qu'il ne veut pas, nous le répétons, c'est une personnalité qui s'affirme, une intelligence libérée et une conscience indépendante. Dans le privé, il aime assez qu'on le serve avec discernement, adresse et clairvoyance. Le grand homme radical, c'est celui qui comprend, qui agit, adroit et souple, et qui sait demeurer dans le rang. Il faut qu'il soit bien pénétré, en un mot, de cette vérité fondamentale, que le parti qu'il sert n'est rien que par ses troupes, leur nombre et leur discipline. M. Cazals, qui a l'air d'un grand-père bienveillant, rend à ce parti d'inappréciables services. Sa courtoisie, sa modération voulue, servent l'équivoque indispensable.*

*Dans cette affaire des évêques, il savait fort bien que l'interpellation était absurde. Le gouvernement n'a rien à voir aux déclarations des évêques, non plus qu'aux conférences des* Annales *ou aux décisions du comité d'un cercle. Il s'est proclamé laïque. Ce qui se passe dans l'Église se passe en dehors de lui. Relisez le discours de M. Cazals : il a revendiqué, simplement, le droit, pour les « républicains » de penser autrement que les évêques. Personne ne le contestait. Et il le savait bien! Le bon apôtre! Il était tout libéralisme et toute cordialité, avec un autre art qu'Herriot.*

*La souplesse latine du Midi est un don; il ne faut point forcer son talent. M. Cazals en a. La chance de la rue de Valois, qui aurait pu tomber sur M. Ducos, est d'être tombée sur lui. Le bon M. Cazals sait ce qu'il dit, et où il va. Il ne tient pas à passer pour un énergumène. Il fait sa besogne, qui est de cimenter le cartel, et de diriger des manifestations radicales qui rendent à son parti une apparence de raison d'être. Avec quelle bonhomie et quel sens de l'opportunité, il a nié être franc-maçon! Et, sans nul doute, c'est la vérité. Sans doute aussi, il n'est pas pour le cartel, mais, soldat discipliné, il ne discute pas l'intérêt électoral de son parti. Il marche à pas mesurés, il a la voix douce, une bonne barbiche grise, et de bons yeux affectueux. Quel brave homme! N'empêche que Barrès, un jour, disait à Léon Bérard — c'était au temps du fameux décret, — après un discours de Cazals : « Tous vous ont vigoureusement attaqué. Cazals est le seul qui vous ait blessé. » Gentiment, mais il avait blessé. Son intervention dernière, au sujet de la déclaration des évêques, eût peut-être été cruelle. Gentiment cruelle. M. Herriot, heureusement, était là pour tout arranger. A chacun son métier. Le sien est de manier la gaffe. M. Cazals, lui, s'entend à la politique intérieure. Et le parti radical, cette fois, n'a pas eu la main trop malheureuse. Avions-nous tort de dire que M. Cazals n'était pas assez connu? Pour se défendre contre l'emprise radicale, si tenace, mais si diverse, il est bon de connaître ce parti. Et y a-t-il une meilleure façon de le connaître que d'étudier la carrière d'un homme obscur comme M. Cazals, et les circonstances qui l'expliquent?*

***

## *La Petite Scène. — Chansons de Ronsard.*

Rien ne satisfait mieux l'esprit qu'un spectacle de la *Petite Scèn* . Les acteurs sont gens de goût et de qualité qui ne songent qu'à servir de leur mieux musiques et textes, et la finesse qui préside au choix de ceux-ci laisse assez entrevoir ce que gagnerait l'art français

si la direction d'une scène comme le Théâtre des Arts ou le Trianon-Lyrique était confiée à l'animateur de ces délicates représentations, M. Xavier de Courville. Les deux spectacles qu'il vient de préparer à quelques semaines d'intervalle en sont une preuve nouvelle et décisive.

Le premier était un divertissement destiné à illustrer la fameuse lutte que connut le Paris musical et littéraire au milieu du dix-huitième siècle, la *Querelle des Bouffons*, où s'affrontèrent les partisans de la musique française et les champions de la musique italienne. Fort adroitement, le programme opposait à l'air d'*Armide* : « Plus j'observe ces lieux » la verve des *Bouffons* en diverses ariettes de Ciampi et de Pergolèse. La fraîcheur de cette musique est restée entière, mais sa vertu propre n'y suffirait pas sans doute, si l'interprétation de Mme Michaut, de Mlle G. de Fonds-Lamothe, de MM. Bertin et Aubert (et dans la partie instrumentale, de M. G.-H. Rivière) n'avait pas été ce qu'elle fut : chœur naïf et voix sans apprêt. Le naturel donne du prix aux moindres chossé ; c'est le grand enseignement de la *Petite Scène*. M. Xavier de Courville (remarquablement secondé par le quatuor vocal de Mlles Pinavia et Pourpoint, de MM. Gaudin et Mourier, et par M. Félix Rouget, à la tête de l'orchestre) avait eu en outre l'idée de reconstituer une des parodies les plus célèbres qui furent inspirées par les intermèdes italiens, *les Troqueurs* (1753), dont Vadé écrivit le livret au courant de la plume, et dont Antoine d'Auvergne, entre ses *Sonates en trios* et ses tragédies lyriques, écrivit l'aimable musique. Les curieux d'histoire musicale se reporteront utilement aux travaux de du Roure de Paulin (1) et de Lionel de la Laurencie (2), qui montrent comment ce léger ouvrage mit à mal la traditionnelle comédie-vaudeville et peut être comptée, avec *la Coquette trompée* (composée par le même musicien, la même année, sur un texte de Favart), parmi les premiers opéras-comiques français.

Une reconstitution encore plus intéressante fut le prétexte du second spectacle : l'intermède *Polichinelle*, qui doit trouver place entre le premier et le second acte du *Malade imaginaire*. Dans un récent numéro de la *Revue musicale*, M. Xavier de Courville a donné sur les conditions dans lesquelles fut conçu et écrit cet intermède les renseignements les plus détaillés. On sait que le premier acte du *Malade imaginaire* se termine par une scène où Angélique, menacée par son père d'un mariage forcé avec Diafoirus, prie Toinette d'en avertir Cléante. « Je n'ai personne, répond Toinette, à employer à cet office que le vieil usurier Polichinelle, mon amant ; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur que je veux bien

(1) Du Roure de Paulin, *la Vie et les œuvres d'Antoine d'Auvergne* (1911).
(2) Lionel de la Laurencie, « Deux imitateurs français des Bouffons : Blavet et d'Auvergne », dans *l'Année musicale* (1912).

dépenser pour vous. Pour aujourd'hui, il est trop tard ; mais demain, de grand matin, je l'enverrai quérir... » C'est alors qu'apparaît Polichinelle, qui vient donner aubade à sa maîtresse. Des violons l'interrompent. Il entre en fureur ; puis, les violons partis, il se dispose à chanter. Le guet le surprend. Pour le mettre en fuite, il fait mine de tirer un coup de pistolet. Il croit être enfin tranquille et crie victoire. Mais les gens du guet reviennent et ne le laissent en paix qu'il n'ait reçu coups de poing et bastonnade, et ne soit, de surcroît, allégé de six pistoles.

Pourquoi cet intermède, qui n'a été que rarement repris, n'a, quand il le fut, jamais pu l'être sous sa forme originale, c'est ce que l'on apprendra dans l'article de M. de Courville. A la difficulté de reconstitution que présente le texte, vient s'ajouter celle de la reconstitution musicale. La musique, qui est de Marc-Antoine Charpentier, rival de Lully, beaucoup moins médiocre qu'on ne se plaît à dire, fait presque totalement défaut. M. Tiersot, dont on connaît les travaux sur *la Musique dans la comédie de Molière*, a constaté que les manuscrits qui contiennent des morceaux de la partition écrite pour *le Malade imaginaire*, portent des marques de remaniements nombreux, et c'est justement la musique du premier intermède qui nous est parvenue dans l'état le plus incertain et le plus fragmentaire. M. Tiersot s'est chargé de combler les lacunes et de recoudre d'une main prudente les lambeaux de cette trame musicale encore solide : en tout état de cause, il a réussi à donner l'impression d'une musique fort vivante, non point seulement dans les deux airs italiens, où l'on se plaît à discerner l'influence de Carissimi, mais dans les fragments instrumentaux dont la gaieté franche s'accorde intelligemment avec la farce. Ici encore, toute la compagnie, chantante et dansante, de la *Petite Scène* a attrapé le ton juste et donné de la vie à un divertissement qui risquait de n'intéresser que les musicologues.

Dans le même temps, M. Tiersot a reconstitué, en l'adaptant à l'exécution moderne, la musique instrumentale qui accompagnait les mélodies écrites par les contemporains de Ronsard sur ses vers ; on sait qu'il n'en reste pas grand'chose. Il était d'usage, au seizième siècle, de ne confier à l'impression que les compositions vocales ; les accompagnements de luth, de violon, d'épinette n'ont pas laissé de traces appréciables. Or, ces acompagnements existaient : c'est à en donner l'idée que s'est ingénié M. Tiersot dans le recueil *Chansons de Ronsard* qu'il vient de publier chez Heugel et qui réunit quatorze mélodies accompagnées. D'une part, il s'est gardé, tout en n'empruntant ses éléments qu'aux documents contemporains du poète, de faire du pastiche ; d'autre part, il a pensé qu'il y avait lieu, comme l'a fait en littérature Joseph Bédier pour les histoires de Lancelot et de Tristan qui se lisent comme des romans modernes, de rajeunir ces textes, dont certains, ainsi traités, donnent l'impression de véritables chansons populaires : interprétation qui s'accorde avec la remarque, souvent

citée, de Noël du Fail, rapportant qu'un ménétrier breton s'en allait par les places publiques chanter, en s'accompagnant sur la viole, « les odes de ce grand poète Ronsard ». Il est fort intéressant de comparer la transcription que donne M. Tiersot de *Petite Nymphe folâtre* (d'après Janequin) avec celle de M. André Schaeffner dans l'appendice musical aux *Poésies choisies de Pierre de Ronsard*, récemment publiées (1). M. Schaeffner se défend d'interpréter. Il conserve intacte la ligne de la basse et celle du *superius*, celle-ci étant confiée au chant ; s'il a parfois modifié la disposition des parties intermédiaires, ce ne fut qu'afin d'obtenir une sonorité plus pleine au piano. Les deux méthodes auront leurs partisans et leurs détracteurs. Comme l'une et l'autre sont appliquées par deux historiens avertis et deux musiciens délicats, les plus sages doubleront leur plaisir en faisant confiance tour à tour à leurs charmes dissemblables.

A ce double plaisir, François Poulenc vient d'en ajouter un troisième avec les cinq mélodies que précisément le recueil de *Poésies choisies* dont nous venons de parler lui a inspirées. Elles manifestent à nouveau les qualités de premier ordre de ce jeune compositeur si bien doué. L'œuvre forme un ensemble organisé : d'abord un *presto* extrêmement rythmique (*Attributs* : « Les épis sont à Cérès ») où se reconnaît aussitôt, dès l'appel initial du piano, l'auteur des *Biches;* puis un *andante* lourd d'émotion grave (*le Tombeau*) ; ensuite un mouvement rapide (*le Ballet*), qui évoque en quelques mesures l'ardente couleur des ballets de cour ; un *adagio* lui succède (« *Je n'ai plus que les os* »), la page la plus profonde qu'ait encore écrite le musicien ; enfin une brillante odelette, *A son page.* La courbe mélodique, vocale, est nette, allante et française. Sous son aisance, le style, patiemment travaillé, révèle, à la lecture du manuscrit, mille détails ingénieux, mais si discrètement agencés que la franchise de l'impression totale n'en est jamais troublée. Et ce qui fait, par-dessus tout, le prix de cette suite, écrite il y a deux mois à peine en Touraine, c'est que Poulenc y voit Ronsard à travers Poulenc.

André Cœuroy.

(1) *Poésies choisies de Pierre de Ronsard*, publiées par Roger Sorg et Bertrand Guégan et suivies de chœurs polyphoniques du seizième siècle, transcrites par André Schaeffner. Se trouvent à Paris, chez Payot. 1914. (*Prose et vers*, *n°* 1.)

# *LES FAITS DE LA QUINZAINE*

La question de la sécurité. — La 33e session de la S. D. N. — *Le Comité militaire interallié de Versailles a terminé l'examen du rapport de la Commission de contrôle. Il rédige, le 1er mars, une note relevant de graves manquements de l'Allemagne aux stipulations du traité de Versailles concernant le désarmement.*

*La Conférence des ambassadeurs se réunit au quai d'Orsay pour examiner le rapport et la note. Elle se rallie à la note de M. Herriot et de lord Crewe qui demandent aux experts militaires certaines précisions complémentaires et certaines suggestions en vue d'assurer l'exécution stricte par le Reich des clauses militaires du traité* (3 *mars*).

*Les conclusions à tirer des manquements de l'Allemagne sont ainsi reportées* sine die.

*D'un dialogue de lord Curzon et de M. Asquith à la Chambre des Lords, il résulte que l'Angleterre ne croit pas à l'efficacité du contrôle militaire et que le mieux est de s'entendre avec elle sur les forces qu'elle conservera* (3 *mars*).

*La majorité du cabinet britannique est d'ailleurs favorable à l'offre allemande du pacte, et une entrevue est décidée entre M. Austen Chamberlain et M. Herriot* (4 *mars*).

*Toutes ces nouvelles causent une impression fâcheuse en Pologne. M. Skrzynski, ministre des Affaires étrangères polonais, vient à Paris* (5 *mars*). *Il a une entrevue mouvementée avec M. Herriot* (6 *mars*).

*Le même jour, à la Diète, M. Grabsky, président du Conseil, déclare que la Pologne ne consentira à aucune compensation dont l'intégrité de ses frontières ferait les frais.*

*M. Austen Chamberlain, venu à Paris, lui aussi, rencontre également M. Herriot. L'entrevue ne donne aucun résultat appréciable. Il est décidé que la conversation reprendra après le conseil de Genève* (7 *mars*).

*M. Hymans, ministre des Affaires étrangères belge, est reçu à son tour par M. Herriot* (9 *mars*).

*La première séance publique de la* 33e *session de la S. D. N. s'ouvre à Genève, le* 10 *mars.*

*Le conseil aborde, le* 12, *l'examen du protocole de Genève, M. Austen Chamberlain expose le point de vue anglais : inutilité des sanctions, nécessité de rechercher la sécurité par une série d'accords spéciaux défensifs.*

*M. Briand tente un dernier effort en faveur du protocole : le gouvernement français n'est pas hostile à des accords spéciaux, à condition que les petits Etats ne soient pas oubliés.*

*La porte est ainsi ouverte à un compromis.*

*Une résolution proposée par M. Bénès est votée à l'unanimité (12 mars).*

*La session est close, le 14 mars, après que le conseil a adressé au Reich un mémorandum à propos de son adhésion à la S. D. N.*

ALLEMAGNE. — *Les obsèques du président Ebert ont lieu le 4 mars. L'élection présidentielle est fixée au 29 mars.*

— *M. Marx est réélu président du Conseil prussien, mais avec une très faible majorité (10 mars).*

FRANCE. — *L'ensemble du budget est voté à la Chambre, par 328 voix contre 239 (1er mars).*

*Mais M. Henry Bérenger, rapporteur de la commission sénatoriale des Finances, se prononce contre le projet et annonce de sérieux amendements (4 mars). Des négociations ont lieu ensuite pour essayer d'atténuer la portée de cette déclaration et l'importance du conflit.*

— *Déclaration des archevêques et cardinaux de France sur les lois de laïcité (10 mars).*

— *La commission sénatoriale des Finances se déclare hostile au principe de la suppression de l'ambassade au Vatican (11 mars).*

— *Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, approuve, par lettre, la grève scolaire décidée par ses diocésains pour répondre à l'institution de l'école interconfessionnelle en Alsace (14 mars).*

LUXEMBOURG. — *Les élections à la Chambre donnent la majorité aux catholiques actuellement au pouvoir (1er mars).*

TURQUIE. — *Démission du cabinet Fethi-Bey (3 mars). Ismet-pacha constitue un nouveau ministère.*

BELGIQUE. — *Arrêté de dissolution des Chambres (7 mars).*

RUSSIE. — *Parlant à Tiflis, Tchicherine déclare une fois de plus que les Soviets n'affecteront pas un kopeck au paiement des dettes tsaristes (4 mars).*

CHINE. — *Mort du révolutionnaire Sun-Yat-Sen, ex-dictateur de la Chine du Sud (12 mars).*

A. M.

*Le Gérant :* GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32100.